

La compagnie valaisanne de Joseph Augustin de Riedmatten au service de Sardaigne pendant la Révolution Française (1793-1794) ou la critique d'une source d'histoire militaire

Janine FAYARD DUCHÊNE
Louiselle DE RIEDMATTEN

La découverte dans le Fonds Augustin de Riedmatten, conservé aux Archives cantonales du Valais, d'un petit registre de 117 pages¹ contenant des listes de soldats avec indication de leurs origines familiales et géographiques, de leurs caractéristiques anthropographiques, de leur date d'entrée dans la compagnie et de leur situation financière vis-à-vis de celle-ci, nous a incitées à éclaircir les nombreux problèmes qu'elles soulevaient. Si nous avons su le temps qu'il nous faudrait pour résoudre certains d'entre eux, aurions-nous tenté l'entreprise? Ces soldats composaient la compagnie dite Abiberg², qui fut commandée de 1793 à 1794 par le valaisan Joseph Augustin de Riedmatten, et qui portait le nom de son ancien capitaine et propriétaire, le chevalier de

¹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13. Registre de 10 x 14,5 cm. Cet article a fait l'objet d'une communication devant la Société suisse pour l'étude du XVIII^e siècle, le 28 septembre 1997 à Sierre.

² Elle appartient, en effet, à la célèbre famille Abiberg, dont le nom s'écrit de diverses manières (Ab Yberg, ab Yberg, Abyberg ou Abiberg). En 1790, plusieurs membres de cette famille figuraient parmi les officiers du régiment suisse valaisan de Courten. En dehors du chevalier Abiberg, nous trouvons les trois fils de Georges François Félix, cité comme capitaine de l'armée sarde en 1771, qui passa ensuite au service de l'Espagne: Placide, entré au service le 14 mars 1781, sous-lieutenant le 14 décembre de la même année, aide-major de bataillon en 1790; Félix, enseigne le 25 janvier 1785, sous-lieutenant en 1786 et Nazare Ignace, enseigne le 26 mars 1788 et sous-lieutenant le 18 avril 1789. Voir le tableau de *l'Ancienneté de Messieurs les officiers du régiment suisse valaisan de Courten au service de S. M. le Roi de Sardaigne, 1790* (AEV, SE (service Etranger) 7/1/1).

Noms	Lieu d'origine et Pays	du Comp.	Age
Hoyer Jacob de Humlan	Canton Zurich	du 27 1792	27
Mechler de Lachen	Canton Schwytz	du 19 1791	19
Hoyer Jean de Wechis	Canton Luzern	du 8. 1786	28
Küttel De Trausfeld	Ancien en Suisse	du 22 1784	22
Hoyer Jean de Meilen	Canton Zurich	du 2. 1792	24
Maurer de Schssid	"	du 20. 1793	20

Noms	Lieu d'origine et Pays	du Comp.	Age
Hoyer Desvour	Canton Zurich	du 1793	63 hors delà Comp.
" " "	" " "	10. 8.	le 20. avril à Bâle
" " "	" " "	28. 11. 14	à Bâle le 21. mai 1795.
" " "	" " "	26. 16.	Départ au Col de Perce le 7. Juin 1793.
" " "	" " "	95 - 8	mort le 23.
" " "	" " "	109 6. 10	à Bâle le 18. Juin 1795.
" " "	" " "	55 10 4	départ le 21. mai. à la Roche.

Liste des recrues extraite du livre de la compagnie Abiberg. AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 62-63.

l'ordre des saints Maurice et Lazare, Joseph François Xavier Hippolyte Abiberg, major général du régiment suisse valaisan de Courten en 1790³.

De semblables documents renseignant l'historien sur les simples hommes de troupe se rencontrent assez fréquemment et ont conduit à de nombreuses études sur les armées européennes du XVIII^e siècle, en particulier⁴. Mais de telles listes sont rares pour les régiments valaisans. Alors pourquoi ne pas essayer de voir, malgré ses imprécisions, quelle pierre ce registre est susceptible d'apporter à la connaissance du service étranger valaisan? Il vaut, notamment, la peine de se poser la question de savoir si ses imperfections, que l'on aurait tendance à attribuer à la négligence des rédacteurs, ne sont pas, en fait, très révélatrices des conditions de recrutement et de la vie des soldats.

Notre registre semble avoir été rédigé entre décembre 1789 et 1794 et contient plusieurs listes. La première qui comprend 84 rubriques concernant 83 soldats⁵ fut rédigée à la fin de l'année 1789 et donne l'état de la compagnie à cette date. Puis la même main composa une seconde liste de 106 soldats présents à la compagnie entre janvier 1790 et mai 1793, parmi lesquels on retrouve 26 de ceux déjà cités dans la première liste. Impossible d'avoir une certitude à propos du rédacteur de ces deux premières listes. La déformation des noms germaniques laisserait supposer que le rédacteur fut un romand. Serait-ce le soldat qualifié de secrétaire de la compagnie, Etienne Lantelm, entré en 1787? Il était originaire de Lausanne. En revanche, la troisième liste concernant les recrues entrées à la compagnie entre mai 1793 et mai 1794 fut établie par le capitaine Joseph Augustin de Riedmatten en personne⁶. La confrontation de l'écriture de la liste avec celle des nombreuses lettres du capitaine trouvées dans le fonds Augustin de Riedmatten ne laisse aucun doute sur ce point. Pourquoi s'est-il chargé de cette besogne? Avait-il jugé que la précision n'était pas le fort de son secrétaire, après l'avoir chargé de faire un récapitulatif de *l'Etat de la variation suivie dans la compagnie de Riedmatten depuis le 16 février (1793)*⁷, mission qui ne semble pas avoir été accomplie brillamment. Impossible de répondre à cette question.

A titre de comparaison, et pour éclairer les zones d'ombres que présentait le registre de la compagnie Abiberg, nous avons utilisé d'autres documents, qui s'en approchaient par la forme et le contenu, fournissant aussi des relevés de soldats du régiment valaisan au service de Sardaigne.

³ Né en 1716, il était le fils de Conrad Henri Abiberg. D'après le tableau d'ancienneté cité plus haut, il était entré au service sarde en février 1732, était devenu enseigne le 1^{er} septembre de la même année, sous-lieutenant le 7 mars 1734, lieutenant le 3 février 1736, capitaine lieutenant le 16 mai 1742, capitaine le 22 février 1759, major le 12 février 1770, lieutenant-colonel le 9 septembre 1774, colonel le 8 juillet 1780 et major général en 1789. Il aurait été nommé brigadier en 1786, mais notre document ne le précise pas (AEV, SE 7/1/1).

⁴ Voir en particulier les ouvrages d'André CORVISIER: *Les contrôles de troupes de l'Ancien Régime*, Paris, 1968-1970, 4 vol. et surtout sa thèse: *L'armée française de la fin du XVII^e siècle au ministère de Choiseul. Le soldat*, Paris, 1964, 2 tomes.

⁵ Le même soldat, Joseph Higly figure, en effet, sous la rubrique 24 et sous la rubrique 60.

⁶ Elle comprend 90 rubriques, mais 85 seulement sont complètes. Notre enquête porte donc sur un ensemble de 248 soldats.

⁷ Cet *Etat* capitalisait les nouvelles recrues ainsi que les morts, les déserteurs, les congédiés et les invalides. AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 112-114.

Ainsi en est-il du *Grand Livre de la compagnie colonelle du Régiment Suisse de Kalbermatten pour les années 1773-1774*⁸: ce registre, de plus grand format que celui de la compagnie Abiberg, concerne une des compagnies du régiment valaisan au service de Sardaigne, dont le propriétaire était alors le chevalier Grégoire de Kalbermatten. Il s'agit d'un relevé des hommes de la compagnie colonelle, qui s'attarde surtout sur le prêt avancé aux soldats, leurs dépenses quotidiennes, leur paye, leur endettement ou, ce qui est plus rare, leur enrichissement. Bref, cette source nous fut bien utile pour démêler les tractations financières qui régnaient au sein d'une compagnie. Il faut encore ajouter que ce registre est divisé en trois escouades dont seule la seconde est complète; de fait, plusieurs pages de ce document manquent, et il semblerait même qu'il soit tombé en des mains enfantines qui n'ont eut aucun scrupule à y faire des croquis et leurs premiers exercices d'écriture!

Quant au second document utilisé pour notre étude, il s'agit du *Décompte de la compagnie chef*, conduite par le chevalier de Courten, d'avril 1793 à juillet 1794⁹: il concerne une compagnie du régiment valaisan au service de Sardaigne, que commandait le chevalier Eugène de Courten, et dont la compagnie Abiberg faisait aussi partie. D'ailleurs, l'on y trouve des ressemblances frappantes avec notre registre comme, par exemple, les mêmes fournisseurs pour les tissus des uniformes, ou encore les mêmes noms de lieux concernant les cantonnements ou les accrochages avec l'ennemi. Cette source pourrait donc s'avérer une véritable mine d'or pour nous, puisqu'elle traite du même régiment à la même époque. Il faut avouer cependant que ce livre, écrit d'une manière touffue et linéaire, qui insiste surtout sur les questions financières et d'équipement de la compagnie, s'avère peu clair et difficilement utilisable pour une étude statistique.

Avant d'essayer d'appréhender, dans la mesure où les imperfections de nos documents – sur lesquelles nous insisterons tout particulièrement – nous le permettent, le signalement, les origines géographiques et familiales des soldats de la compagnie Abiberg, il convient de voir au sein de quel régiment a évolué cette compagnie, qui la commanda et sur quels champs de bataille la tourmente révolutionnaire l'a entraînée.

⁸ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16. Registre de 36 x 23 cm, comprenant 174 pages.

⁹ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303. Registre de 18,3 x 22,6 cm, comprenant 180 pages. Nous remercions M. Bernard Truffer de nous avoir signalé cet intéressant document.

I. Les Valaisans au service de Sardaigne

Historique

L'histoire du régiment valaisan au service du royaume de Sardaigne, bien qu'ayant déjà fait l'objet d'études fort précises¹⁰, n'en demeure pas moins digne d'intérêt; la tradition de ce service et les hautes personnalités qui l'ont effectué méritent bien que nous nous y arrêtons un peu.

Le comte Emmanuel Philibert de Savoie, qui régna de 1560 à 1580, fut le premier à consacrer l'usage des Princes de Savoie d'avoir des troupes suisses à leur service, par un traité d'alliance avec certains cantons catholiques signé le 8 mai 1577, mais qui n'entra jamais en vigueur. En revanche, son fils Charles Emmanuel 1^{er} institutionnalisa, vers 1609, la Guardia Svizzera (ou les «Cent-Suisses de la Garde») qui, avec des effectifs variables, subsista jusqu'en 1830. Par ailleurs, il n'oublia pas dans son testament de laisser, à l'intention de son successeur, cette remarque à propos des troupes suisses: «*Quant aux Suisses, il faut surtout les bien payer et ne s'en servir qu'en cas de grande nécessité, parce qu'ils coûtent beaucoup*»¹¹. Tout ceci nous laisse bien perplexe en considération des terribles difficultés financières à venir de la compagnie Abiberg!

Le premier régiment valaisan fut créé en 1615: il comprenait 1200 hommes et portait le nom de Kalbermatten, en raison de son capitaine Nicolas de Kalbermatten, qui occupa la charge de grand bailli du Valais de 1616 à 1620¹²; puis ce régiment passa au colonel Mageran, de Loèche, de 1627 à 1637, ainsi que de 1649 à 1655, non sans avoir été licencié entre temps et s'être fractionné en compagnies franches en 1638, si bien que l'on vit apparaître, en 1661, la compagnie de Kalbermatten et, l'année suivante, les compagnies Quartéry, Stockalper et Berthod. Dans un souci d'ordre qui était le bienvenu, les compagnies valaisannes et suisses furent réunies dans le régiment d'Adorno, puis de Reding en 1699. Ce dernier changea bien évidemment de nombreuses fois de colonels, pour devenir en 1709 propriété de Charles Hackbrett, de Berne (1674-1737), puis de Simon Belmont, de Schwyz (1668-1737), et de Jean de Rietman, de Schaffhouse (1679-1765).

Cette longue succession de commandants nous mène à l'année 1744 où ce régiment, fort de douze compagnies – dont cependant un bon tiers étaient conduites par des capitaines de Schaffhouse et de Schwyz – prit le nom de régiment valaisan, avec à sa tête le chevalier Bruno de Kalbermatten (1700-1762), de Sion, qui accomplit son devoir jusqu'à sa mort et fut remplacé par Jean Melchior Sutter, d'Argovie (1696-1769). En 1768, Grégoire de Kalbermatten (1712-1792), frère cadet du chevalier Bruno, com-

¹⁰ Voir en particulier GYSIN, M. N., «Les troupes suisses dans le Royaume de Sardaigne, 1577-1815», in *Revue militaire suisse*, n° 7 et 11, juillet-novembre 1914, Lausanne, pp. 529-552 et 662-670, ainsi que SCHAFFROTH, M. F. colonel, «Les troupes suisses au service du Royaume de Sardaigne», in *Armi Antiche, Bolletino dell' Accademia di San Marignano*, Turin, 1968, pp. 133-147.

¹¹ GYSIN, M. N., *op. cit.*, p. 530.

¹² ROTEN Hans Anton von, *Die Landeshauptmänner von Wallis (1388-1798)*, Brig, 1991, p. 271 (t. 23 des *Blätter aus der Walliser Geschichte*).

manda le régiment jusqu'en 1782, pour finalement le céder au chevalier Eugène Philippe Guillaume Louis de Courten, né à Sierre en 1715 et mort à Turin en 1802; ce dernier eut donc le grand honneur, en même temps que la difficile tâche, de conduire le régiment valaisan, avec la compagnie Abiberg, au travers de la guerre contre la France révolutionnaire¹³.

Il est aisé de constater que la famille de Kalbermatten obtint le plus souvent la charge de commander le régiment valaisan au service de Sardaigne. Il semble aussi nécessaire d'ajouter que ce dernier participa à de nombreux affrontements européens, tels que la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714), contre la France et l'Espagne, ou encore la guerre de Succession de Pologne (1733-1738) contre l'Autriche, où il participa à la défense de Parme, le 29 juin 1734, et enfin celle de Succession d'Autriche contre la France et l'Espagne à nouveau, en 1742-1744, où il défendit Villafranca le 26 avril 1744.

Après avoir considéré la lente élaboration du régiment valaisan au service de Sardaigne, il semble nécessaire d'examiner les capitulations successives qui le régèrent durant toutes ces années.

La capitulation principale, celle à laquelle toutes les autres devaient se rapporter, fut conclue le 5 mars 1731 à Turin pour dix ans, entre le comte de Fontana, ministre d'Etat et premier secrétaire de la Guerre pour Sa Majesté, et le colonel en second Belmont, pour le régiment suisse au service de S. M., avec pour colonel à l'époque Charles Hackbrett¹⁴. Ce traité comportait 44 articles qui avaient pour tâche d'organiser le régiment que, d'emblée, l'article 1 définissait comme étant composé de trois bataillons contenant chacun quatre compagnies, «*sur le pied catholique*» et commandé par M. de Belmont.

Puis différents points étaient abordés, notamment l'organisation des compagnies. D'après l'article 7, la compagnie était complète dès qu'elle comportait 140 hommes, mais le roi se réservait le droit de la porter à 200 hommes (art. 15) ou de la réduire à 100 hommes (art. 19). Dans les deux cas, Sa Majesté promettait une aide financière. Pour ce qui regarde la composition elle-même des compagnies, l'on notera seulement qu'elles devaient avoir un nombre suffisant de grenadiers pour former une compagnie par bataillon (art. 5).

Bien entendu, la paye, l'un des sujets les plus débattus, se devait d'être longuement détaillée aux articles 2 et 6; à titre d'exemple, nous pouvons relever que le lieutenant était payé 80 livres, le chirurgien, l'écrivain et le fourrier, 20 livres, les trois tambours 6 livres chacun et les 110 «*factionnaires*» ou soldats, 6 livres et 15 deniers chacun

¹³ Donnons un aperçu de ses états de service: cadet le 1^{er} avril 1731, enseigne le 4 février 1732, capitaine lieutenant le 20 janvier 1734, capitaine le 15 mai 1742, major effectif le 7 mars 1766, lieutenant-colonel le 14 juillet 1768, colonel en 1771, brigadier le 25 novembre 1774, major général le 28 novembre 1780, lieutenant général le 7 décembre 1785 (AEV, SE 7/1/1). En 1792, il participa à la campagne dans le comté de Nice et fut nommé gouverneur de Coni. En 1794, il épousa à Turin Thérèse Borgia, dont il n'eut pas d'enfant. Il démissionna en janvier 1795, date à laquelle le régiment valaisan passa sous les ordres du colonel Streng.

¹⁴ *Livre de l'ancienneté de MM. les Officiers du Régiment Suisse de Soutter, avec plusieurs pièces relatives à ce corps*, 1763, AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 14, p. 153.

par mois. Pour ce qui regarde le versement de la paye, l'article 9 précisait qu'elle serait versée aux compagnies tous les mois, alors que le prêt, sorte de solde avancée (sur laquelle nous reviendrons ultérieurement), devait être donnée tous les cinq jours aux soldats: la capitulation ne précisait pas le montant exact du prêt, puisque ce dernier dépendait du grade des hommes.

L'équipement du soldat était aussi une des grandes préoccupations de cette capitulation. L'habillement du régiment était, selon l'article 11, à la charge du corps; il devait être renouvelé tous les deux ans et son entretien demeurait entièrement à la charge du colonel «*sans rien prétendre de S. M.*». L'uniforme, détaillé dans l'article suivant, était bleu à parements jaunes; quant aux étoffes pour le confectionner, on pouvait les trouver à bon prix aux magasins de l'office général de la solde, mais le colonel était en droit de s'adresser à d'autres fabriques du pays (art. 13).

Pour le reste, le roi s'engageait à fournir les casernes et les lits (art. 8), ainsi que les baïonnettes et les fusils, mais ceci seulement en cas d'augmentation de l'effectif des compagnies, et la première fois seulement; par la suite, le régiment devait les entretenir et s'en procurer de neufs à ses propres frais, ainsi que les épées, ceinturons et gibernes. On promettait aussi de fournir des tentes au régiment en temps de paix comme de guerre, mais, à nouveau, leur entretien ainsi que les nouvelles acquisitions étaient à ses frais (art. 23); il en allait de même pour les munitions qui étaient fournies gratuitement pour les actions guerrières, mais que le régiment devait se procurer pour le service ordinaire. Si le régiment était en marche, on lui fournissait des étapes et des voitures, ainsi qu'un mois de paye supplémentaire en cas de victoire (art. 27 et 28). Enfin, les officiers et les soldats malades avaient accès aux hôpitaux généraux (art. 32).

En ce qui concerne la nourriture, l'article 5 stipulait que le roi donnait, pour le pain, 18 livres de Piémont par mois pour chaque place effective, à raison d'une ration par jour; l'article 33 prévoyait un boucher pour le régiment et un «vivandier» par compagnie, ainsi que des facilités financières pour la viande et le vin.

Finalement, l'article 35 réglementait le droit si jalousement revendiqué des régiments suisses d'avoir leur justice propre et indépendante, «*suivant la coutume et les lois de leur pays*», exception faite des cas qu'elle ne pouvait régler et des cas mixtes, c'est-à-dire des litiges opposant soldats du régiment suisse et civils; alors seulement, la justice sarde était habilitée à se prononcer. L'article 36, pourtant, tentait de borner quelque peu ce privilège, en précisant que lorsque le régiment était en campagne, avec les troupes sardes, il devait exécuter «*les bamps (bans), réglemens et ordres de l'officier général qui commandera les troupes, les fera publier comme aussi ceux des gouverneurs des places, concernant la police ou le service des mêmes*».

Puis l'article 38 spécifiait ce qui normalement devait se trouver dans toutes les capitulations des régiments suisses à l'étranger, autrement dit le devoir de servir «*envers et contre tous, sauf la Patrie*».

Cette capitulation ne fut pas contestée; au contraire, elle servit de base aux règlements capitulatifs qui allaient s'égrener au fil des années, et dont le but premier fut de renouveler cette «capitulation mère».

Ainsi, le 27 février 1741, un billet du roi adressé au colonel Rietman annonça une prolongation de cette dernière pour huit ans¹⁵. Entre autres précisions, dont l'accroissement du nombre de compagnies par bataillon (cinq dorénavant), comprenant chacune 120 hommes et pouvant être augmentées à 140 ou diminuées à 100, on note cette phrase concernant la justice propre du régiment, qui était toujours reconnue, mais qui devait être rendue «*selon nos lois militaires, administrée en bon ordre et comme l'exige la bonne discipline*».

Le 15 décembre 1748, un autre billet du roi, adressé cette fois au colonel de Kalbermatten, prolongea la capitulation de son régiment pour dix ans¹⁶. Il s'agissait essentiellement d'organiser le retour à la paix et donc de planifier une sérieuse réduction des troupes; ainsi le régiment valaisan passa-t-il des quatre bataillons, que la guerre avait obligé à entretenir, à trois, et de 16 compagnies à 12, comportant chacune 125 hommes, ce qui totalisait 1500 hommes pour ce régiment.

Le 3 mai 1759, un billet du roi au chevalier de Kalbermatten confirma une nouvelle prolongation de la capitulation pour dix ans; le texte très bref ne changea rien de fondamental à la situation du régiment.

Par contre, le renouvellement de la capitulation qui eut lieu le 4 novembre 1774 à Turin¹⁷, entre le roi et le colonel Grégoire de Kalbermatten, se montra plus novateur. Le régiment fut toujours composé de trois bataillons de quatre compagnies, mais avec cette fois 117 hommes chacune. Quelques réajustements furent effectués au niveau des payes; ainsi le simple soldat était-il payé 14 livres et le grenadier 15. Mais la grande nouveauté était la formation d'un fonds de 2000 livres par compagnie, pour qu'elles fussent prêtes en cas de guerre. Chaque capitaine devait donc mettre de côté 40 livres par mois jusqu'à ce que la somme convenue fût réunie, ensuite elle était confiée au colonel du régiment, à moins que ce dernier s'y refusât; S. M. permettait alors qu'on la déposât dans ses finances, mais il était bien entendu formellement interdit d'utiliser cet argent à d'autres fins! Puis suivaient les modalités de dédommagements pour les capitaines qui avaient participé à l'élaboration de ce fonds et qui quittaient le régiment prématurément ou mouraient.

Un nouveau billet du roi parvint au chevalier de Courten, nouveau colonel du régiment, le 24 août 1786¹⁸. Il n'instaurait pas de grands changements et se bornait à redéfinir les payes qui ne changeaient guère. Cependant le régiment valaisan semblait échapper au vent de réforme qui soufflait dans l'armée sarde, et jouissait d'un traitement spécial: «*La nouvelle formation que nous venons de prescrire pour notre infanterie d'ordonnance tant nationale qu'étrangère porterait la réduction du régiment Suisse Valaisan... à deux bataillons; mais nous rappelant toujours avec une complaisance*

¹⁵ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 14, p. 167.

¹⁶ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 14, p. 171.

¹⁷ *Registre appartenant à Jean Arnold Timothée de Kalbermatten, Lieutenant dans le Régiment Suisse Valaisan de Kalbermatten au service de S. M. le Roi de Sardaigne, contenant plusieurs Capitulations, Règlements et Etablissements relatifs au Service du Roi et du Régiment, à Alexandrie, le 1^{er} avril 1775*, AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 24, p. 99.

¹⁸ *Livre du Régiment Suisse Valaisan de Kalbermatten, commencé depuis la dernière nouvelle formation du 25 novembre 1774*, AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 56.

particulière les longs et fidèles services par lesquels ce corps s'est distingué dans toutes les occasions, nous nous sommes volontiers disposés à le laisser sur le pied actuel de trois bataillons». Le régiment valaisan obtint donc l'immense faveur de conserver tous ses bataillons composés de 12 compagnies, de 114 hommes chacune.

Enfin, le règlement du 1^{er} mai 1788, dernier règlement avant l'arrivée du capitaine Joseph Augustin de Riedmatten à la tête de la compagnie, définissait les *Déterminations du Roi relatives au régiment de Courten*¹⁹, et avait pour mission première de rendre la formation du régiment valaisan conforme à celle du régiment bernois de Rochemondet. En réalité, cet édit n'était pas divisé en articles et ne changeait rien à la composition du régiment établie par le billet de 1786; il tentait plutôt de réajuster le traitement des capitaines et des plus anciens officiers. Voilà pourquoi il traitait essentiellement les questions financières, telles que l'augmentation de la solde pour les officiers affectés dans les compagnies de grenadiers, ou encore la restitution aux capitaines de ce fameux fonds de 2000 livres, déposé dans le trésor royal, en cas d'augmentation des compagnies.

Malgré ces capitulations, sans cesse renouvelées, et cette bonne entente apparente entre le régiment valaisan et le gouvernement, la cohabitation et le respect des règlements n'allaient pas sans quelques heurts; nous en voulons pour preuve cette affaire qui opposa le colonel de Courten aux Messieurs de l'Auditoriat de Guerre, le 11 septembre 1789 à Turin²⁰.

Alors que certains soldats du régiment valaisan avaient été commandités par le gouvernement sarde pour effectuer des gardes, une rixe éclata entre les grenadiers Sely et Fuxloch, et l'un d'eux fut blessé; le colonel de Courten envoya alors immédiatement la justice de son régiment pour prendre des renseignements et régler ce litige. Cependant les Messieurs de l'Auditoriat de Guerre vinrent aussi s'informer à l'hôpital des faits, ce dont le colonel de Courten se plaignit amèrement, car, selon lui, cette affaire dépendait de la justice de son régiment. Il s'ensuivit donc plusieurs échanges de correspondances dans lesquels le colonel ne cessait de rappeler l'article 35 de la capitulation de 1731, ainsi que les billets royaux de 1741, 1748 et 1774, où le privilège d'une justice propre était sans arrêt réitéré. De son côté, le gouvernement arguait que ces soldats étaient sous la dépendance immédiate du gouvernement et non sous celle des supérieurs du régiment valaisan, puisqu'ils en étaient détachés pour effectuer des gardes. Le colonel de Courten s'insurgea contre un tel argument qui tendait à réduire à néant le privilège d'une justice à part, puisque, quoi qu'il arrivât, le régiment était toujours sous le commandement immédiat du roi. Bref, le fin mot de l'histoire nous demeure inconnu mais, pour satisfaire la ténacité du colonel de Courten, le roi promit d'examiner la question en détail.

¹⁹ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, pp. 66-67.

²⁰ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 72.

Bien que les relations entre le royaume de Sardaigne et la France aient été jusqu'alors excellentes, l'année 1791 amena avec elle les premières inquiétudes de Victor Amédée III (1726-1796) – monté sur le trône en 1773 – face aux remous de la Révolution française; pour contrer cette menace, il tenta bien de regrouper les Etats d'Italie en une ligue défensive, mais ces derniers, trop soucieux de leur intégrité, préférèrent se déclarer neutres.

Constatant qu'il ne pouvait compter sur l'appui de ses voisins et que l'agitation entretenue dans son royaume par les nombreux émigrés français, dont les deux frères de Louis XVI, ne cessait d'augmenter, il décida, dès janvier 1792, de commencer des préparatifs de guerre et de demander des renforts à l'Autriche.

La rupture définitive entre les deux pays se fit sous couvert d'un incident diplomatique: Victor Amédée refusa de recevoir M. de Sémonville, ministre plénipotentiaire français de Gênes, nommé à la même charge à Turin et dont la réputation d'agitateur n'était plus à faire. Louis XVI protesta vigoureusement contre cette violation du droit des gens; le 2 mai les relations entre les deux puissances étaient officiellement rompues.

Dès cet instant, la tension ne cessa d'augmenter et les préparatifs sardes s'intensifièrent; par une lettre au chevalier de Courten, du 28 octobre 1792 à Turin²² le roi de Sardaigne l'informa de la marche à suivre pour mettre les troupes sur le pied de guerre. Le régiment valaisan devait augmenter ses compagnies de 109 hommes jusqu'à 146 hommes, et ceci, bien entendu, dans les plus brefs délais: «... *Nous vous disons de donner vos ordres aux dits capitaines pour qu'ils travaillent incessamment à porter leurs compagnies à la dite force, et qu'ils ayent completees à la revue du mois de Jenvier*».

De même, le 11 novembre 1792, le roi ordonna que les «écrits incendiaires»²³ trouvés entre les mains de soldats fussent consignés par les supérieurs, insinuant même que la gravité de la situation permettait que l'on surveillât les individus suspects et que l'on examinât tout courrier trop volumineux ou pourvu d'un cachet inconnu. Bien entendu cela devait se faire «*avec la circonspection et le secret que la délicatesse de la matière peut requérir*», mais il ne fallait en aucun cas laisser contaminer les troupes par les idées révolutionnaires.

Si l'on considère un instant les deux puissances qui s'apprêtaient à s'affronter, il faut bien avouer, en ce qui concerne la France, que, malgré son chaos intérieur, les réformes et les mesures d'urgence pour préparer son entrée en guerre allaient porter tous leurs fruits.

²¹ Pour les événements politiques et les opérations militaires qui vont suivre, nous nous sommes principalement inspirées de l'ouvrage de KREBS L. et MORIS H., *Campagnes dans les Alpes durant la Révolution Française. 1792-1796*, Paris 1891-1895, vol. I, pp. 7-16 et 77-149.

²² AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 79.

²³ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, pp. 76-77.

L'armée avait été totalement réformée entre 1790 et 1791 et l'armée de ligne de nouvelle composition était formée de 110 000 hommes d'infanterie, 30 000 cavaliers et 10 000 hommes d'artillerie, ce qui la plaçait immédiatement après celle de l'Autriche et de la Prusse.

Ainsi la France possédait-elle une réelle valeur militaire, qui souffrait cependant d'un sérieux manque de cohésion et de discipline, favorisé par le climat révolutionnaire ambiant. S'il ne fallait donner qu'un exemple, ce serait celui du régiment d'Ernst qui, cerné dans sa caserne d'Aix en Provence par 4000 Marseillais, se rendit le 26 février 1792 sans combattre, afin d'éviter toute effusion de sang, et rentra en Suisse. D'ailleurs l'Assemblée législative licencia les régiments suisses en octobre 1792; avec ces départs, l'armée française perdait 12 000 bons soldats.

Le manque de cadres se fit bien vite sentir au sein de cette nouvelle armée, la cause principale étant l'augmentation fulgurante de l'émigration. Des régiments entiers, passaient même à l'étranger. Pour pallier ces graves lacunes, on eut alors recours au système des volontaires nationaux.

La première levée fut décrétée le 3 juillet 1791 et rencontra un certain succès, vu l'imminence de la guerre; elle parvint à réunir 101 000 hommes, qui bientôt se révélèrent insuffisants. La seconde levée du 6 mai 1792 apporta un renfort de 84 000 hommes, mais ces derniers n'étaient pas disponibles dans l'immédiat et, l'invasion prussienne étant alors très proche, l'Assemblée législative décréta le 11 juillet «la patrie en danger», ce qui suscita de nouveaux enrôlements. On encouragea aussi la formation de corps francs. L'armée française devait alors compter 450 000 hommes.

C'est dans ces conditions que se déroula la victorieuse campagne de 1792, autrement dit la libération du territoire, suivie des conquêtes du Palatinat et de la Belgique, ainsi que de la Savoie et du comté de Nice, pays dont l'occupation par les Français nous intéresse ici au premier chef.

Pour ce qui regarde le royaume de Sardaigne, Victor Amédée III avait entrepris une réorganisation en profondeur de son armée entre 1774-1775. Ainsi en 1792 l'infanterie piémontaise comportait 61 bataillons. Par la suite, des régiments de chasseurs et de grenadiers allaient être créés. Le soldat jouissait d'une excellente réputation de discipline, mais il existait, en revanche, un certain dysfonctionnement touchant à l'enrôlement volontaire et, comme le besoin en hommes se faisait pressant, on dut bientôt recourir aux milices pour compléter les effectifs.

Quant aux auxiliaires autrichiens, l'Empereur fournissait au roi de Sardaigne – par la convention de Milan du 22 septembre 1792 – 6000 hommes, troupes en réalité assez médiocres. Plus tard, ce contingent fut augmenté de deux régiments de vétérans tout à fait impropres à la guerre de montagne. Pour ne rien arranger, il existait de grandes difficultés de commandement au sein de cette armée composite: les officiers piémontais étaient bien plus au fait de la guerre de montagne que leurs collègues autrichiens et, dans ce contexte, les manœuvres autrichiennes lentes et rigides, facilement déroutées par des coups de main, allaient se révéler peu adaptées.

Pour Victor Amédée, la défaite fulgurante de la France ne faisait aucun doute: cette dernière ne pouvait faire face à l'Autriche, la Prusse et la Russie coalisées.

Cependant, la défaite prussienne à Valmy, le 20 septembre 1792, et celle des Autrichiens à Jemmapes, le 6 novembre de la même année, donnèrent un tour bien différent à la guerre. D'ailleurs cette année 1792 devait marquer aussi la déconfiture impressionnante de l'armée sarde face aux troupes françaises dont on avait sous-estimé le formidable élan; il était en vérité difficilement pensable pour les Piémontais que l'attaque française se fit simultanément en Savoie et dans le comté de Nice, alors que l'Autriche et la Prusse coalisées menaçaient le nord et l'est de la France.

Et c'est ainsi que les Français, conduits par le général Montesquiou, s'emparèrent avec une facilité déconcertante de la Savoie: l'attaque commencée dans la nuit du 21 au 22 septembre 1792 se vit déjà couronnée de succès le 23, et, le 24, la plus grande partie de l'armée sarde, conduite par le comte de Lazari et le marquis de Cordona, battit en retraite et franchit le Petit-Saint-Bernard. Le même jour Montesquiou entra dans Chambéry en vainqueur et sur la demande expresse de la ville²⁴.

Au même moment, dans le comté de Nice, les choses se passaient tout aussi mal pour l'armée sarde composée d'environ 9000 hommes – dont le régiment valaisan de Courten – que commandait le duc de Chablais, Benoît Maurice de Savoie (1741-1825), demi-frère de Victor Amédée. Il est important de noter, par ailleurs, que ce n'est autre que le chevalier Eugène de Courten, qui devait prendre la tête des troupes du comté de Nice et dont on critiqua, après la défaite de son armée, le grand âge²⁵.

Du côté français cependant, l'armée du Var, conduite par le général de division d'Anselme, possédait un effectif très faible et, malgré le renfort que représentait l'escadre du contre-amiral Truguet avec ses cinq vaisseaux de ligne et ses quelques frégates, les Français, au début, ne songeaient qu'à la défensive.

Après quelques mouvements menaçants de sa flotte, l'amiral Truguet exigea, le 28 septembre, le départ du consul français Le Seurre, ce que le commandant de la place de Nice accepta sans difficulté pour ne pas provoquer les hostilités. Malgré le faible nombre de ses troupes, la France se préparait, semble-t-il, tout de même à attaquer. Quant au chevalier de Courten, il tint, le même jour, un conseil de guerre afin d'évaluer la situation qui n'apparaissait pas favorable aux Sardes, loin de là. En effet, son armée était dans un piètre état, le système de défense de la place de Nice était incomplet et défectueux et l'amiral français pouvait bombarder la ville à tout moment et couper ainsi les communications. De plus, la défaite de Lazari en Savoie, l'entrée de Montesquiou dans Chambéry et la victoire de Dumouriez à Valmy le 20 septembre, étaient bien loin d'apporter confiance et réconfort. Pour ne rien arranger, la Cour de Turin voulait sauvegarder l'intégrité de l'armée sarde, afin de protéger le Piémont: c'est ainsi que le duc d'Aoste, frère de l'héritier présomptif du roi de Sardaigne, donna l'ordre d'évacuer le comté de Nice²⁶.

²⁴ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 101 et ss.

²⁵ *Correspondance, Service de Sardaigne, Pièces officielles*, AEV, Fonds de Courten, B28, liasse n° 2. Voir aussi dans ce même carton l'article de BLONDEAU G., «La retraite des troupes sardes de Nice en septembre 1792», in *Nice Historique*, n° 3-4, juillet-décembre 1940, p. 90 ainsi que KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 126.

²⁶ BLONDEAU G., *op. cit.*, in *Nice Historique*, n° 1, janvier-mars 1941, pp. 9-14.

Le 28 septembre dans l'après-midi, l'armée sarde se mit donc en marche sur la route de Turin, avec l'intention de se replier sur Saorge. Le capitaine Joseph Augustin de Riedmatten, qui n'était pas encore à la tête de la compagnie Abiberg au moment des faits, mais qui, selon une lettre écrite peu après les événements à une sœur de la comtesse de Dilone, commandait une compagnie de grenadiers du régiment de Courten, conte avec stupéfaction et colère les aléas de cette retraite que rien ne laissait présager et il avoue même n'y avoir pas songé un instant, tant il était certain de la supériorité de son armée: «... en un mot j'allai come la plupart de mes camarades le plus légèrement possible, ne doutant pas que nous eussions chassés les sans-culottes et retournés le soir dans nos cantonnements»²⁷.

Quel ne fut pas son étonnement quand il s'aperçut qu'il s'agissait bel et bien d'une retraite et non d'une attaque et, comme le bruit courait que les Français étaient embusqués un peu partout, il eut bien du mal à contenir la panique de ses propres hommes, le plus souvent attaqués par des milices sardes postées sur les hauteurs et ignorant tout de la retraite de leur propre armée! Finalement, le 30 septembre, les troupes arrivèrent à Saorge où, d'après Joseph Augustin de Riedmatten, «les Français ne passeront certainement pas impunément et sans se repentir à moins qu'on ne veuille trahir notre Roi et adopter le gouvernement infernal des canibals français»²⁸.

Le même jour, le général français d'Anselme entra dans la ville de Nice où, en quelques heures et sans combat, il se rendit maître du port de Montalban et de la citadelle de Villefranche.

Si la retraite de Nice, ordonnée par le duc d'Aoste, apparut quelque peu prématurée, il n'en est pas moins vrai qu'elle permit à l'armée sarde du comté de Nice, réunie aux autres forces piémontaises et aux renforts autrichiens, de défendre la frontière du Piémont durant plus de deux ans.

Quant au mois d'octobre en Savoie, il fut quelque peu secoué par l'affaire de Genève; le parti populaire de cette ville, mené par l'ancien sénateur Clavières réclamait haut et fort l'entrée de Montesquiou et de son armée dans la dite ville, malgré la neutralité déclarée des 13 cantons – approuvée par la Cour de Vienne et le roi de Prusse, le 29 août 1792 – et les 1600 hommes envoyés comme garnison de sûreté à Genève par Berne et Zurich, dans la crainte que les troubles de la Savoie ne se propagent. Malgré tout cela, l'idée vint aux Français de continuer leur marche victorieuse et de s'emparer de la ville et Montesquiou commença même de rassembler des forces à Carouge dès le 6 octobre; finalement cette affaire trouva une issue plus pacifique dans la signature d'une Convention entre la France et le Conseil de Genève, le 29 novembre 1792; il fallait bien avouer, en vérité, que Montesquiou manquait d'effectifs nécessaires pour soutenir une telle offensive.

²⁷ *Papiers concernant Joseph Augustin de Riedmatten (1792-1837)*, AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 169. Il s'agit d'une lettre écrite, le 12 octobre 1792, à une sœur de la comtesse de Dilone. Nous en avons respecté l'orthographe dans les passages cités.

²⁸ *Ibidem*.

Ce sont donc, à n'en pas douter, les événements militaires de l'automne 1792 qui furent à l'origine du grand nombre d' enrôlements dont notre document témoigne pour le mois de janvier 1793. Nous aurons l'occasion d'y revenir. De part et d'autre, on sentait que les combats allaient s'intensifier.

Dès octobre 1792, la grande majorité des volontaires français de la levée de 1791 informèrent le gouvernement qu'ils allaient user de leur droit et rentrer dans leurs foyers. Ceci occasionna un terrible déficit au sein de l'armée et l'appel du 20 février 1793 pour l'obtention de 300 000 hommes fut peu entendu et se heurta même à une violente résistance. Aussi Carnot proposa-t-il, le 23 août 1793, une levée en masse qui devait créer bien moins de difficultés qu'une réquisition; tous les jeunes gens de 18 à 25 ans étaient appelés et organisés en bataillons de deux compagnies. Cette mesure rencontra un franc succès et, dès octobre, l'armée française comptait déjà 450 000 hommes.

C'est en 1794 que la force militaire du pays fut à son apogée, soit 630 000 hommes aux armées environ, ce qui dépassait de beaucoup la force des armées coalisées. La France pouvait donc abandonner la défensive, mais son armée allait connaître des difficultés croissantes d'approvisionnement.

Quant à la suite de la guerre entre la France et le Piémont, les années 1793-1794 devaient encore étonner par une certaine supériorité française et le manque de coordination des alliés. L'armée piémontaise, se sentant peu secondée face au danger imminent d'une invasion, fit appel à de plus en plus d'hommes; elle eut recours, durant l'hiver 1792-1793, aux milices, et cette levée se fit dans l'enthousiasme car il s'agissait de réparer les pertes de la Savoie et du comté de Nice. Ces troupes furent très utiles pour des coups de mains, pour couper les communications de l'ennemi, vu leur grande mobilité et leur connaissance du terrain. Elles fournirent environ 40 000 hommes.

En ce qui concerne la participation de l'Autriche à la défense de son allié sarde, on peut affirmer sans conteste qu'en 1791 l'effectif piémontais, 45 ou 50 000 combattants, était bien plus important que celui des troupes autrichiennes, dont l'effectif fut de 6 000 hommes à partir de septembre 1792. Cependant, à mesure que la guerre se prolongeait, cette armée perdait de son efficacité et, dès 1795, la peur d'une invasion française en Piémont aidant, l'apport de l'Autriche et de la flotte anglaise devint plus important: en 1796 l'armée austro-sarde comptait 60 000 hommes, hormis les garnisons²⁹.

Joseph Augustin de Riedmatten à la tête de la compagnie Abiberg

C'est donc dans cette situation délicate pour l'armée sarde, peu secondée par ses alliés autrichiens dans les débuts de sa campagne contre la France et inquiétée par un adversaire étonnant et imprévisible, que le roi de Sardaigne nomma comme capitaine de la compagnie Abiberg, qui faisait partie du régiment valaisan de Courten, le 16 février 1793, Joseph Augustin de Riedmatten. Cette lettre royale précisait encore qu'il était le

²⁹ Nous reviendrons ultérieurement sur les combats que se livrèrent les Français et les Austro-Sardes pour le contrôle du comté de Nice entre mai 1793 et février 1794, afin de mieux comprendre la participation à cette lutte de la compagnie Abiberg et d'expliquer les désertions de ses soldats. Il était nécessaire de présenter ici les forces en présence et les enjeux de la lutte.

successeur du capitaine Ceberg³⁰, personnage aisément identifiable: il s'agit en effet d'Ignace Ceberg, du canton de Schwyz, de religion catholique, entré au service de Sardaigne le 2 décembre 1762 et enseigne effectif le 4 septembre 1764³¹. Il devint capitaine de la compagnie en 1786³².

En revanche, il est bien plus difficile de savoir si ce dernier est l'auteur des deux premières listes de recrues du registre de la compagnie – listes qui couvrent les périodes de décembre 1789 à mai 1793 – ou s'il s'agit plutôt de l'oeuvre d'un mystérieux secrétaire, Etienne Lantelm, comme nous l'avons suggéré plus haut. Malgré tout, la présence du capitaine Ceberg à la tête de la compagnie Abiberg, durant ces années, a le grand mérite d'expliquer le nombre important de recrues en provenance du canton de Schwyz, qui peuplent les premières pages du registre de la compagnie.

Avec l'arrivée de Joseph Augustin de Riedmatten, le registre de la compagnie change quelque peu d'allure et, si l'écriture ne se modifie pas jusqu'en mai 1793, dès cette date, en revanche, la plume du registre de la compagnie passe en d'autres mains dont l'écriture ne peut être que celle du capitaine de Riedmatten. Ceci nous permet de penser que le nouveau propriétaire décida de se charger lui-même de l'inscription de ses recrues, comme nous l'avons déjà fait remarquer, sans toutefois tenir la comptabilité des dettes et des créances de ses soldats envers la compagnie, comme l'avait fait son prédécesseur. Enfin, l'arrivée d'un capitaine valaisan à la tête de cette compagnie explique l'afflux des recrues valaisannes dans la dernière partie du registre.

Joseph Augustin Antoine, fils de Pierre Joseph Emmanuel de Riedmatten et d'Anne Catherine de Willa, était né le 28 août 1751 à Sion. Le 22 mars 1769, à 17 ans, il entra au service de Sardaigne en tant que cadet dans le régiment Streng. Dès lors il poursuivit sa carrière militaire sous la bannière piémontaise: enseigne le 14 février 1770, sous-lieutenant le 12 avril 1774³³, lieutenant le 22 novembre 1774, il obtint le grade et l'ancienneté de capitaine lieutenant le 17 avril 1781 et devint capitaine lieutenant effectif le 27 septembre 1781³⁴. Le 19 décembre 1785, il épousa, à Sion, Marie Josèphe Elisabeth Ambüel, descendante d'une famille où la tradition du service étranger était très prégnante. Son fils aîné, Joseph Emmanuel Auguste, naquit le 5 janvier 1787, quelques mois avant qu'il obtint le grade et l'ancienneté de capitaine, le 29 avril de la même année. Il est vraisemblable qu'il ne fut guère présent aux armées entre 1788 et 1791, comme le suggèrent les naissances de ses filles Catherine et Christine, nées respectivement en mars 1789 et juin 1791, et surtout son activité de châtelain de Granges et Bramois, qu'il exerça à Sion de 1789 à 1791³⁵.

³⁰ *Papiers concernant Joseph Augustin de Riedmatten*, AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 178.

³¹ *Livre de l'ancienneté de Messieurs les officiers du Rég^t Suisse de Soutter avec plusieurs pièces relatives à ce corps*, 1763, AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R 14, p. 135.

³² Sous-lieutenant le 15 février 1769, lieutenant le 12 juin 1771, capitaine lieutenant le 29 octobre 1774. Voir le tableau de l'*Ancienneté de Messieurs les Officiers du régiment suisse valaisan de Courten au service de S. M. le Roi de Sardaigne*, 1790. AEV, SE 7/1/1.

³³ AEV, SE 7/1/1.

³⁴ Voir ses états de service complets au service de Sardaigne: AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 237.

³⁵ Pour avoir un résumé de la vie de notre homme et la liste de ses enfants, voir FAYARD DUCHÊNE Janine, *Les origines de la population de Sion à la fin du XVIII^e siècle*, Sion, 1994, p. 365 (Cahiers de Vallesia n° 4).

C'est vraisemblablement la rupture des relations entre la France et Victor Amédée de Savoie qui ramena Joseph Augustin de Riedmatten à son poste. Il participa, nous l'avons vu, à la retraite de Nice qu'il qualifia de «*fuite honteuse*». Les journées des 28 et 29 septembre 1792, qui conduisirent notre homme de son campement de la Serena, aux environs de Nice, à Breil, furent particulièrement pénibles et harassantes pour lui et ses grenadiers. Laissons-lui la parole: «...terrassé par 24 heures de marche à pied sans nourriture et presque sans repos et tourmenté des douleurs aiguës par tout le corps, n'ayant pu tenir mon pauvre corps droit et bouger les jambes enflées devenues roides, on me procura une bourrique et le général (le chevalier de Courten) me fit dire que je pouvois me rendre à Coni pour rétablir ma santé. La respiration m'ayant presque entièrement manqué, je ne pus d'abord me rendre que jusqu'à Saorge, où j'ai resté une nuit sur une paille, la seconde sur une chaise de paille et la 3 et 4^{me} nuit dans la moitié du lit de l'aide de camp Peyer; ensuite je suis parti pour Tende où j'ai reposé le lendemain»³⁶. Il lui fallut huit jours pour se rendre de Saorge à Coni. Sa santé avait été ébranlée, comme il le précise: «*Je suis pour surcroît de malheur tout d'ereinté, et en diète blanche pour rétablir ma poitrine naturellement faible, qui a été abimé par cette fuite outrée*»³⁷. Et ses malheurs n'étaient pas terminés!

A Coni, il découvrit que le coffre contenant toutes ses affaires, qu'il avait cru laisser en sûreté dans une chambre de l'hôpital royal, avait été forcé et pillé. Il énuméra dans plusieurs lettres les objets disparus: «*mon argent qui consistait en 100 pistoles, volé, mes médailles, trois d'or massifs et deux en vermeil enlevés avec un beau chandelier d'argent, une soucoupe festonnée de vermeil, deux services d'argent et deux cuillères à café du même métal avec toutes mes chemises, bas, draps de lit, nappes, serviettes, moucheoirs*»³⁸. Il ne lui restait plus qu'une housse galonnée, un uniforme de major de la ville et du dizain de Sion, qu'il avait porté à l'occasion des troubles du Bas-Valais³⁹, dont il avait fait son habit de voyage, le portrait de son père et le sien, sa généalogie et quelques guenilles. «*Enfin*», écrit-il le 12 octobre 1792, «*je suis pauvre comme un geux et tranquille de n'avoir plus rien à perdre. Le chemise que j'ai sur le corps appartient à un tanneur, qui m'a donné un lit et une chambre à deux parois de bois dans une grande cuisine*»⁴⁰. Il estimait la perte totale à 5000 livres et demanda à sa famille de lui envoyer 30 louis⁴¹.

Plusieurs missives contenues dans le Fonds Augustin de Riedmatten concernent cette affaire de vol, dont un rapport fut adressé à l'Auditoriat de Guerre. Les soupçons portèrent d'abord sur un garçon chirurgien du régiment du comte de Christ⁴². Mais il s'avéra que le responsable était, en fait, le propre fils du chirurgien major. L'affaire traîna au-delà du mois de février 1793, l'oncle du voleur, l'abbé Albini, ayant proposé, pour éviter toute poursuite dont la publicité pouvait nuire à l'honorabilité de sa famille, de verser 2060 livres de dédommagement⁴³, ce que Joseph Augustin jugea insuffisant,

³⁶ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 169.

³⁷ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 174.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ Sur ces événements, voir DEVANTHEY Pierre, *La Révolution bas-valaisanne de 1790*, Martigny, 1972.

⁴⁰ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 169.

⁴¹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 174.

⁴² AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 170.

⁴³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 176.

malgré les pressions de la hiérarchie militaire qui l'incitait à se montrer accommodant⁴⁴. Le général de Courten, qui avait eu des difficultés avec l'Auditoriat de Guerre en 1789, comme nous l'avons vu plus haut, tenait, en effet, à apaiser rapidement les différends qui risquaient de se produire entre les officiers suisses et les Piémontais. Nous ignorons quel accord final fut conclu, mais la dernière lettre concernant ce vol précéda de quelques jours la nomination de Joseph Augustin au grade de capitaine effectif de la compagnie Abiberg.

Peut-être pour apaiser les déceptions et calmer les colères de ceux qui avaient connu les mêmes déboires que le capitaine de Riedmatten, Victor Amédée III accorda, par l'arrêté royal du 13 février 1793, trois mois de paye supplémentaire à toutes les troupes qui avaient participé aux retraites de la Savoie et du comté de Nice⁴⁵; il est aisé d'imaginer que le futur capitaine de la compagnie Abiberg reçut avec joie cette nouvelle qui devait mettre un peu de baume sur ses mésaventures!

Quelques jours plus tard, le tout nouveau capitaine prenait possession de sa compagnie et cela au moment où l'effervescence guerrière était à son comble après le choc de la désastreuse campagne de 1792; nous en voulons pour preuve le déferlement de décrets émis à cette époque qui tentaient d'unifier l'armée sarde et de la rendre plus efficace.

Ainsi, le 15 février 1793, le baron de Wins, envoyé par l'empereur d'Autriche à Turin et nommé généralissime par le roi de Sardaigne⁴⁶, adressait-il au chevalier de Courten, colonel du régiment valaisan, une missive l'informant de la volonté du roi d'introduire «une uniformité dans ses troupes»⁴⁷; et d'exposer diverses propositions sur le feu et l'alignement de l'infanterie, afin que tous les régiments fussent exercés sur le même pied, de telle sorte que «cette égalité contribue le plus à l'ordre qui doit régner dans une armée, n'étant que par cet ordre que l'on acquies une supériorité décidée sur l'ennemi qui en a si peu, que celui contre lequel nous allons agir»⁴⁸. De tels propos n'avouaient-ils pas, à mots couverts, l'étonnement devant les victoires fulgurantes de l'armée française toujours au bord de la catastrophe, ainsi que le peu d'homogénéité qui existait dans les unités de l'armée austro-sarde? Mais ce qu'elle dévoilait de manière encore plus flagrante, c'était le manque de coordination au sein des instances dirigeantes de cette armée; en effet, pourquoi tant insister sur l'alignement des régiments, base de toute manoeuvre selon le baron de Wins, alors que les combats qui se préparaient étaient des combats de montagne qui n'allaient très certainement pas favoriser l'alignement ordonné des troupes, mais au contraire, un certain éparpillement? Le baron de Wins se rendait-il compte exactement des conditions dans lesquelles allaient se dérouler les combats pour le contrôle du comté de Nice?

⁴⁴ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 171.

⁴⁵ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 81.

⁴⁶ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 198-199. Le baron de Wins fut chargé de la grande réorganisation de l'armée austro-sarde qui eut lieu aux mois de février-mars 1793.

⁴⁷ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 82.

⁴⁸ *Ibidem*.

Une autre lettre du baron au chevalier de Courten, dont seule l'année 1793 est mentionnée, le priait, cette fois-ci, de familiariser le mieux possible le soldat avec son arme à feu, et de lui remettre même «trois cartouches à balle pour tirer à blanc»⁴⁹.

Parmi cette fièvre unificatrice que suscitèrent les combats, qu'en était-il de la compagnie Abiberg et de son nouveau capitaine?

En vérité, les choses semblaient alors aller au plus mal pour les capitaines du régiment valaisan de Courten, et il faut bien avouer que c'est un peu déconcertées que nous découvrîmes une *Supplique de Messieurs les capitaines*⁵⁰, adressée au roi de Sardaigne, signée les 3 et 4 octobre 1793, à Saint-Etienne⁵¹ et Entraunes⁵² et au bas de laquelle figure, parmi celles de ses collègues, la signature de Joseph Augustin de Riedmatten.

Cette supplique était un exposé de la catastrophique situation financière des compagnies du régiment valaisan, où les capitaines affirmaient même qu'ils en étaient arrivés au point où l'entretien de leurs compagnies signifiait clairement le sacrifice de leur patrimoine familial! Ils dénonçaient comme causes principales d'une telle faillite, non seulement le renchérissement considérable de toutes les marchandises, mais encore et surtout le prix d'engagement des recrues, devenu tout à fait exorbitant; ainsi déclaraient-ils, à titre d'exemple frappant, que, par le passé, on pouvait avoir un homme pour 30 ou 40 livres, alors que maintenant le prix pouvait atteindre jusqu'à 200 livres pour trois ans, «sans que les capitaines aient une indemnité pour un objet aussi ruineux»⁵³. Il est aisé d'imaginer qu'en ces temps de guerre, les jeunes gens aient été bien moins sensibles aux arguments séducteurs des recruteurs, et que, sachant leur espérance de vie quelque peu réduite, ils aient su vendre plus habilement leur valeur militaire. Enfin, pour ne rien arranger, le gouvernement sarde priait les capitaines de tenir leur compagnie au-delà de l'effectif considéré comme complet, comme le stipulaient les capitulations en temps de guerre, soit à 146 hommes, ce qui s'avérait extrêmement difficile vu la pénurie de recrues.

Cependant, selon les capitaines du régiment de Courten, une autre raison, bien plus grave cette fois, était cause de la faillite de leurs compagnies; et les voilà qui osaient dénoncer la concurrence déloyale que leur faisaient les trois régiments suisses de nouvelle création, en portant «les recrues à un plus haut point de renchérissements, et les rendant par conséquent d'une rareté toujours plus grande»⁵⁴. De fait, ces nou-

⁴⁹ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 83.

⁵⁰ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, pp. 84-85.

⁵¹ Il s'agit de Saint-Etienne-de-Tinée, qui se trouve proche du col de Sainte-Anne, col qui relie le comté de Nice à la plaine du Piémont, et où l'armée austro-sarde, et plus particulièrement le régiment valaisan de Courten, eut maille à partir avec les Français; mais nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur ces événements. Voir à ce sujet: KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 68-69, ainsi que MONTANNEL, M. de, *La Topographie de la frontière militaire des Alpes*, Grenoble, 1875, pp. 8-9.

⁵² Cette ville se trouve aussi dans la haute Tinée.

⁵³ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, pp. 84-85.

⁵⁴ *Ibidem*.

veaux régiments créés en 1793 – le régiment grison Peyer-Imhof, les régiments Zimmermann de Lucerne et Bachmann de Saint-Gall⁵⁵ – jouissaient d'avantages auxquels le régiment valaisan n'avait pas droit.

Enfin, comme dernière raison de leur situation difficile, ils invoquaient la campagne ruineuse faite par les deux bataillons du régiment valaisan⁵⁶ et, malgré le nombre des recrues qui avait atteint 490 hommes pour les deux bataillons, au mois de mars 1793, les compagnies se trouvaient mal en point à cause de «*la variation pour la diminution chaque année plus forte*»⁵⁷.

Il convient, bien entendu, d'expliquer cette mystérieuse affirmation, et le registre de la compagnie Abiberg nous en fournit les moyens. De fait, il existe à la fin de ce registre un *État de la variation suivie dans la compagnie de Riedmatten depuis le 16 février (1793)*⁵⁸, nous l'avons vu. Ce tableau est divisé en deux parties: l'*augmentation*, où l'on inscrivait les nouvelles recrues, et la *diminution*, qui, elle, faisait état des morts, des déserteurs, des soldats congédiés ou invalides. À la lumière de cet exemple, une «*variation pour la diminution*» signifie que le nombre de soldats inaptes au combat ne cessait d'augmenter. Dans le cas de notre compagnie, la véritable cause de la diminution des effectifs n'était pas à attribuer au nombre des morts provoqués par les combats, mais aux désertions, comme nous le verrons ultérieurement.

À la suite de ces dures constatations, le seul remède qui paraissait efficace aux yeux des capitaines, était que le roi accordât au régiment de Courten, «*le plus ancien des Suisses à son service*»⁵⁹, les mêmes avantages que ceux conclus avec les nouveaux régiments helvétiques. Et ils osèrent même terminer leur requête au roi par cette plainte aux étranges allures d'ultimatum: «*Sans lesquels avantages, il leur serait absolument impossible de se tirer d'affaire sur le pied actuel, et ils seraient obligés de se ruiner ou d'abandonner leurs compagnies*»⁶⁰.

Il est à noter que le régiment valaisan, qui avait été si nettement favorisé lors du règlement du 24 août 1786⁶¹ où, par ordre du roi, il échappait à la réduction qui frappait toute l'armée à cette époque, et jouissait du grand honneur de pouvoir conserver ses trois bataillons, semble, en 1793, être tombé en disgrâce, ou du moins s'être éloigné des bonnes grâces royales, au point de devoir quémander une révision de sa capitulation, ce qui, jusqu'alors, ne s'était jamais produit.

⁵⁵ GYSIN, M. N., *op. cit.*, p. 537.

⁵⁶ D'après le dernier règlement à faire office de capitulation (le 1^{er} mai 1788), qui se permet de remanier le règlement du 24 août 1786, il n'est mentionné nulle part que le régiment de Courten ait été réduit à deux bataillons; ceci signifierait donc que seuls deux bataillons ont fait la campagne désastreuse de 1793, dont il est question ici, et que la compagnie de Joseph Augustin de Riedmatten en faisait partie.

⁵⁷ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R.17, pp. 84-85.

⁵⁸ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 112-113.

⁵⁹ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 85.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 56.

Toujours est-il que Victor Amédée III reconnut la situation délicate du régiment valaisan et le besoin urgent qu'il y avait à lui accorder les mêmes avantages qu'aux autres régiments suisses. Un édit qui concernait la nouvelle formation du régiment valaisan⁶² fut signé le 26 février 1794 à Turin; ce fut l'unique réajustement de la capitulation de 1731 et des décrets suivants, qui eut lieu durant les fonctions de capitaine de Joseph Augustin de Riedmatten, puisque ce dernier démissionna de sa charge quelques mois plus tard, le 8 juin 1794.

Cette nouvelle capitulation comprenait 45 articles et établissait que le régiment suisse valaisan comporterait trois bataillons «*comme par le passé*», composés, chacun, de quatre compagnies de 132 hommes (y compris les officiers: un capitaine, un capitaine-lieutenant, un lieutenant et un sous-lieutenant) et d'une compagnie de grenadiers de 71 hommes, ce qui faisait qu'au total, avec les treize membres de l'Etat-major, le régiment comptait 1810 hommes⁶³. Les chasseurs, comptés normalement dans les 132 hommes de la compagnie, pouvaient, comme les grenadiers, former une compagnie séparée; elle s'élevait alors à 75 hommes (art. 9)⁶⁴. Dans la pratique, chaque compagnie comprenait des chasseurs, des grenadiers, des tambours, des trabans⁶⁵... et de simples soldats⁶⁶ et, en réalité, après de nombreux tableaux explicatifs, la capitulation établissait

⁶² AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, pp. 85-92.

⁶³ En théorie, d'après les tableaux qui accompagnaient fréquemment les capitulations, le premier bataillon du régiment, composé de deux centuries de deux compagnies chacune, et d'une compagnie de grenadiers, avait sept membres d'Etat major (l'aide-major du régiment, deux enseignes, le quartier-maître, l'aumônier, le chirurgien major et le tambour-major), ce qui donnait un total de 606 hommes (c'est-à-dire les 7 officiers cités plus haut, plus quatre fois 132 hommes pour chacune des quatre compagnies et enfin 71 hommes pour la compagnie de grenadiers). Le second et le troisième bataillon ne comprenaient que 602 hommes, chacun de ces deux bataillons n'ayant que trois membres d'Etat major (deux enseignes et un aide-major de bataillon) au lieu de sept. AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R 17, p. 87.

⁶⁴ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, pp. 87-88.

⁶⁵ A l'origine, le traban était un hallebardier de la garde des princes ou des chefs militaires suisses et scandinaves. Au XVIII^e siècle, il faisait fonction de porte-drapeau. D'après l'*Etat suivant lequel devra se former le régiment suisse valaisan*, il devait y avoir deux trabans par compagnie, ce qui était le cas dans la compagnie Abiberg, comme nous le verrons plus loin. Le traban était plus ou moins assimilé aux officiers. Il figurait, en effet, dans la catégorie «*officiers et trabans*», par opposition à la catégorie «*bas officiers, soldats et autres*», qui comprenait, en dehors des simples soldats, les sergents, les «*écrivains*» (à raison d'un par compagnie), les caporaux, les bas officiers recruteurs (un par compagnie également) et les fifres et tambours (au nombre global de 16 par bataillon). AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 87.

⁶⁶ Théoriquement dans une compagnie de 132 hommes, ceux que l'on peut qualifier de «*simples soldats*» étaient au nombre de 97, et de 55 dans une compagnie de grenadiers de 71 hommes. Il y avait, par bataillon, un cadet qui était assimilé aux simples soldats.

une compagnie de 145 «fusiliers», avec grenadiers et chasseurs compris, comme complète. En voici la composition⁶⁷:

Sergent de compagnie	1
Sergent de peloton	1
Sergent surnuméraire	1
Ecrivain	1
Caporaux effectifs	4
Caporaux surnuméraires	4
Contingent pour les grenadiers y compris les sergents et caporaux	16
Contingent pour les chasseurs y compris les sergents, caporaux et cors de chasse	6
Soldats fusiliers y compris 4 canonniers auxiliaires	101
Tambours et fifres, y compris ceux des grenadiers	4
Sergent major ou charpentier ou armurier	1
Trabans	2
Bas officier recruteur	1
Frater	1
Petit prévôt	1
Total d'une compagnie non compris les officiers	145

Il est évident que cette savante répartition était théorique et que les problèmes de recrutement et les circonstances des combats, qui entraînaient une dispersion des divers éléments de la compagnie, mirent souvent à mal cette belle construction.

La paye était définie à l'article 11; pour ce qui concernait le soldat, l'article 32 précisait que rien ne changeait, et que sa paye continuait d'être régie par le règlement du 26 août 1786.

Puis suivait une série d'articles qui tentaient de faciliter le recrutement et pallier ainsi la déconfiture financière des compagnies. Ainsi, l'article 16 promettait, au lieu des 10% établis dans le règlement du 24 août 1786, une somme de 280 livres par mois à chaque capitaine propriétaire *«pour frais de recrutement, de rengagement, pertes accidentelles et autres dépenses à la charge des dits capitaines»*; mais si le capitaine négligeait sa compagnie et la laissait tomber à 130 hommes, la somme alors, elle aussi, baissait à 230 livres, et si la compagnie ne totalisait que 115 hommes, la somme descendait à 180 livres.

Dans l'article suivant, le roi promettait huit jours de paye supplémentaire pour chaque recrue, afin de participer à ses frais de voyage. En revanche, les autres frais

⁶⁷ Ce tableau mérite quelques commentaires. Pour l'ensemble d'un bataillon de quatre compagnies, il n'y avait qu'un seul sergent-major; quant aux armuriers et charpentiers, ils n'étaient que trois par bataillon, ce qui explique le chiffre «un» par compagnie qui leur a été attribué globalement par l'auteur du tableau. Le «frater» était l'aide-chirurgien-barbier.

occasionnés par le recrutement restaient à la charge des capitaines. L'article 18 avait le souci d'aider les capitaines dans la difficile tâche de maintenir leurs compagnies toujours au complet; aussi Victor Amédée III accordait-il, «*en pur don par avance*», la somme de 100 livres pour chaque individu d'augmentation. Enfin, l'article 19 tentait de réparer les grandes pertes subies par les capitaines, et ainsi, «*le Roi par un trait de sa bienfaisance*», donnait à chacun d'eux la somme de 115 livres.

Pour ce qui regardait la nourriture, l'article 20 assurait que rien ne devait changer quant au prix, au poids et à la qualité du pain. Par contre, cette capitulation paraissait bien plus généreuse en matière d'équipement, car le gouvernement promettait de distribuer la première fois l'armement et la buffleterie⁶⁸, pour les hommes d'*augmentation*, ainsi que les bonnets, cache-mèches, sabres, haches et petites haches (art. 23); si l'on s'en souvient, rien de tel n'avait été énuméré dans les décrets précédents, et encore moins dans la capitulation du 5 mars 1731, où l'article 17 spécifiait, au contraire, que le régiment devait pourvoir à ses propres frais les épées, ceinturons et gibernes. En revanche, les articles suivants détaillaient, toujours avec autant de précision, le bon soin à apporter aux équipements prêtés. Enfin, pour l'uniforme, rien ne changeait, et il restait toujours à la charge du régiment.

L'article 30 modifiait radicalement les formalités établies jusque-là en matière d'enrôlement: «*Les hommes dont le regiment continuera à être composé, devront être Suisses, Grisons, Allemands ou autres Etrangers, pourvu qu'ils ne soient pas Français*». Il était aussi formellement interdit d'engager des sujets du roi de Sardaigne dans le régiment valaisan. Ainsi disparaissait la restriction confessionnelle des décrets précédents, qui imposait un régiment sur le *pied catholique*, pour laisser la place à une interdiction d'ordre plutôt national, qui interdisait formellement d'enrôler tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à l'ennemi juré. Nous verrons ultérieurement que la rigueur confessionnelle n'était pas toujours respectée avant la capitulation du 26 février 1794.

Cet assouplissement des règles passées s'effectuait aussi dans d'autres domaines, et l'article 30 de continuer: «*...quant à la taille pour les recrues, les capitaines se conformeront scrupuleusement à celle établie, et fixée par les ordres en vigueur, avec la tolérance permise aux autres régiments étrangers*». Voilà un bel exemple de rigueur théorique; nous ne pouvons que regretter de ne pas connaître cette taille réglementaire si soigneusement établie! La taille des recrues fera l'objet d'une étude dans la suite de cet article; nous pourrons ainsi juger de la tolérance permise dans l'armée sarde.

L'article 39 accordait la *haute paye* aux officiers du régiment valaisan, afin de pourvoir aux frais extraordinaires de la guerre; autrement dit, chaque capitaine touchait 20 livres par mois, en plus de sa paye, et le lieutenant en recevait 10. Enfin, l'article 40 promettait un mois de paye supplémentaire en cas de participation du régiment à une bataille, et mentionnait les formalités à suivre concernant les déserteurs qui devaient

⁶⁸ Terme qui concerne les gibernes et les ceinturons qui devaient impérativement être en peau de buffle. Voir à ce sujet l'article 17 de la capitulation du 5 mars 1731. AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 14, p. 159.

être «consignés au bureau de la solde, ... payés et compris jusqu'au jour de leur désertion, comme on le pratique pour les autres corps»⁶⁹.

L'article 45 renvoyait, pour toutes les autres questions, aux règlements du 24 août 1786 et du 1^{er} mai 1788. Ainsi prenait fin cette capitulation dont le but évident était de faciliter la tâche des capitaines du régiment valaisan.

Difficile de savoir si cette nouvelle capitulation eut une influence bénéfique sur la gestion de la compagnie Abiberg; il n'en demeure pas moins que, quelques mois plus tard, Joseph Augustin de Riedmatten démissionnait pour des raisons qui demeurent mystérieuses et ceci malgré les flatteries ouvertes du quartier-maître⁷⁰ Maghetti qui, dans une de ses lettres, l'exhortait en ces termes à rester à la tête de sa compagnie: «... connaissant votre prudence votre sang froid dans l'occasion, en un mot votre vertu et génie, je crois que vous prendrez patience dans les adversités qui vous persécutent, et que vous goûterez un jour les doux fruits des travaux qui vous donnent lieu de parvenir à la gloire»⁷¹.

Pourtant, ceci n'assouvait que très peu notre désir de mieux connaître le capitaine de Riedmatten, et de savoir quelles étaient exactement ses fonctions au sein de sa compagnie, à part l'inscription des recrues sur le registre. Quelques rares missives et des annotations dans le registre de la compagnie nous éclairent cependant sur ses soucis quotidiens.

Sa charge première était bien évidemment de superviser étroitement le recrutement, activité ô combien délicate en ces temps de guerre! Malheureusement, nous ne possédons que peu de documents sur ce sujet, excepté deux lettres qui mentionnent un certain Eugène Cavé, recruteur pour la compagnie Abiberg de son état. Ainsi, le quartier-maître Maghetti, dans la lettre mentionnée plus haut, continuait de rassurer le capitaine de Riedmatten en affirmant que: «Le recruteur Cavé est passé ici avec 5 hommes pour votre compagnie et vous le verrez au camp»⁷². Quelque temps plus tard, le sieur Cavé écrivait un billet à Martigny, le 8 octobre 1793, où il déclarait avoir engagé un

⁶⁹ Il est évident que les capitaines n'étaient pas toujours pressés de déclarer les déserteurs, parce qu'ils représentaient un manque à gagner pour le régiment, dès la déclaration officielle de la désertion. Aussi celle-ci était souvent faite plusieurs jours, voire plusieurs semaines, après la désertion effective.

⁷⁰ Dans un règlement émis le 6 août à Turin, qui tend à rectifier les abus et irrégularités qui se sont glissés dans le régiment (il n'est pas précisé s'il s'agit du régiment valaisan), certains articles se chargent de définir précisément les devoirs du quartier-maître. En effet, les articles 1 à 3 du chapitre III affirment que le quartier-maître a pour rôle essentiel de s'occuper des «livrances» destinées aux compagnies du régiment (c'est-à-dire essentiellement des fournitures), ainsi que de la distribution du prêt, fonction capitale. Voir à ce sujet: AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 24, p. 136. Dans l'affaire qui nous occupe, le sieur Maghetti remplissait la charge de quartier-maître du régiment de Courten et son nom est souvent mentionné dans le registre de la compagnie chef. Voir à ce sujet: Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303. Ainsi peut-on lire, pour le mois d'avril 1793: «Pour boutons expédiés en mars à la compagnie par Mr Maghetti, 105 livres» (p. 5) ou, pour le mois de mai de la même année: «La 1/8 des [£], bonemain donné par Mr Maghetti aux Cent-Suisse qui ont accompagné des recrues à la garnison» (p. 21). Ce registre fourmille d'exemples de ce genre.

⁷¹ Lettre du quartier-maître Maghetti au capitaine Joseph Augustin de Riedmatten, Turin le 29 juillet 1793. AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 180.

⁷² *Ibidem*.

dénommé Oget (Jean Auget), natif de Martigny, qui devait servir pour trois ans à la fois comme soldat et tailleur de la compagnie; il affirmait aussi avoir fourni pour l'engagement dudit Oget, l'habillement et l'armement complet, ainsi que soixante livres de Piémont, «*et route franche et un semestre de six mois (de congé) au bout d'un an et demi de service, s'il est du bon gré de Mr. le capitaine*»⁷³. Mais, au dos de ce fameux billet, nous découvrons quelques lignes tracées de la main du chevalier de Riedmatten, à Coni, quelques mois plus tard⁷⁴, qui annulaient l'engagement que ce dernier avait contracté avec Eugène Cavé, «*moiennant la place de tailleur de compagnie, laquelle je lui ai accordé, à condition qu'il renonce à son engagement ci-devant marqué, et qu'il n'exigera rien de son capitaine, ni de ma compagnie, si non la simple place de tailleur, laquelle je lui ai promis*»⁷⁵.

L'affaire Oget est instructive à plus d'un titre. Elle nous apprend, en premier lieu, que le capitaine n'hésitait pas à revenir sur les conditions d'engagement proposées par le recruteur, ce qui pouvait être lourd de conséquences. C'est, en effet, souvent parmi les hommes qui s'estimaient «mal engagés» que se recrutaient les déserteurs. Nous avons, en second point, un exemple des conditions financières de recrutement dans la compagnie Abiberg, que le registre tenu par Joseph Augustin de Riedmatten ne précise pas, et sur lesquelles nous reviendrons un peu plus loin. Enfin, nous saisissons l'importance que le capitaine attachait à la charge de tailleur, puisqu'il préférerait sacrifier un combattant potentiel au profit de l'habillement de ses hommes. Mais cela ne doit pas nous étonner, puisqu'en dehors du recrutement, la préoccupation majeure de tout capitaine était la confection et l'entretien des uniformes.

L'article 12 de la capitulation du 5 mars 1731 ne mentionnait que très brièvement la question de l'uniforme: «*le dit habillement devra être composé d'un justaucorps d'un bon draps bleu, avec les parements jaunes, d'une veste du même draps ou d'une étoffe équivalente, avec les culottes, bas, souliers, chapeau et linge, de sorte que les soldats soyent toujours équipés de tout ce qui est nécessaire*»⁷⁶, l'article suivant précisant que le magasin de l'office général de la solde était en mesure de délivrer toutes les étoffes nécessaires, mais que, néanmoins, les colonels étaient libres de se fournir auprès des fabriques établies dans le pays.

En revanche, si les capitulations s'attardaient peu sur l'habit, de nombreux règlements se chargeaient d'étudier le sujet dans ses moindres détails; nous en voulons pour preuve le règlement du 8 juillet 1774, concernant l'uniforme du régiment de Kalbermatten⁷⁷. L'habit était toujours composé d'un justaucorps bleu, avec doublure, parements, revers et collets jaunes, vestes et culottes blanches; quant aux officiers, leurs boutons étaient ornés de galons, et l'on distinguait leur grade à l'écharpe qu'ils portaient en ceinture: ainsi celle des colonels était-elle tout d'or brodée, entrelacée d'un ruban bleu à points d'Espagne, pour les deux pans de chaque côté, avec un pan en maille

⁷³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 76.

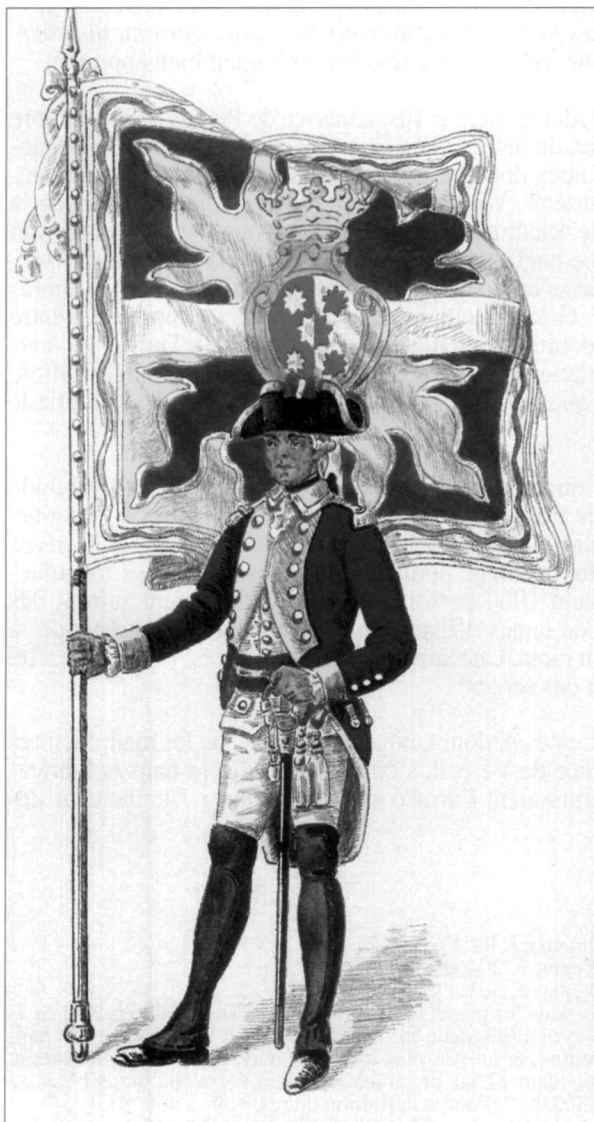
⁷⁴ Le billet ne porte pas d'indication précise de mois, seulement la mention de l'année 1794.

⁷⁵ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 76.

⁷⁶ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 14, p. 153.

⁷⁷ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 20. Voir aussi à ce sujet: PETITMERMET Roland, «Quelques notes sur les uniformes des Suisses au service du Royaume de Sardaigne», in *Armi Antiche, Bolletino dell' Accademia di San Marciano*, Turin, 1968, pp. 157-199.

au milieu, décoré de houppes à grelots d'or. L'écharpe des capitaines était bien plus simple, avec deux bandes de côté en or et celle du milieu, bleue à maille, avec des houppes de fil d'or uni⁷⁸. Enfin, l'usage des épauettes était définitivement aboli et les bonnets des grenadiers comportaient une plaque sur le devant, gravée aux armoiries du régiment.



Régiment de Courten

Colonel: Louis E. de Courten
1782-1795

Collection Pochon,
Bibliothèque Nationale, Berne.
Mis gracieusement à notre
disposition par
M. Maurice de Courten.

Enseigne avec Drapeau
de l'Ordonnance 1782
et Fusilier



⁷⁸ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 20.

L'habillement des hommes obligeait le capitaine de Riedmatten à s'occuper de détails bien humbles. En effet, on peut lire ces quelques notes tracées de sa main sur la dernière page du registre de la compagnie: «*On prend chez Ardouin à Pignerolles draps bleues, jaunes, blancs, montauban, pierlattes. Les toiles pour doublure chez Mme Fantin à Coni à 8 sols le raz. Item les chemises faites à 2 livres 10 sols et 2 livres 12 sols et 6 deniers. Les souliers chez le cordonnier Ture à Coni demeurant sous les arcades à droite en entrant par la Porte de Nice à 3 livres 8 sols la paire avec les clous, bien garnis. Pour les habits, vestes, culottes faits, et les chapeaux on s'adressera au quartier-maitre*»⁷⁹. Voilà qui ressemble à une liste d'emplètes d'un exécutant bien appliqué.

Une lettre des dits Antoine Ardouin, père et fils, adressée de Pignerol, le 8 octobre 1793, au capitaine lieutenant Weger, du régiment de Courten, cantonné à Saint-Etienne-de-Tinée, dans le comté de Nice, nous donne d'autres précisions sur l'approvisionnement en draps du régiment de Courten⁸⁰. Weger n'est pas un capitaine lieutenant de la compagnie de Joseph Augustin de Riedmatten, mais nous savons par le registre qui traite du décompte de la compagnie chef, pour la période d'avril 1793 à juillet 1794⁸¹, dont le dit Weger faisait partie, que sa compagnie se fournissait aussi en étoffes auprès de la maison Ardouin à Pignerol⁸². Grâce à cette heureuse lettre, nous apprenons, entre autres, que la fabrique Antoine Ardouin possédait aussi un commerce à Turin, «*vis a vis de la bonne femme*» et que la pierlatte jaune n'était pas une étoffe de leur fabrication, «*mais des manufactures de Bielle que par le passé nous faisons teindre icy*» et qu'elle semblait plutôt difficile à obtenir.

Ces deux citations méritent quelques explications. Au XVIII^e siècle, l'habitude était de désigner les étoffes sous le nom de la ville qui les avait produites à l'origine. Montauban était une ville carrefour où l'on fabriquait du mauvais drap jusqu'à l'arrivée de Vialettes qui obtint, en 1746, un privilège pour fabriquer des tissus. Les manufactures de Montauban qui employaient 1000 personnes et confectionnaient surtout des draps (croisés et ratines), à partir de laines d'Espagne, étaient capables de répondre à toute commande dans un délai d'un mois. Une aubaine pour les armées. A Pierlatte, cité du bas Dauphiné, on tissait surtout des serges⁸³.

C'est ainsi que grâce à la lettre des Ardouin, nous apprenons que les manufactures de la ville de Biella, dans la province de Verceil, s'étaient spécialisées dans la fabrication de ces types d'étoffes et fournissaient l'armée sarde⁸⁴. L'approvisionnement des

⁷⁹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, p. 117.

⁸⁰ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 304, d.

⁸¹ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303.

⁸² Ce nom apparaît plusieurs fois dans les pages touffues, mais très riches, du registre de la compagnie chef. Ainsi, pour le mois d'avril 1793, peut-on lire: «Le 20, reçu deux balles marchandises comissionées de chez Antoine Arduin», et un peu plus loin: «14 may, reçus du sieur Arduin, 49 ras draps bleu, point marqué le prix, idem 12 ras draps jeaune, idem 48 ras de draps blanc...» Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 7. Pour la définition du ras, voir la note 89.

⁸³ Voir HARDOUIN-FUGIER Elisabeth, BERTHOD Bernard et CHAVENT-FUSARO Martine, *Les étoffes. Dictionnaire historique*, Lyon, 1997, pp. 268-269 et 305.

⁸⁴ ERICANI Giuliana et FRATTAROLI Paola, *Tessuti nel Veneto (Venezia e la Terra ferma)*, Verona, p. 515.

draps nécessaires à la fabrication des uniformes était ainsi à la source d'un vaste commerce. Il est aussi question, dans cette missive, d'ambrosette⁸⁵ pour la confection des guêtres, étoffe qui venait également des manufactures de Biella et qui n'avait jamais été confectionnée par la maison Ardouin; en revanche, en bons commerçants qu'ils étaient, ils s'empressaient de proposer, pour ce qui concernait la confection des guêtres, une nouvelle sorte de tissu qui promettait d'être «*d'une qualité bien plus forte et propre pour l'hyver que nous appellons Valence... nous avons servi dernièrement le regiment des Gardes Monserat et la Marine qui se sont trouvés entièrement satisfaits; voyez si vous voulez substituer cette étoffe à l'embrosette, en ce cas vous seriez servi sous peu de jours*»⁸⁶. Comment résister à cette offre si alléchante?

Cette lettre illustre à merveille l'enjeu commercial que représentait l'habillement des compagnies. Et ce n'est d'ailleurs pas sans raison qu'un édit avait proclamé, en 1789, la protection des commerces de manufactures sardes de laines et autres étoffes; les officiers avaient reçu l'ordre de s'approvisionner, dès le 1^{er} septembre 1790, dans le pays même – dont la production désormais était largement suffisante pour fournir les draps nécessaires aux uniformes – et non plus à l'étranger comme cela s'était toujours fait⁸⁷. Nous constatons, d'après les notes du capitaine Joseph Augustin de Riedmatten, que la compagnie ne traitait pas toujours directement avec les manufactures, comme elle le fit avec les Ardouin de Coni, mais qu'elle s'approvisionnait aussi par l'intermédiaire du quartier-maître, comme le proposaient les capitulations.

Si aucune lettre bienfaitrice n'est venue nous donner la définition exacte de ce qu'était le «ras» (ou raz), mot dont l'utilisation, dans ce contexte précis, ne désignait pas une étoffe particulière, comme le suggèrent les dictionnaires contemporains⁸⁸, mais une mesure de tissu, l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert nous a heureusement éclairées sur le sujet. D'après la définition donnée par cet ouvrage, le ras était, en effet, une mesure de longueur, et le ras de Piémont, dont il est plus particulièrement question ici, équivalait à une demie aune de Paris⁸⁹. Si l'on tient compte du fait que l'aune valait à Paris l'équivalent de 1,1884 m⁹⁰, le ras de Piémont représentait environ 0,59 cm.

⁸⁵ L'ambrosette ou embrosette est mentionnée dans une lettre du soldat Schiner, écrite de Saorge le 17 octobre 1792, au capitaine des grenadiers du régiment valaisan de Courten, à Coni, qui, à cette époque, n'est autre que notre capitaine Joseph Augustin de Riedmatten. Le sieur Schiner est alors prisonnier et il a un urgent besoin d'étoffes pour un habit; il demande entre autre, de l'ambrosette noire pour les guêtres. Voir à ce sujet, AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 168. Il s'agit là encore d'un type d'étoffe particulière. Était-elle une spécialité de Milan, comme son nom pourrait le suggérer? Nous n'avons pas trouvé la confirmation de cette hypothèse.

⁸⁶ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 304, d.

⁸⁷ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 73.

⁸⁸ Le terme, qui viendrait du latin populaire «*rasare*», désignait «*une étoffe d'armure sergé, croisée, dont le poil ne paraît pas*»; désignées d'après leur lieu de fabrication, ces étoffes pouvaient être de laine ou de soie. Voir HARDUIN-FUGIER Elisabeth, BERTHOD Bernard et CHAVENT-FUSARO Martine, *op. cit.*, p. 318.

⁸⁹ «*Ras: mesure de longueur. Le ras de Piémont est semblable à la brasse de Lucques, qui contient un pied, neuf pouces, dix lignes, ce qui fait une demi-aune de Paris; en sorte que deux ras de Piémont font une aune de Paris*». Voir l'*Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connoissances humaines*, mis en ordre par M. Fortuné-Barthélémy de FELICE, d'après Denis Diderot et Jean le Rond d'Alembert, Yverdon, t. 36 (1774), p. 136.

⁹⁰ L'aune est une ancienne mesure de longueur française, qui valait à Paris 3 pieds, 7 pouces, 10 lignes 5/6, soit 1,1884 m.

Après ces quelques tentatives de pénétration dans la vie quotidienne de la compagnie Abiberg, nous pouvons imaginer plus aisément le capitaine de Riedmatten supervisant le recrutement, inscrivant les nouveaux arrivés, les morts, les déserteurs et les invalides dans son registre, et veillant avec soin à la bonne tenue de ses hommes, sur lesquels le moment est venu de se pencher.

II. Engagez-vous! Rengagez-vous! ou la vie au régiment

Avant d'entrer dans le vif du sujet, autrement dit dans le quotidien du soldat, il nous semble nécessaire d'insister sur les mentions inscrites dans la marge du livret, annotations qui nous renseignent sur les grades de certains soldats de la compagnie Abiberg⁹¹.

Ainsi, à propos des sieurs Joseph Schübly, de Brisach-en-Brigau, entré à la compagnie le 18 septembre 1775⁹², Daniel Marquis, de Nyon, à la compagnie depuis le 8 août 1771⁹³, Pierre Rothund, originaire de Forêt Noire, entré à la compagnie Abiberg le 9 octobre 1781⁹⁴ et enfin Dominique Hering, de Schwyz, recruté le 27 février 1770⁹⁵, on précisait qu'ils étaient tous les quatre sergents⁹⁶. De la même manière, il est fait mention du secrétaire de la compagnie – dont nous avons déjà parlé –, Etienne Lantelm, originaire de Lausanne, arrivé à la compagnie le 1^{er} décembre 1781⁹⁷. D'autres grades sont indiqués, tel celui de caporal attribué à Joseph Schnürig, originaire de Steinen (Schwyz), engagé à la compagnie le 1^{er} juin 1789 et porté déserteur le 22 juin 1793 à Coni⁹⁸, dont la fonction passa, le 1^{er} juillet 1793, dès la constatation de cette trahison, à Jean Wiget, de Lauerz (Schwyz), entré dans la compagnie le 3 septembre 1791⁹⁹. Nous trouvons aussi deux tambours (Philippe Guignard, de Lausanne, entré le 1^{er} février 1791 et porté déserteur le 4 août 1793 au camp de la Madeleine¹⁰⁰, et Sebastian Kammer, d'Arth (Schwyz), à la compagnie depuis le 2 septembre 1791¹⁰¹), ainsi que deux trabans¹⁰², le Valaisan François Aymon, d'Ayent¹⁰³, et le Tessinois Joseph Olivetti, de Lugano¹⁰⁴.

⁹¹ La présence de certains grades nous est aussi révélée par l'*Etat de la variation suivie dans la compagnie de Riedmatten depuis le 16 février 1793*, qui se trouve à la fin de nos listes.

⁹² AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 12-13 et 42-43.

⁹³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 14-15 et 42-43.

⁹⁴ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 14-15 et 112.

⁹⁵ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 14-15 et 42-43.

⁹⁶ Au chapitre deux (article 3) du *Règlement pour rectifier des abus et irrégularités qui se sont glissées dans le corps*, édicté à Turin le 6 août 1725, il était précisé que le premier sergent était chargé de l'inspection et de la distribution du prêt. AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R 24, p. 127.

⁹⁷ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 42-43.

⁹⁸ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 44-45.

⁹⁹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 70-71.

¹⁰⁰ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 42-43.

¹⁰¹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 44-45.

¹⁰² Voir la définition du traban à la note 65.

¹⁰³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 80-81 et 112-113.

¹⁰⁴ *Ibidem*.

Il est à noter que la troupe possédait quatre canonniers, ce qui correspond exactement aux prescriptions édictées par l'article 7 de la dernière capitulation en vigueur – celle du 26 février 1794¹⁰⁵ – qui précisait qu'une compagnie de «fusiliers» devait comporter quatre canonniers auxiliaires. Étaient affectés à cette charge: Antoine Bocovitz, originaire de Galicie, à la compagnie depuis le 28 septembre 1786¹⁰⁶, le Bavaois Antoine Vogel, entré à la compagnie le 2 août 1772¹⁰⁷, Thomas Tauber, enfant du régiment, à la compagnie depuis le 1^{er} janvier 1784¹⁰⁸, ainsi que l'Autrichien, de la ville de Trente, Pierre Trinckvatter, recruté le 1^{er} juillet 1773¹⁰⁹. On peut relever que les étrangers accomplissaient sans difficulté ce genre d'emploi, et que, parmi nos canonniers, aucun ne déserta.

La charge la plus recherchée, sans doute parce que mieux payée, était celle de grenadier. En effet, notre troupe possédait un total de douze grenadiers¹¹⁰, dont sept Schwyzois, un Uranais, un Valaisan et trois étrangers; d'ailleurs le capitaine de ces hommes nous est connu, puisqu'il s'agissait du sieur Jean Mächler, de Lachen (Schwyz). Notons que cinq d'entre eux désertèrent aux mois de juin et d'août 1793, lors des affrontements, sur lesquels nous reviendrons, qui eurent lieu aux camps de Méane et de la Madeleine.

Avant d'essayer de retracer la vie du soldat dans la compagnie, il faut bien que notre lecteur supporte quelques données statistiques! Il convient d'examiner depuis quand nos soldats étaient à la compagnie Abiberg, d'où ils étaient originaires, quelles données anthropométriques les caractérisaient.

¹⁰⁵ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R 17, p. 86 et ss.

¹⁰⁶ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 52-53.

¹⁰⁷ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 56-57.

¹⁰⁸ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 12-13 et 70-71.

¹⁰⁹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 70-71.

¹¹⁰ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13. En voici la liste (pour plus de clarté, nous avons noté en gras les grenadiers qui ont déserté):

– *Joseph Higly*, de Schwyz, à la compagnie le 8 juin 1764 (pp. 20-21).

– *Joseph Bachmann*, de Schwyz, à la compagnie le 9 août 1790, a déserté le 4 août 1793 du camp de la Madeleine (pp. 48-49).

– *Charles Fahnroth*, de Brunnen (Schwyz), à la compagnie depuis le 5 janvier 1793 et grenadier depuis le 16 août 1793 (pp. 56-57).

– *Joseph Lander*, de Bolzano, dans le Tyrol autrichien, à la compagnie depuis le 1^{er} janvier 1793, a déserté en juin 1793 du camp de Méane (pp. 60-61).

– *Joseph Mächler*, de Lachen (Schwyz), à la compagnie depuis le 7 novembre 1778, capitaine des grenadiers (pp. 14-15 et 60-61).

– *Nicolas Mosi*, de Fribourg-en-Brisgau, à la compagnie depuis le 11 janvier 1793 et grenadier depuis le 16 août 1793 (pp. 64-65).

– *Joseph Regli*, du canton d'Uri, à la compagnie depuis le 22 novembre 1792, a déserté en juin 1793 du camp de Méane (pp. 64-65).

– *Gabriel Stucky*, de Schwyz, à la compagnie le 21 septembre 1792 et grenadier le 16 août 1793 (pp. 66-67).

– *Michel Schmidt*, de la Forêt Noire, à la compagnie depuis le 22 novembre 1792, a déserté le 3 août 1793 du camp de la Madeleine (pp. 66-67).

– *Roman Steiner*, de Morschach dans le canton de Schwyz, à la compagnie depuis le 1^{er} janvier 1793 et grenadier depuis le 16 août 1793 (pp. 68-69).

– *Jean Mächler*, de Lachen dans le canton de Schwyz, à la compagnie depuis le 9 mai 1791, a déserté le 7 août 1793 (pp. 76-77).

– *François Seiler*, de Simplon en Valais, à la compagnie en juin 1793 à Aoste et grenadier le 16 août (pp. 84-85).

L'engagement étant en général de trois ans, essayons de voir combien de temps nos hommes restèrent à la compagnie Abiberg. Nous ignorons la date d'entrée dans la compagnie de 4 de nos 248 soldats recensés. Avec les 244 restants, nous obtenons les résultats suivants:

Entrés de 1740 à 1749	1	(1 ^{er} avril 1742)
Entrés de 1750 à 1759	1	(10 décembre 1759)
Entrés de 1760 à 1769	5	
Entrés de 1770 à 1779	15	
Entrés de 1780 à 1789	70	
Entrés de 1790 à 1794 dont:	152	(soit 62,29%) dont:
1790	9	
1791	16	
1792	18	
1793	92	
1794	17	

Une partie des soldats recrutés entre 1742 et 1789 ne faisaient plus partie de la compagnie en 1790. Les Allemands Antoine Schöning et Valentin Schumann, entrés respectivement le 10 décembre 1759 et le 29 octobre 1760, avaient été *remis aux Invalides le premier avril 1789*¹¹¹. L'Alsacien de Thann, Sébastien Fidelis, recruté en 1774, mourut à Turin en avril 1789¹¹². Quant à l'Allemand Jean Schöffner, il déserta le 5 janvier 1789, alors qu'il était de garde à Lorette, neuf mois seulement après avoir été recruté¹¹³.

Dans la mesure où le secrétaire n'a pas indiqué, pour tous les soldats présents en 1789, leur sort après cette date et que, sur les 83 de la première liste, nous n'en retrouvons que 26 dans la seconde, ce n'est que d'après ce deuxième texte correspondant aux recrues (au nombre de 104) entrées dans la compagnie entre janvier 1790 et février 1793, date de la nomination de Joseph Augustin de Riedmatten en tant que capitaine, que nous pouvons essayer de déterminer combien de temps nos soldats ont passé à la compagnie Abiberg.

Huit sont entrés à la compagnie entre 1770 et 1779, vingt-cinq, entre 1780 et 1789, et les soixante et onze autres, entre 1790 et février 1793. Nous obtenons ainsi une moyenne de 4 ans et 6 mois, mais les écarts sont énormes, allant de 23 ans pour le Schwyzois Dominique Hering, recruté à l'âge de 20 ans en 1770, à un jour! Le soldat Keller, lui aussi schwyzois d'origine, déserta aussitôt après avoir reçu sa prime d'engagement.

A titre comparatif, la seconde escouade de la compagnie colonelle du régiment suisse de Kalbermatten, qui nous servira souvent de référence, offre, en 1774, des écarts de 2 mois à 21 ans et une moyenne de présence sous les bannières de l'escouade similaire à celle de la compagnie Abiberg: 4 ans et 4 mois¹¹⁴.

¹¹¹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 12-13.

¹¹² AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 28-29.

¹¹³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 30-31.

¹¹⁴ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16.

Sur les 104 soldats recrutés par le capitaine Ignace Ceberg entre janvier 1790 et février 1793, 49, soit près de la moitié, étaient encore présents en mai 1794, mais 37 avaient déserté (35,57%), 12 étaient morts (11,53%), 5 (4,80%) avaient été faits prisonniers et un (0,96%) avait changé de compagnie. Nous reviendrons un peu plus loin sur le problème que les désertions posaient aux armées; précisons seulement ici le rôle joué par Joseph Augustin de Riedmatten dans le recrutement de la compagnie. Sa première tâche fut de remplacer les disparus; pour obtenir de nouvelles recrues, il fit tout naturellement appel à ses compatriotes. C'est ainsi que l'histoire du régiment de Courten, et en particulier celle de ses chefs, permet d'expliquer, dans une grande mesure, les variations de lieux d'origine des soldats.

Une compagnie composite

On connaît le lieu d'origine de 245 soldats sur les 248 répertoriés dans notre liste. En ce qui concerne les trois dont on ne sait rien, l'origine de l'un d'eux nous est totalement inconnue; quant aux deux autres, ils font partie des quatre «enfants du régiment» recensés. Les 245 soldats dont l'origine est connue se partagent ainsi:

Etranger	62, soit 25,30%
Suisse	110, soit 44,90%
Valais	73, soit 29,80%

Ce tableau met l'accent sur la composition hétérogène de la compagnie. Voyons plus précisément d'où viennent les 62 soldats étrangers.

Saint Empire:	43 , soit 69,35% se répartissant ainsi:
– Allemagne	32 (dont 7 de Souabe)
– Autriche-Hongrie	11 se répartissant ainsi:
– Bohême	1 (de Prague)
– Hongrie	1
– Autriche	9 (dont un de Vienne et 6 du Tyrol – dont plus précisément 2 de Bolzano et 2 de Trente –)
France	12 , soit 19,35% (dont 11 Alsaciens et 1 Lorrain)
Pays-Bas	3 (dont 1 de Luxembourg)
Pologne	1
Milanaïs	1
Origine précise inconnue	2

L'Alsace fut, longtemps après les traités de Westphalie, considérée comme une province étrangère au royaume de France et ses ressortissants étaient facilement assimilés à des sujets de l'Empereur, parce qu'ils étaient germanophones. Ainsi cinquante-cinq soldats d'origine étrangère sur soixante-deux avaient pour langue maternelle l'allemand. L'élément germanophone est encore renforcé par la présence des soldats helvétiques, qui dans leur écrasante majorité venaient des cantons alémaniques, si l'on excepte quelques Tessinois. Les 110 soldats originaires des cantons suisses se répartissaient, en effet, de la manière suivante:

Schwyz	49, soit 44,54%
Tessin	16, soit 14,54%
Unterwald	9, soit 8,18%
Berne	7, soit 6,36%
Lucerne	4, soit 3,63%
Thurgovie	4
Uri	4
Zurich	4
Fribourg	3
Zug	3
Argovie	1
Bâle	1
Genève	1
Neuchâtel	1
St Gall	1
Origine précise inconnue	2

Parmi les «Bernois», précisons qu'il y avait trois Vaudois (un de Nyon et deux de Lausanne) ainsi qu'un Jurassien, de Porrentruy.

L'importance des représentants du canton de Schwyz ne peut étonner, étant donné la longue tradition du service étranger dans ce canton et la présence d'un Schwyzois en la personne d'Ignace Ceberg à sa tête avant 1793, nous l'avons vu, même si on peut se demander si le canton de Schwyz n'est pas surreprésenté, certains lieux prêtant, pour nous, à discussion quant à leur identification, alors que le recruteur leur a associé, sans état d'âme, la mention «canton de Schwyz». En dehors de la ville de Schwyz, les paroisses les mieux représentées sont Wollerau, Morschach, Lachen et Steinen. Citons encore Arth, Brunnen, Freienbach, Ibach, Küssnacht-am-Rigi, Lauerz, Sattel et Wangen. Impossible de retrouver tous les actes de baptêmes, car plusieurs paroisses ne possèdent plus d'archives pour le XVIII^e siècle, en particulier Lauerz à cause d'un «écroulement»! La forte présence des Schwyzois et des Valaisans est liée tout naturellement au lieu d'origine des capitaines qui commandèrent cette compagnie entre 1789 et 1794.

Examinons plus précisément d'où venaient les 73 Valaisans. En général, dans le cas d'une population essentiellement rurale, le lieu d'origine correspond au lieu de naissance.

Haut-Valais:	34 soit 46,57% se répartissant ainsi:
– Loèche	17
– Brig	11
– Rarogne	5
– Viège	1
Valais central:	9 soit 12,32% se répartissant ainsi:
– Sierre	4
– Sion	3
– Hérens	2
Bas-Valais:	27 soit 36,98% se répartissant ainsi:
– Entremont	11
– Martigny	10
– Monthey	4
– Saint-Maurice	1
– Conthey	1

Les villages de l'Entremont représentés sont Orsières (6 soldats), Sembrancher (2), Bovernier, Bourg-Saint-Pierre et Liddes, avec chacun un. Le dizain de Loèche offre un contingent relativement important de jeunes originaires d'Albinen, dont nous tenterons d'expliquer la présence.

Le service de Sardaigne semble avoir attiré particulièrement les jeunes gens d'Orsières en ces années 1793-1794, puisque nous en retrouvons cinq autres dans la compagnie chef du régiment de Courten¹¹⁵, qui nous servira souvent d'élément de comparaison. Il faut, cependant, éviter de chercher un trop grand déterminisme dans la présence de tel ou tel village, voire de tel ou tel dizain, comme nous allons le voir par l'étude du recrutement de cette compagnie entre octobre 1793 et avril 1794.

Sur les quarante-sept soldats recrutés pendant cette courte période par la compagnie chef, vingt-sept (soit 57,44%) étaient originaires des trois districts de Monthey, Entremont et Saint-Maurice, alors que sept venaient du Valais central et sept autres du Haut-Valais. En dehors des Valaisans, on note deux Milanais et deux Suisses, un du Tessin et un de Bâle, un certain Christophe Wolfly, protestant de 18 ans, déserteur des troupes françaises. Pour vingt-huit de ces recrues, nous connaissons les noms des recruteurs: les officiers François Emmanuel Dufay¹¹⁶, Charles Louis Michel de Nucé¹¹⁷ et Bruno Gay¹¹⁸, le sergent Maurice Elsig, le volontaire Blanc et le quartier-maître Maghetti.

La plus grande logique présidait à ces recrutements: si le volontaire Blanc, dont nous ignorons le lieu d'origine, paraît avoir parcouru l'ensemble du Valais, engageant trois hommes dans le Haut-Valais, deux dans le Valais central et un dans le Bas-Valais, il n'en est pas de même des autres recruteurs: Maghetti fut responsable de l'engagement d'un Milanais, originaire de Marignan; quant à Maurice Elsig, natif de Mörel (Rarogne), entré au service de Sardaigne à Turin, le 25 août 1793, il en repartit aussitôt, en qualité de sergent «avec ordre de recruter pour la compagnie»¹¹⁹ et revint tout naturellement dans son pays d'origine, où il engagea deux hommes, ainsi que deux autres dans le

¹¹⁵ Archives de Münster, Fonds Weger, F 303.

¹¹⁶ François Marie **Emmanuel** Joseph était né à Monthey le 7 octobre 1770, de Pierre Louis Dufay, né de Joseph Emmanuel, et de Thérèse, fille du grand bailli François Joseph Burgener. Entré comme enseigne au régiment valaisan de Courten au service de Piémont, le 15 novembre 1786, François Emmanuel Dufay devint sous-lieutenant le 10 décembre 1786 (SE 7/1/1). Il épousa, le 26 février 1795, une de ses cousines, Judith, fille de Pierre de Lavallaz, et quitta le service de Piémont en décembre de la même année. Voir AEV, Archives de Rivaz, Rz 64/6/1, p. 18. Il mourut le 29 juin 1839.

¹¹⁷ Fils de Hyacinthe de Nucé, châtelain de Saint-Maurice, et de Marie Catherine Marclay, il était né à Saint-Maurice, le 30 septembre 1757. Entré au service de Sardaigne, le 8 juillet 1777, sous-lieutenant le 30 septembre 1777, il était lieutenant le 6 août 1786, d'après le tableau concernant l'*Ancienneté de Messieurs les officiers du régiment suisse valaisan de Courten*, établie en 1790 (AEV, SE 7/1/1).

¹¹⁸ D'après le même tableau d'ancienneté, Gay était entré au service le 7 avril 1782, et devenu sous-lieutenant le 28 octobre 1783 (SE 7/1/1). Bruno Gay, né le 6 octobre 1760 à Martigny, était le fils de Pierre Laurent Gay et d'Anne Marie Prajet. Voir DONNET André, «Personnages du Valais fichés par l'administration française du département du Simplon (1811). Trois exemples de la "Statistique morale et personnelle" de l'Empire», in *Vallesia*, t. 41, 1986, p. 252.

¹¹⁹ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 88.

1791.

Mars Les Signalements des Recrues.

- 27 Quallino allouis, feu Antoine de Montthey en Vallais, age 19 ans, taille onces 36, yeux et cheveux Noirs pr: 3 ans fatk. id. du 22 Mars à la fite et du 6 Mars à l'oni.
- 27 Bat Jean François, feu Jean de Vouvin en Vallais, age 18 ans, taille 36 1/2 yeux gris cheveux Noirs pr: 3 ans id. du 22. fer. à la fite et du 6. in. mars. fatk.
- 27 Berna Joseph François de François de l'ancien Vallais age 21 ans, taille onces 36 1/2 yeux Noirs? cheveux Roux pr: 3 ans. f. id. du 22. et du 6. fatk.
- 27 Gex Barthelémie feu Maurice de St. Maurice en Vallais age de 22 ans taille 36 1/2 yeux gris? cheveux Noirs pr: 3 ans id. du 22. fer. et du 6 à l'oni.
- 27 Marietta Mathieu de Pierre Maurice de l'ancien Vallais age 39 ans onces 36 1/2. yeux et cheveux Noirs pr: 3 ans. id. du 22. fer. à la fite et du 6 in. fatk.
- 1^{er} Dupier Pierre Joseph de Jean Nicolas d'entre Rhône en Vallais age de 16 ans taille onces 32 1/2. yeux gris? cheveux Noirs pr: 3 ans. le 22 à la fite et le 7. mars in. fatk.
- 1^{er} Mottet Jean de Nicolas de St. Maurice en Vallais age 24 ans, taille onces 36 1/2. yeux Noirs et cheveux Noirs pr: 3 ans id. du 22. fer. à la fite et in. du 22. fatk.
- 1^{er} Jordon Philippe d'Antoine pr: Joseph d'entre Rhône de St. Maurice age 19 ans taille onces 32 1/2. yeux et cheveux Noirs pr: 3 ans id. du 22. fer. et le 7. a l'oni fatk.
- 16^{er} Brig à la fite et le 22 a l'oni: Gaspard de Barthelémie de Brig en Vallais femme volontaire age 30 ans taille onces 39 1/2. cheveux Noirs et yeux gris? ans a ce finck.
- 15^{er} Witteaut à la fite et le 22 a l'oni Jean de Bathazard de vez d'entre Rhône en Vallais age 16 ans, taille onces 34 1/2. cheveux et yeux Noirs, pr: 3 ans. fatk.
- avril Bologna à l'oni du 6 pourr. venant de Novarre, Pierre de feu François de Bonnadon le Duché de Milan, age 21 ans taille onces 36. cheveux et yeux Noirs pr: 3 ans fatk: Marignano à l'oni du 23 May, gaudens feu Jean de Bresana Bolognese de Lyon age 18 ans onces 36 1/2. cheveux Noirs, yeux gris? fatk, pr: 3 ans venant de l'ancien Vallais. à la fite et le 22 a l'oni pr: 3 ans. venant du pays de Vallais. Michelot à la fite du 22 avril, à l'oni du 1^{er} May.
- 2 Fottour Pierre du 30 avril à Domodossola et le 7 May à l'oni. (Fottour Jean in.)
- Fadet Coreton à la fite du 15 Mars, à l'oni du 22 id.
- Fadet de Ruffin du 22 Mars à la fite et à l'oni du 2 avril.
- Fadet Reguer du 2 avril à Domodossola pt du 8 id à l'oni.
- Fadet Joris du 10 juin à Domont.

dizain tout proche de Loèche et un dans celui de Sierre. Seize hommes (sur nos vingt-huit) furent recrutés par les trois officiers cités plus haut: ils étaient tous originaires des trois districts de Saint-Maurice, Entremont et Monthey.

Les trois officiers appartenaient à des familles alliées¹²⁰, dont deux (les Dufay et les de Nucé) possédaient des domaines importants dans le Bas-Valais. Les Gay, qui résidaient à Martigny, étaient originaires d'Orsières (Entremont), les de Nucé, de Vouvry (Monthey) et les Dufay de Lavallaz, dont la noblesse avait été reconnue par l'évêque et la Diète en 1578, de Troistorrents (Monthey). A lui seul, François Emmanuel Dufay recruta onze hommes: un de Vérossaz (Saint-Maurice), trois d'Entremont (un de Bagnes, un d'Orsières et un de Sembrancher) et sept du district de Monthey (deux de Monthey, un du val d'Illiez et quatre de Vouvry), sans compter son frère puîné, Guillaume, qu'il fit entrer à la compagnie chef en mars 1794¹²¹, comme cadet.

En fait, la variété géographique du recrutement s'explique, avant tout, par l'origine des recruteurs, choisis de préférence par le capitaine, lorsqu'il en avait la possibilité, au sein de ses compatriotes, voire de ses clients et vassaux. Une fois chargés de l'enrôlement, les recruteurs agissaient de même: ils revenaient sur leurs terres ou dans leurs villages d'origine pour y recruter plus facilement des soldats. A une époque où les patois étaient souvent différents d'un village à l'autre, parler la langue de ceux que l'on voulait séduire, en leur promettant une vie aventureuse et exaltante à l'armée, était un gage certain de réussite.

Le problème de l'âge des recrues: l'estimation des recruteurs et celle... des recrues

Connaître le lieu d'origine précis de nos recrues allait présenter pour nous un grand avantage: nous permettre de vérifier l'exactitude des données numériques concernant les âges. Si nous nous en tenons à notre document, voici les âges de 234 de nos 248 soldats entrés dans la compagnie¹²²:

Entrés à moins de 15 ans:	8 dont:
– 10 ans	1
– 11 ans	1
– 12 ans	3
– 13 ans	1
– 14 ans	2

¹²⁰ A titre d'exemples, citons l'alliance de Pierre François Jacques de Nucé, châtelain de Vouvry, avec Sara Pétronille Dufay, fille d'Antoine Dufay et d'Elisabeth Françoise de Quartéry, et celle du lieutenant Jean Joseph Gay avec Anne Dufay, fille de Joseph Emmanuel Dufay et de Marguerite Dufay de Lavallaz. Voir FAYARD DUCHÊNE Janine, *Les origines de la population de Sion à la fin du XVIII^e siècle*, op. cit., pp. 436 et 474.

¹²¹ Voir sa notice dans l'annexe. Après son passage au service de Sardaigne, Guillaume Dufay devint major dans la Garde royale suisse au service de France et fut tué à Paris, en défendant la caserne Babylone lors de la révolution de juillet 1830 qui renversa le roi Charles X. AEV, Archives de Rivaz, Rz 64/6/1, p. 17.

¹²² L'âge indiqué dans notre liste est celui de l'âge à l'entrée dans la compagnie. Il en est toujours de même dans les registres de ce type. Voir Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16. L'âge moyen des hommes entrés dans la compagnie de Kalbermatten au service de Sardaigne et recensés en 1773 et 1774 est de 25 ans et six mois.

Entrés à moins de 20 ans:	81	dont:
- 15 ans	8	
- 16 ans	6	
- 17 ans	19	
- 18 ans	29	
- 19 ans	19	
Entrés de 20 à 24 ans:	58	dont :
- 20 ans	21	
- 21 ans	10	
- 22 ans	12	
- 23 ans	5	
- 24 ans	10	
Entrés de 25 à 29 ans:	23	dont:
- 25 ans	6	
- 26 ans	3	
- 27 ans	4	
- 28 ans	7	
- 29 ans	3	
Entrés de 30 à 34 ans:	26	dont:
- 30 ans	9	
- 31 ans	5	
- 32 ans	4	
- 33 ans	4	
- 34 ans	4	
Entrés de 35 à 39 ans:	35	dont:
- 35 ans	7	
- 36 ans	10	
- 37 ans	3	
- 38 ans	11	
- 39 ans	4	
Entrés à 40 ans:	3	
- 89 soldats seraient entrés à la compagnie à moins de 20 ans		
- 81 entre 20 et 29 ans		
- 64 à plus de 30 ans, dont trois à 40 ans.		

En fait, 153 (65,38%), soit près des deux tiers, seraient entrés soit avant 20 ans, soit après 30 ans. L'armée semblerait le seul avenir de bien des jeunes, mais servirait aussi de refuge aux aventureux plus âgés, des asociaux souvent, qui n'ont pas réussi à s'intégrer dans leur lieu d'origine. L'âge moyen d'entrée serait de 24 ans.

Les «enfants du régiment» figurent, bien entendu, parmi les plus jeunes: les deux seuls entrés à 10 et 11 ans en font partie et sont, l'un et l'autre, sous la tutelle de leur père¹²³. Quant au troisième, dont le père n'est pas à l'armée (nous ignorons l'âge du quatrième enfant du régiment), il fut congédié quelques mois après son entrée officielle dans la compagnie.

¹²³ Ces très jeunes recrues ne doivent pas étonner. Dans l'armée française, chaque régiment avait le droit d'enrôler un certain nombre «d'enfants du corps», en général fils de soldats, qui, suivant leur âge, recevaient la solde complète ou la demi-solde. On en rencontre qui n'avaient que cinq ans; on leur apprenait à battre le tambour. CORVISIER A., *Les contrôles de troupes...*, op. cit., t. 1, p. 96.

Ces statistiques correspondent-elles à la réalité? Pour répondre à cette question, interrogeons les registres paroissiaux. Voyons les résultats de notre enquête sur les Valaisans de la compagnie Abiberg: pour la moitié d'entre eux (exactement 37 sur 73), nous pouvons comparer l'âge figurant dans notre liste à celui révélé par les actes de baptême. Que ressort-il de cette confrontation? Quatre (10,8%) étaient moins âgés qu'ils ne le prétendaient, alors que 14 (37,8%) avaient entre un et deux ans de plus, 10 (27%), de trois à cinq ans de plus, 7 (18,9%) entre cinq et dix ans de plus et 2 (5,5%) plus de 10 ans! Jean Joseph Duc, fils de Joseph Bernard et de Madeleine Roseren est dit avoir 18 ans, alors qu'il en avait 29 et 4 mois. Quant à Christian Jean Felix Lorétan, fils de Joseph et de Marguerite Matter, il prétendit avoir 40 ans, alors qu'il en avait 55! Ces gros écarts sont tout de même l'exception: en moyenne, notre soldat avait trois ans de plus que l'âge déclaré lors du recrutement¹²⁴.

Nous avons fait la même enquête auprès des quarante-sept recrues de la compagnie chef (du même régiment de Courten), engagées entre octobre 1793 et avril 1794¹²⁵. Nos calculs portant sur vingt-cinq des quarante-trois Valaisans aboutissent à des conclusions semblables: six seulement avaient réellement l'âge qu'ils déclaraient et l'un d'eux avait 10 ans de plus. L'écart entre l'âge réel et l'âge déclaré à l'enrôlement est de deux ans et cinq mois¹²⁶.

Voyons si cette tendance au rajeunissement, très nette chez les Valaisans, affecte aussi les recrues venant d'autres cantons. En ce qui concerne les Schwyzois de notre compagnie Abiberg, le même comportement se remarque, même s'il est moins accentué. A propos des dix-sept recrues, dont nous connaissons à la fois l'âge déclaré à l'engagement et l'âge réel, nous constatons qu'une seule se déclara plus âgée – de quelques mois seulement –, alors que huit donnèrent leur âge effectif et que huit autres se rajeunirent, l'écart le plus important atteignant sept ans. La moyenne est de deux ans, alors qu'elle est de près de trois pour les Valaisans de nos deux compagnies.

Comment expliquer les différences constatées entre l'âge déclaré et l'âge réel, qui posent l'important problème de la valeur et de la fiabilité des statistiques faites d'après de telles listes?

Essayons d'imaginer comment se passait la séance de recrutement. L'agent recruteur demandait au soldat son nom, son prénom, le prénom de son père¹²⁷, décrivait ses signes distinctifs, utiles en particulier pour reconnaître les déserteurs, mais qui se résument essentiellement, dans notre liste, à la couleur des yeux et des cheveux, le toisait et s'enquerrait de son âge. Est-il nécessaire de redire ici que les recrues ignoraient le plus souvent leur date de naissance? D'autre part, les gens de l'époque n'étaient pas très

¹²⁴ Pour les âges déclarés, la moyenne, pour les 37 Valaisans étudiés, s'établit à 19 ans et 9 mois, alors que la moyenne de leurs âges réels est de 22 ans et 10 mois.

¹²⁵ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303.

¹²⁶ Pour les 25 cas étudiés, la moyenne des âges déclarés à l'entrée dans la compagnie était de 22 ans et 2 mois, alors que la moyenne des âges réels s'élevait à 24 ans et 7 mois.

¹²⁷ C'est cette précision qui nous a permis de retrouver, sans erreur possible, la date de naissance de nos soldats dans les registres paroissiaux; le seul prénom de la recrue n'eût pas suffi, à cause du grand nombre d'homonymes. Pour être plus précises encore, nous avons procédé à la reconstitution des familles.

familiers avec le calcul et encore moins avec le calcul mental; certaines différences peuvent ainsi être imputées tout simplement à des erreurs de calcul. Mais avançons une autre hypothèse qui peut expliquer certains écarts entre l'âge officiel et l'âge réel, surtout lorsqu'il est important.

Même si les recrues connaissaient leur date de naissance, n'était-il pas de leur intérêt de la taire, si celle-ci risquait, par exemple, de gêner leur engagement? Être trop vieux ou trop jeune pouvait être un handicap. N'était-il pas préférable, dans ce cas, de mentir, voire même de prétendre ignorer son âge et de laisser l'agent recruteur le déterminer?

Si la recrue est petite (moins d'1,50 m), n'avait-elle pas intérêt à se faire juger plus jeune qu'elle n'était en réalité, pour laisser croire qu'elle allait encore grandir? Nous pensons que cela a dû se produire à maintes reprises, car il est curieux de constater qu'il y a un rapport entre l'âge et la taille. Dans l'ignorance supposée de l'âge du soldat, le recruteur ne se fiait-il pas à sa taille pour évaluer son âge? C'est ainsi que Joseph François Walcker, fils de Maurice et d'Anne Marie Kuonen, baptisé le 8 décembre 1768, est déclaré avoir 21 ans en avril 1787, alors qu'il n'en avait que 18 et 4 mois. Quant à Joseph Antoine Grosset, fils d'Antoine et de Marie Catherine Quinodoz, baptisé en juin 1772, il est dit avoir 22 ans en avril 1793, alors qu'il n'en avait que 20 et 9 mois. Or, ils étaient tous deux plus grands que la moyenne des soldats: Walcker avait 1,73 m et Grosset, 1,74 m. À l'inverse, Pierre Christian Emery a «officiellement» 18 ans, alors qu'il avait, en fait, 23 ans et 3 mois, de même que Maurice Ribordy. Jean Charles Bitz est crédité de 14 ans, alors qu'il en avait 18 et 4 mois: est-ce étonnant si l'on constate qu'ils mesuraient tous les trois moins d'1,56 m? Les cas extrêmes sont ceux de Jacques Joseph Favre, de Sembrancher, et de François Kaufmann, de Viège (qui intégra la compagnie chef en 1793¹²⁸), dont la taille est dite «petite»: le premier est inscrit avec un âge de 12 ans, alors qu'il en avait plus de 16, et le second est dit avoir 13 ans, alors qu'il avait dépassé 17 ans!

Le comportement légèrement différent des Schwyzois et des Valaisans, face à la déclaration de leur âge, nécessiterait une explication qu'il est bien difficile de fournir. Peut-être leur taille plus élevée ne leur permettait-elle pas d'en jouer autant pour se rajeunir; peut-être aussi étaient-ils mieux au courant de leur âge réel?

Le signalement des hommes

Dans l'armée, la taille était la donnée anthropométrique essentielle. On ne pesait pas les soldats, on les toisait seulement. La lourdeur de l'armement faisait rechercher les soldats forts, or la force était une notion liée à la haute taille. Dans l'armée française, à partir des contrôles de 1737, la taille est exprimée en pieds, pouces et lignes. Pour servir dans l'infanterie, le soldat devait mesurer 5 pieds 2 pouces, soit 1,678 m, mais on recrutait en dessous de cette taille. Le préjugé favorable aux hommes grands entraînait

¹²⁸ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 111.

la gratification d'un pourboire de 5 livres par pouce en plus de 5 pieds, taille exigée chez les miliciens¹²⁹. Il en était de même dans les armées prussiennes, où les hommes de 6 pieds et plus étaient particulièrement recherchés¹³⁰.

Dans l'armée sarde, la taille se mesurait en onces, ce qui peut surprendre, la notion d'once étant traditionnellement associée à la mesure des poids. Mais, chez les Romains, l'once était aussi considérée comme la douzième partie d'une mesure, quelle qu'elle fût. Cette tradition romaine s'était perpétuée dans le domaine italique. C'est ainsi que l'once est ici la douzième partie du pied de Turin ou pied de Liprando, qui valait 0,51377 m.¹³¹ Nos soldats mesuraient entre 35 3/4 et 42 1/2 onces, soit entre 1,53 m et 1,82 m.

Nous n'avons aucune indication pour 25 de nos soldats et pour deux autres, le seul renseignement que nous ayons est que «la taille est petite», ce qui est normal puisqu'il s'agit de deux des plus jeunes recrues (10 et 12 ans «officiellement»). Les données tirées de notre liste, pour 221 soldats, aboutissent aux résultats suivants:

De 35 onces à 35 3/4	1 soldat
De 36 onces à 36 3/4	6
De 37 onces à 37 3/4	29
De 38 onces à 38 3/4	71
De 39 onces à 39 3/4	56
De 40 onces à 40 3/4	35
De 41 onces à 41 3/4	19
De 42 onces à 42 1/2	4

La taille moyenne est de 39 onces, soit 1,67 m, ce qui place notre recrue de la compagnie Abiberg, en dessous de celle de la deuxième escouade de la compagnie colonelle du régiment suisse de Kalbermatten, dont la moyenne s'établit, en 1774, à 1,70 m¹³². Elle est également inférieure à celle des soldats du régiment corse au service de France, le Royal-Corse, qui atteint 1,69 m en 1740 et 1,70 m en 1774¹³³. Limitons nos comparaisons aux armées composées en bonne partie de population méditerranéenne¹³⁴. Précisons toutefois que nos militaires étaient plus grands que le reste des hommes d'une

¹²⁹ CORVISIER A., *Les contrôles de troupes...*, op. cit., t. 1, pp. 83-84.

¹³⁰ GUGGER Rudolf, *Preußische Werbungen in der Eidgenossenschaft im 18. Jahrhundert*, Berlin, 1997, p. 180.

¹³¹ Voir le *Dictionnaire du XIX^e siècle* de Larousse, t. 12, p. 969.

¹³² Voir Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16.

¹³³ Voir SALVADORI Philippe, *Le Royal-Corse. Société militaire, tactique politique, stratégie sociale en Corse au XVIII^e siècle*, mémoire dactylographié soutenu devant l'Université de Paris-Sorbonne sous la direction d'André Corvisier, 1984, p. 33.

¹³⁴ Les moyennes sont ailleurs plus élevées. Les soldats du régiment d'Eptingue mesuraient, en 1770, en moyenne, 1,723 m., près des deux tiers allant de 1,678 m à 1,732 m. Voir BREGNARD Damien, *Le régiment du prince-évêque de Bâle au service de France lors de la campagne de Corse (1768-1770), une approche quantitative à partir des contrôles de troupes*, mémoire de licence soutenu devant l'Université de Neuchâtel, sous la direction de Philippe Henry, 1996, pp. 62-63. Pour donner un autre exemple de soldats du service de France, recrutés au nord de l'Europe, citons les recrues du régiment d'infanterie irlandaise de Rooth, en 1786: la taille allait de 5 pieds 1 pouce (1,64 m) à 5 pieds 10 pouces (1,89 m). Les deux tiers environ (65,15%) mesuraient entre 1,674 m et 1,728 m., c'est-à-dire qu'ils respectaient largement les exigences de l'armée française. Ces données dépassent nettement celles de notre régiment valaisan. Voir VAUTRAVERS Guillaume, *Le régiment d'infanterie irlandaise de Rooth, Roscommon et Walsh*, mémoire de maîtrise dactylographié, soutenu devant l'Université de Bourgogne sous la direction de Janine Fayard Duchêne, 1997, pp. 118-119.

même classe d'âge. En France, plus de quarante ans après le début de la Révolution, on constate que la taille minimale exigée du conscrit était moins élevée que celle de la recrue des armées d'Ancien Régime. Sous la Monarchie de juillet, le minimum requis pour être incorporé était, en 1830, de 1,54 m et pour les classes de 1831 et 1832, de 1,56 m¹³⁵.

Dans notre compagnie, la moyenne s'établit, pour les Valaisans, à 38,4 onces, soit 1,643 m. Nous retrouvons un chiffre du même ordre pour les Valaisans de la compagnie chef du régiment de Courten: 38,5 onces, soit 1,649 m.¹³⁶ C'est ainsi que le soldat valaisan paraît plus petit que son homologue allemand ou suisse. Aux caractéristiques d'une population à dominante méditerranéenne s'ajoutaient les conséquences d'un travail rude effectué en altitude, très souvent. Or, chacun sait, comme le souligne A. Corvisier, que «*le travail manuel effectué trop jeune... noue les muscles prématurément et freine le développement du squelette*»¹³⁷.

Parce que la taille ne prend sa valeur que comparée à l'âge, on pourra nous objecter que les très jeunes recrues, de plus petite taille, faussent la moyenne. Mais n'oublions pas que nous n'avons que huit soldats «officiellement» de moins de 15 ans et 22 de moins de 17 ans, et que dans un tiers de ces cas le recruteur s'est abstenu de préciser la taille, jugeant sans doute qu'elle n'avait guère de signification, étant donné la jeunesse du soldat. Encore faut-il rappeler également que la plupart des nos recrues, principalement les Valaisans, ont en réalité trois ans de plus que l'âge indiqué par le recruteur! Ils avaient ainsi peu d'espoir de grandir.

Les seuls signes apparents qui intéressaient les recruteurs de notre compagnie étaient les nuances de couleur des yeux et des cheveux des soldats.

Précisons tout de suite que l'évaluation des couleurs nous semble un peu fantaisiste et approximative et que, d'autre part, notre façon de les nommer n'a que peu de rapport avec celle des agents-recruteurs de la compagnie. Pour désigner la couleur des yeux, le terme bleu n'est jamais employé dans notre texte, alors qu'il apparaît, très rarement il est vrai, sous la plume du rédacteur de la liste des soldats composant la seconde escouade de la compagnie colonelle du régiment suisse de Kalbermatten, en 1774. Cette constatation ne doit pas nous étonner outre mesure. Le bleu est une couleur qui fut longtemps réservée à l'aristocratie ou à l'église. Le bleu, associé à l'or, «*couleurs qui exaltent les racines les plus nobles de la lumière*»¹³⁸, était l'emblème de la chevalerie et servait à désigner le «*commandement, la dignité et le rang*» de celui qui le portait¹³⁹. Le bleu profond n'existait que rarement dans l'habillement. Avant la seconde moitié du

¹³⁵ ARON Jean Paul, DUMONT Paul et LE ROY LADURIE Emmanuel, *Anthropologie du conscrit français d'après les comptes numériques et sommaires du recrutement de l'armée (1819-1826)*, Paris-La Haye, 1972, p. 223.

¹³⁶ Nos statistiques portent sur les hommes recrutés entre septembre 1793 et avril 1794 par la compagnie chef. Ce n'est que pendant cette courte période que le rédacteur du décompte de la compagnie a donné des renseignements anthropométriques sur les recrues. Les comptes, notamment le montant des primes d'engagement, l'intéressaient davantage. Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, pp. 109-112.

¹³⁷ CORVISIER A., *L'armée française...*, op. cit., t. 2, p. 648.

¹³⁸ BRUSATIN Manlio, *Histoire des couleurs*, Paris, 1986, p. 52 (traduction française).

¹³⁹ *Idem*, p. 42.

XII^e siècle, les teinturiers ne savaient faire que des bleus ternes et délavés, très voisins du gris. Puis le bleu saturé et éclatant, obtenu à partir de la guède ou pastel, devint une couleur recherchée au XIII^e siècle, qui fut, selon l'expression de Michel Pastoureau, «*le grand siècle du bleu*»¹⁴⁰; il détrôna bientôt le rouge, la couleur «par excellence» depuis la protohistoire, et devint l'apanage de la Vierge et de la fonction royale: il fut ainsi lié au vêtement princier ou de cérémonie.

Il n'y avait, en fait, rien d'extraordinaire à ce que nos recruteurs fissent l'impasse sur une couleur qui leur était très mal connue et réservée au domaine des princes. L'usage du terme «bleu» de la part d'un individu était-il lié à ses origines sociales? C'est une question que l'on peut se poser.

Il faut se résoudre à en déduire que les yeux à tendance bleue ou verte étaient tous qualifiés de «gris»! N'oublions pas que la notion de gris différait de la nôtre. Pour nous, c'est avant tout un mélange de noir et de blanc. Mais longtemps le gris a, avant tout, évoqué l'idée de taches ou l'absence de netteté¹⁴¹. Devant la difficulté de choisir entre des yeux bleus, verts ou gris, la tentation du recruteur était d'employer le terme gris, qui correspondait si bien, pour lui, à cette absence de franchise dans la couleur. Les recruteurs du Royal-Corse, en 1740, utilisaient eux aussi la couleur grise pour désigner les yeux de leurs soldats, en concurrence avec la couleur bleue, et en ignorant totalement le vert¹⁴².

Si, pour désigner les yeux clairs, les nuances sont désespérément absentes, par contre, pour individualiser les yeux dans la gamme des marrons, plus ou moins clairs, couleurs très présentes dans la nature et l'habillement des couches paysannes, les qualificatifs abondent: cela va du blond au brun, en passant par le châtain et le tannet! Relevons ce terme de «tannet» ou «tanné», employé également pour caractériser les cheveux, qui semble vouloir désigner la couleur d'une peau brunie par le soleil.

D'après notre liste, nous obtenons les distinctions suivantes concernant les 224 soldats pour lesquels nous avons des précisions concernant la couleur des yeux:

Clairs	2
Gris	126
Blonds	2
Châtains	20
Tannets	66
Bruns	1
Obscurs	1
Noirs	6

La majorité 128 (soit 57,14%) semble avoir eu les yeux de tendance plutôt bleue. La proportion des hommes à l'œil clair est un peu moins élevée chez les Valaisans

¹⁴⁰ PASTOUREAU Michel, *Couleurs, images, symboles. Etudes d'histoire et d'anthropologie*, Paris, 1995, p. 23.

¹⁴¹ PASTOUREAU M., *op. cit.*, pp. 16 et 34.

¹⁴² SALVADORI Ph., *op. cit.*, p. 39.

(51,61%), ce qui paraît naturel au sein d'une population à tendance plus méditerranéenne que les Schwyzois. Ces résultats sont confirmés par les caractéristiques des recrues de la compagnie chef du régiment de Courten: 55% avaient les yeux «gris»¹⁴³. Là encore, on rencontre tout un éventail de qualificatifs pour désigner les autres couleurs allant de tannet, châtain clair, châtain, brun et obscur à noir.

Que dire des cheveux, pour lesquels nous sommes renseignés dans 223 cas?

Blonds	32
Châtains clairs	6
Châtains	139
Châtains obscurs	1
Tannets	4
Obscurs	1
Noirs	34
Gris	6

La majorité, 62,33%, semblent avoir eu les cheveux châtain, c'est-à-dire de la couleur, il faut bien le dire, la plus répandue.

Il en est de même en ce qui concerne la compagnie chef du régiment de Courten: 62,22% de soldats avaient les cheveux châtain et même davantage si l'on y ajoute les 18,75% ayant des cheveux dits châtain clair; 4,4% seulement étaient qualifiés de blonds et 8,8% avaient les cheveux noirs. Notons la présence d'un soldat aux cheveux roux, désignés par le terme «rouges».

Le militaire type de la compagnie Abiberg, comme de celui de la compagnie chef, était donc un homme aux cheveux châtain et aux yeux, en faible majorité, clairs, et cette description est valable aussi pour le soldat valaisan, quoique dans une moindre mesure.

Nous restons sur notre faim en ce qui concerne la description physique de nos soldats. Rien sur les blessures, sur la carrure, ni sur la forme de la jambe qui semblait tant préoccuper les recruteurs du Royal-Corse!¹⁴⁴

Nobles et pauvres? L'appel de l'aventure en famille

Après les données anthropométriques, la religion du soldat est indiquée. Nous connaissons la confession de 238 de nos 248 soldats. A leur entrée dans la compagnie, dix-huit (soit 7,56%) étaient protestants et 220 catholiques. Les protestants venaient logiquement, soit d'Allemagne, pour trois d'entre eux (dont un de Hambourg), soit des cantons suisses protestants: Berne avait cinq représentants (dont un de Lausanne et un de Nyon), Zurich, trois (un de Zurich, un de Meilen et un de Rümlang), Bâle, Genève et Neuchâtel, chacun un. Le cas de Abraham Witmer¹⁴⁵ est intéressant, car il est indiqué

¹⁴³ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, pp. 109-112.

¹⁴⁴ Voir, SALVADORI Ph., op. cit., p. 40.

¹⁴⁵ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 22-23 et 72-73.

comme ayant changé de religion. C'était un Uranais, originaire de Giuv, village à la frontière du canton des Grisons, cette proximité d'un foyer protestant expliquant sans aucun doute sa confession. Il s'est ensuite, à l'armée, converti au catholicisme.

La présence de ces dix-huit soldats protestants pose un problème, car ils ont tous été recrutés entre 1771 et mars 1793 (dont cinq entre 1792 et 1793), c'est-à-dire à une époque où, d'après les capitulations antérieures à celle de 1794, le régiment valaisan devait être établi sur *le pied catholique*. Il faut admettre que, là encore, comme en ce qui concerne la taille des recrues, les règlements n'étaient pas appliqués «au pied de la lettre». Les recommandations d'un recruteur, d'un capitaine, la taille élevée d'une recrue, le besoin de soldats devenu pressant à partir de 1792 jouèrent sans aucun doute un rôle et facilitèrent les entorses aux capitulations.

Voilà les renseignements personnels fournis par nos listes. Mais l'historien aimerait connaître davantage les soldats composant les armées d'Ancien Régime. Qui partait et pourquoi? Il est très hasardeux de vouloir répondre à ces questions avec certitude, même s'il est parfois possible de reconstituer les familles, grâce à la mention du prénom du père, cette précision étant indispensable pour une telle entreprise, étant donné le grand nombre d'homonymes. Étonnées par le nombre de jeunes recrues venues d'Albinen, nous avons essayé de mieux les cerner.

Trois portaient le nom de Zumoffen (indiqué, en latin, par le terme «de Furno»), mais ils n'avaient pas de parenté directe, bien que deux d'entre eux eussent un père portant le même prénom, ce qui montre à quel point il faut être prudent avant de tirer des conclusions! Etienne Zumoffen était le septième (cinquième fils) des neuf enfants d'Etienne Zumoffen et de Barbe Briand, mariés en 1768. Il était né le 4 février 1777. La période de fécondité du couple s'étendit de 1768 à 1780. Nicolas Zumoffen, était venu au monde le 15 septembre 1770, d'Etienne Zumoffen et de Christine Metri, mariés en 1765. Il était le troisième de leurs quatre fils (sur cinq enfants), dont le dernier naquit en 1776. Quant à Joseph Zumoffen, né le 5 juin 1775, il était le second (et premier fils) des six enfants de Joseph Zumoffen et de Catherine Briand, mariés en 1773.

Nous retrouvons plusieurs des patronymes, déjà cités, dans les familles de nos trois autres recrues venues d'Albinen. Michel Oggier était le onzième et dernier enfant du couple, particulièrement prolifique, formé par Joseph Oggier et Thérèse Jullier, dont la progéniture vint au monde de 1749 et 1774, date de la naissance du dernier, que Thérèse ne put élever puisqu'elle mourut en 1777. Un enfant tous les deux ans en moyenne. Etienne Mathieu naquit le 28 juin 1775, second (et premier fils) d'une famille plus modeste (quatre enfants), dont le père Etienne avait épousé une Anne Marie Metri. Venons-en à notre sixième recrue: Antoine Briand. Il était l'avant-dernier (et quatrième fils) des sept enfants nés de Théodule Briand et de Marie Tscherrri. Lui aussi fut orphelin très rapidement, puisque son dernier frère, né en juillet 1775, était posthume, leur père Théodule étant décédé en mars de la même année.

Nous pourrions multiplier les exemples, puisque nous avons entrepris les mêmes reconstitutions de familles pour les soldats venus d'Orsières, de Naters, de Lens, de Martigny, de Troistorrents, de Sembrancher et de Bourg-Saint-Pierre. Signalons seulement que, dans leur immense majorité, ceux qui choisissaient de partir au service étranger appartenaient à de très vieilles familles du village, toutes apparentées du fait de

cette promiscuité. L'une des conséquences de ces liens étroits de parenté était la fréquence des dispenses de mariage. Ce fut le cas, notamment, pour les parents de Barthélémy Salzmänn, de Naters, et pour ceux de Pierre Emery, de Lens, dont la naissance de la sœur aînée de Pierre précéda d'un an le mariage des parents... qui n'avaient pas attendu la dispense pour vivre ensemble!

Prenons l'exemple d'Orsières et de Naters. Parmi les patronymes des pères et mères des recrues de Naters, nous n'en avons que sept différents pour dix conjoints; le phénomène est encore plus important pour Orsières, puisque nous n'avons que dix patronymes différents pour les dix-huit pères et mères des neuf recrues d'Orsières dont nous avons pu retrouver l'acte de baptême¹⁴⁶. En fait, nos soldats originaires d'un même village étaient tous cousins.

Nous pensons qu'il est très difficile de déterminer des critères socio-économiques expliquant les engagements. La conjoncture n'influait pas nécessairement le volume des recrutements, comme on le constate à propos du régiment d'Eptingue au moment de la crise qui affecta l'évêché de Bâle dans les années 1770-1771¹⁴⁷.

Il est aléatoire, d'autre part, de chercher une signification économique à l'éventuelle présence de cadets plutôt que d'aînés dans les armées du service étranger. Nous voyons s'inscrire des fils aînés, même si les cas de puînés semblent plus fréquents, ce qui est numériquement normal! A Orsières, Jean Marie Crettex est le second fils, de même que Jean Nicolas Droz; Michel Cyprien Rossier est le troisième, alors que Charles Addy et Pierre Maurice Cavé sont les premiers nés. De même à Naters: Michel Jossen est le quatrième fils, Maurice Wyssen, le troisième ainsi que Barthélémy Salzmänn; quant à Maurice Eyer, il est le second, et Adrien Eyer, l'aîné des garçons. Les cas de frères que nous avons pu cerner furent plus rares en Valais qu'à Schwyz. En Valais, nous n'avons rencontré que les frères Jacques et François, fils d'André Vouillamoz, d'Isérables, âgés respectivement de 16 et 25 ans, alors que, du canton de Schwyz, on peut citer les cas des frères Augustin et Jean Antoine Mächler (19 et 21 ans)¹⁴⁸, de Lachen, et les frères Louis et Romain Steiner (20 et 22 ans)¹⁴⁹, de Morschach.

Que dire du milieu d'origine de nos recrues? En ce qui concerne les Valaisans, l'immense majorité étaient des fils de paysans. Cela ne veut pas dire qu'ils venaient tous de familles très pauvres. Parmi eux, quelques-uns appartenaient à l'élite de ces paysans, tel Pierre Maurice Eugène Aimé, fils du métier Jean Pierre Cavé, d'Orsières, qui eut

¹⁴⁶ Cinq de ces recrues furent incorporées à la compagnie Abiberg; les quatre autres à la compagnie chef du même régiment. Les noms de Gabioud, Pittier, Cavé et Droz ne sont représentés qu'une fois, mais ceux de Addy, Crettex, Formaz, Rossier et Sarasin, deux fois, et celui de Reuse, quatre fois. Ce dernier nom est orthographié de diverses manières dans les registres paroissiaux: Reuze, Rause ou Rausis.

¹⁴⁷ «Le régiment d'Eptingue n'a pas fonctionné comme exutoire à une conjoncture économique difficile, comme "soupape" démographique d'un Evêché incapable, par hypothèse, de nourrir sa population». BREGNARD Damien, «Le régiment d'Eptingue durant la campagne de Corse (1768-1770)», in *Gente ferocissima. Mercenariat et société en Suisse (XV^e-XIX^e siècle)*, Zürich-Lausanne, 1997, p. 264.

¹⁴⁸ Schwyz, Staatsarchiv, Pfarreibücher, mikrofilm Lachen, D 30.

¹⁴⁹ Schwyz, Staatsarchiv, Pfarreibücher, mikrofilm Morschach, D 5.

pour parrain Maurice Antoine Wegener, ancien gouverneur de Saint-Maurice et juge du dizain de Brigue, ou Maurice, fils de Pierre Eyer, de Naters, dont le parrain fut le banneret Maurice Waldin. Pierre Jean Salzmann et Anne Marie Wyssen, père et mère de Barthélemy Salzmann, eurent pour témoins de mariage, le 21 avril 1767, deux membres de leurs familles, Christian Wyssen et Christian Salzmann, tous deux bannerets. Nous avons même un fils de châtelain: Jean Joseph Michel Jossen était le fils du «respectable châtelain» Christian Jossen et de Marie Josèphe Gasser, apparentée au syndic de Naters, Pierre Maurice Gasser. Le nouveau né eut pour marraine l'épouse du bailli Wegener, Marie Josèphe Barberini. Les milieux les plus humbles semblent représentés par quelques rares fils d'étrangers. Jean Claude Voisin, né le 17 mai 1776, était le fils d'un Savoyard installé à Troistorrens, qui avait épousé une fille du village, Cécile Theules. Quant à Jean Auget, il était le fils de deux émigrés établis à Martigny: Jean Louis Auget, originaire du Dauphiné et la Jurasienne, Marie Jeanne Castagne, de Saint-Claude¹⁵⁰. Grand éventail de milieux d'origine, c'est la seule conclusion à tirer de tous ces exemples.

Nous n'avons pas fait une enquête aussi poussée pour les Schwyzois, mais la recherche des actes de baptême nous a livré quelques secrets. Le milieu social des parrains peut fournir des indications: Joseph Fässler, originaire de la ville de Schwyz, eut pour parrain un lieutenant et Felix Bolting, de Rickenbach, un capitaine, de la célèbre famille Abyberg¹⁵¹; quant à Charles Fahnroth, baptisé à Brunnen le 16 juin 1759, son parrain fut le landamann de Schwyz en personne, Felix Weber¹⁵². La situation de la famille Fahnroth, originaire de Zurich, explique parfaitement ce parrainage: un certain Maurice Fahnroth assurait, en effet, depuis 1712, le service de la poste entre Zurich et l'Italie, charge assumée ensuite par le père de Charles, Jérôme Fahnroth, qui mourut en 1776¹⁵³. Sept mois seulement après son engagement dans la compagnie, Charles devenait grenadier¹⁵⁴. Si, à Schwyz comme en Valais, beaucoup de fils de paysans s'engageaient dans les armées étrangères, des fils de notables des villes suivaient aussi la même carrière.

Nous sommes restées sur notre faim en ce qui concerne toute approche du niveau culturel de nos soldats. A titre indicatif, nous pouvons seulement affirmer que moins de la moitié étaient capables de signer leurs noms, si l'on se réfère aux soldats de la seconde escouade de la compagnie colonelle du régiment suisse de Kalbermatten en 1773-1774. Sur trente-trois soldats, quinze ont signé à peu près correctement, un n'a fait qu'essayer, ne parvenant pas à écrire son nom complètement, trois l'ont fait maladroitement et quatorze ont tracé une croix. N'oublions pas que si la recrue savait signer son nom, cela n'impliquait pas, loin de là, qu'elle sût lire et écrire¹⁵⁵.

¹⁵⁰ Pour tous ces exemples, voir les registres des baptêmes des différentes paroisses valaisannes citées, conservés aux archives cantonales du Valais.

¹⁵¹ Schwyz, Staatsarchiv, Pfarreibücher, mikrofilm Schwyz, D 11.

¹⁵² Schwyz, Staatsarchiv, Pfarreibücher, mikrofilm Ingenbohl, D 15.

¹⁵³ Inderbitzin Zeno, *Postgeschichte des Kantons Schwyz*, mémoire de licence, 1997, pp. 71-72. Ce mémoire nous a été communiqué par Mr Peter Inderbitzin, archiviste aux archives cantonales de Schwyz, que nous voudrions remercier ici.

¹⁵⁴ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 56-57.

¹⁵⁵ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16.

98
2^o L^o

Noret

Georg, feu Georg, natif de Stum, en Tyrol, age 24 ans, loué
29^e onas pour être, Chevalier noir, Cath^o à la compagnie du 8^e mars 1773.

Pages 14.

1773	Pri.		
Mars	6 17	" d' son arive armement Complet	21 "
Avril	6 15	" habit 30 ^e scote 10 ^e gilettes 6 ^e	46 10 "
May	6 19	6 ^e Papeau 3 ^e deux Gousiers 6 ^e	8 " "
Juin	6 15	" boucles, col, et Crochets	1 6 "
Juillet	5 19	6 ^e Le 3 ^e Juin bas et culotte d'été	2 "
AOÛT	6 19	6 ^e Le dit. Semelles	1 "
Sept.	6 15	" Le 12 ^e Juin un vis	4 "
8 ^e Oct.	6 19	6 ^e Le 17 ^e Aout. fourreau et un bout à la Bayonnette d'un vis.	13 "
9 ^e Nov.	6 15	" Le 6 ^e 1 ^e un vis	1 "
10 ^e Dec.	6 19	6 ^e Le 10 ^e Dec. Soutiens	3 5 "
L ^e 87. 11. 6 En Dec. pr laver les suapeaux bond et gous			1 2 6.
En 8 ^e Dec. bas de laine			1 15 "
En 10 ^e Dec. un pair de L ^e à l'hôpital			4 6 "
Enlèvement chez le Vivandier pr 11 jours			1 7 6.
L ^e en Dec			67 14 6.
Pr 302. Rations de L ^e à 2 ^e			20 4 "
1 faux franc			5 19 5.
			<u>193 09 6</u>
Les Gages à 16 ^e 1 ^e p ^r 9 mois et 26 jours			128 2 4.
			<u>321 12 0</u>
			L ^e doit 3507 2

1
2
3
4
5
6
7

Décompte financier d'une recrue qui signe d'une croix, extrait du Registre de comptabilité de la compagnie colonelle de Kalbermatten en 1773; registre qui a aussi servi de carnet de dessin à un jeune enfant. AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R 16, p. 134.

Difficile de déceler derrière ces engagements aux armées un déterminisme socio-économique. En fait, il faut chercher l'explication de ces départs ailleurs. La conjoncture économique n'était pas déterminante, nous l'avons vu, les besoins des armées étrangères et l'action des recruteurs l'étant bien davantage. Lorsqu'un agent-recruteur venait dans un village vanter les mérites de la carrière militaire, qu'est-ce qui poussait un jeune à le suivre? Tout autant que les nécessités économiques et l'attrait de la prime d'engagement, et même sans doute beaucoup plus, ce sont les cousinages, voire la complicité née pendant les travaux des champs tout au long de l'adolescence, créatrice d'amitiés au même titre que les frasques faites ensemble, qui jouèrent un rôle capital dans les départs au service étranger. Nos recrues d'Albinen étaient tous cousins; ils avaient entre 17 et 20 ans. Ce n'est pas un hasard s'ils furent tous les six enrôlés dans la compagnie Abiberg- de Riedmatten, le même jour (2 janvier 1794) à Domodossola. Compagnons de jeux et de labeur, leur amitié les conduisit ensemble à l'armée. Même complicité chez les jeunes gens de Naters: Adrien Eyer et Maurice Wyssen, cousins, s'engagèrent le 7 juin 1793 à Domodossola, un mois après Maurice Gertschen, Michel Jossen et Barthélemy Salzmann. Comme par hasard, ces deux derniers désertèrent ensemble en juin 1793 à Coni.

Les cousinages jouèrent aussi un rôle important à Schwyz, peut-être même plus qu'en Valais. A Wollerau, pour huit conjoints, pères et mères de nos recrues, nous n'avons que quatre patronymes différents, la moitié d'entre eux appartenant à la tentaculaire famille des Bachmann, alliée plusieurs fois aux Kumin¹⁵⁶. Quant aux trois soldats de Lachen, ils portaient tous le patronyme de Mächler.

Parmi les causes qui poussaient une recrue à s'engager dans l'armée, Corvisier cite la misère, bien sûr, mais aussi les facteurs moraux, parmi lesquels il distingue le «libertinage», l'asociabilité, le besoin de se fondre dans la communauté nationale et les facteurs affectifs. Il n'hésite d'ailleurs pas à conclure que «*c'est du côté des facteurs moraux qu'il faut chercher l'explication des caractères essentiels du recrutement*»¹⁵⁷. On n'insistera jamais assez sur les parrainages, les relations, les liens d'amitié, les influences exercées par certains sur leurs compagnons de jeux, phénomènes qui ont, sans conteste, joué un rôle essentiel dans les départs aux armées étrangères. Bien sûr, cela gêne l'historien, parce qu'il ne peut pas quantifier de tels comportements, qui ne se laissent qu'entrevoir, après une véritable enquête de détective.

Prenons l'exemple de Félix Bolfig, de Rickenbach (Schwyz). Quelles raisons chercher à son engagement dans l'armée? Nous pourrions imaginer des motifs économiques à sa décision, alors que la réponse est évidente à la lecture de son acte de baptême: il avait pour parrain le capitaine Georges François Felix Abiberg, qui le fit entrer à 16 ans et 10 mois dans la compagnie qu'il commandait. Passons sur le cas des fils qui suivaient la carrière de leur père, tel Gaspard, fils de Barthélémy Perrig, ancien capitaine au service d'Espagne, qui s'engagea comme volontaire dans la compagnie chef du régiment de Courten, le 11 mars 1794¹⁵⁸. Des influences plus lointaines ont pu être tout

¹⁵⁶ Schwyz, Staatsarchiv, Pfarreibücher, mikrofilm Wollerau, D 26.

¹⁵⁷ CORVISIER A., *L'armée française...*, op. cit., t. 2, p. 964.

¹⁵⁸ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 112.

aussi déterminantes, dans certains cas. Comment, par exemple, mesurer l'impact laissé dans les mémoires, et en particulier dans celle de la famille de notre recrue Michel Oggier, par la carrière de Théodule Oggier qui mourut à 32 ans à Alessandria, au service de Sardaigne dans le régiment de Kalbermatten, le 24 septembre 1759, et dont l'acte de décès fut enregistré par le curé d'Albinen près de neuf mois plus tard, le 21 juin 1760? Essayer d'approcher, de très loin, la réalité, voilà seulement ce que l'historien peut prétendre faire... s'il a la chance avec lui.

L'argent du soldat

Revenons aux armées pour tenter une esquisse de la vie d'une recrue et, pour cela, reprenons notre liste. Après le signalement et l'indication de la religion, le secrétaire mentionnait la situation financière du soldat, à savoir s'il était débiteur ou non envers la compagnie. Nous n'avons aucune précision pour 94 soldats (sur un total de 248) et cela concerne essentiellement les militaires recrutés en 1793 et 1794 par Joseph Augustin de Riedmatten, qui ne voulut pas ou n'eut pas le temps, en pleine guerre, de tenir la comptabilité de ses hommes, laissant cette tâche à d'autres. Vingt-deux seulement étaient créanciers de la compagnie, soit 14,28%, alors que l'immense majorité était débitrice.

Penchons-nous sur ce délicat problème qui nous fait plonger au coeur de la vie quotidienne du soldat. Dans les armées françaises, les questions financières n'étaient pas oubliées dans les registres de contrôle des troupes. Comme nous le dit A. Corvisier: «on apprend quelles sont les modalités du versement de l'argent du roi, convenues par le recruteur et la recrue, et aussi quelles sont les avances d'argent remboursables sur la solde...»; il ajoute ensuite, ce qui est du plus grand intérêt pour notre propos: «pour toutes ces questions d'argent, ce sont les contrôles des régiments suisses qui présentent le plus grand intérêt»¹⁵⁹.

Le Grand Livre de la compagnie colonelle du Régiment Suisse de Kalbermatten pour les années 1773-1774, malheureusement incomplet, offre l'un des exemples les plus accomplis de ce type de relevés où les préoccupations financières sont essentielles¹⁶⁰. C'est donc le registre des trois escouades de cette compagnie qui va nous permettre de préciser la nature des revenus et des dettes des recrues.

En 1774, on constate que chaque soldat avait droit à 14 livres de paye par mois¹⁶¹, soit 168 livres par an. Il s'agit là de la paye de base. Un grenadier recevait un peu plus: 15 livres par mois. Le cadet était un cas particulier. Il n'avait droit que de 10 à 12 livres de paye par mois, mais son prêt était en général de 10 livres. Sans doute considérait-on qu'un futur officier avait un rang à défendre. De plus, l'armée était sûre que le cadet avait des parents qui pourraient payer ses dettes.

¹⁵⁹ CORVISIER A., *Les contrôles de troupes...*, op. cit., t. 1, p. 87.

¹⁶⁰ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16.

¹⁶¹ Cela est valable aussi pour d'autres régiments au service de Sardaigne. Voir PEDRAZZINI Dominic, *Le régiment bernois de Tscharnier au service de Piémont-Sardaigne (1760-1786)*, Fribourg, 1979, p. 124.

Le simple soldat touchait-il ses 14 livres de paye? Nous pouvons répondre, sans ambiguïté: non. Le soldat ne recevait pas de paye, mais un prêt, versé théoriquement tous les cinq jours. Il fallait éviter que trop d'argent liquide circulât au sein de la troupe. Avec le prêt le soldat devait se nourrir, s'habiller, entretenir ses armes et faire face à tous ses besoins. Toutefois, lorsqu'il lui fallait des bas, des souliers, une chemise, il pouvait ne pas les payer à la compagnie qui les lui procurait, ni acquitter la réparation de ses armes, mais elle en retenait le prix sur sa paye. Il en était de même des rations quotidiennes de pain fournies à raison de 2 sous la ration, ce qui représentait la somme annuelle de 36 livres 10 sous.

A la fin de chaque année, ou lors du départ du soldat¹⁶², les comptes étaient faits par le capitaine. Le versement, mois par mois, du prêt était comptabilisé, à raison de 4 sous 6 deniers par jour, soit 6 livres 19 sous 6 deniers, pendant les mois de 31 jours, et 6 livres 15 sous, pendant ceux de 30 jours pour un simple soldat, ou de 7 livres 10 ou 15 sous, selon les mois, pour un grenadier, sommes de règle depuis plus de 10 ans, et d'un tiers plus élevées que celles versées aux troupes nationales¹⁶³. On ajoutait à ce prêt les diverses dépenses engagées par la compagnie pour le soldat, y compris les rations de pain. De cette somme globale représentant tout ce que la compagnie avait dépensé pour le soldat, on déduisait la paye qui aurait dû être versée au soldat, mais qui ne servait, par un jeu d'écriture, qu'à diminuer sa dette envers la compagnie. Autrement dit l'argent versé en prêt n'était aucunement la propriété du soldat, mais celle de la compagnie. Si le soldat restait à la compagnie, il ne lui était rien demandé, dans le cas où il était débiteur; sa dette était reconduite l'année suivante. Si la compagnie lui devait de l'argent, on procédait de même: la créance était inscrite pour le prochain exercice financier.

Les dépenses qui revenaient le plus souvent, dans les comptes, concernaient les achats de vêtements, de bas et de chaussures surtout, mais aussi le retournement des habits, tâche qui coûtait dans les deux livres¹⁶⁴, la réparation des armes¹⁶⁵, les paillasses, ainsi que ce qui était mentionné sous le terme «soulagement». Il semble qu'il s'agisse de l'argent avancé au soldat lorsqu'il était en déplacement ou en repos, ou quand il faisait des achats alimentaires chez le «vivandier»¹⁶⁶. Mentionnons encore deux produits consommés à l'hôpital, le tabac et le sucre d'orge, distribué en général aux mourants¹⁶⁷.

¹⁶² A noter que le prix de l'enterrement était inclus dans les dettes du soldat, comme en témoigne le cas de Jean Melchior Zurgilgen, de Kerns, qui mourut à Nice, le 3 juillet 1774, à l'âge de 27 ans et dont l'enterrement coûta 2 livres 10 sous. Voir Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 37.

¹⁶³ Voir les *Observations* du 12 septembre 1762. AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R 24, p. 65. Lors du renouvellement de la capitulation de 1731, le 4 novembre 1774 à Turin, il est encore précisé que le soldat devait toucher par jour 4 sous 6 deniers. *Idem*, p. 99.

¹⁶⁴ «Pour façon pour tourner son habit, 2 livres 4 sous» (soldat Jacob Bender, p. 82). «Pour tourner son habit, 2 1/2 ras pirlatte, deux gros boutons et deux petits, 2 livres 3 sous» (soldat Bossier, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 102).

¹⁶⁵ «Soudier la lamme du sabre, 10 sous» (Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 83).

¹⁶⁶ Il est souvent question du «soulagement» à Nice ou aux bains.

¹⁶⁷ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 37.

Donnons un exemple plus précis qui regroupe des dépenses faites, tout au long de l'année 1773, par Adrien Luyet, un Valaisan de Savièse, âgé de 18 ans, et engagé pour trois ans, le 30 décembre 1772, dans l'armée sarde.

A son arrivée à la compagnie, l'armement complet	21 livres
Habit et veste d'engagement	-
Chapeau et culottes	9 livres.
Bas de laine et une chemise	4 livres 5 sous
Boucles de souliers, col et crochets	1 livre 6 sous
Souliers	3 livres 5 sous
Un bonnet de fatigue	1 livre
En février extra au décompte	1 livre 15 sous
Le 22 janvier baguete neuve	1 livre
Le 27 avril une chemise	2 livres 10 sous
Le dit, semelle	1 livre
Le 14 may bas de fil	1 livre 10 sous
Extra	10 sous
En juin, culotte d'été	1 livre 10 sous
Le 1er juillet, souliers	3 livres 5 sous
Le 23 dudit, extra	1 livre
Le 30 aout, bas d'été	1 livre 12 sous
Le 3 septembre, extra et un col	1 livre 16 sous
En sept. pour repasser son chapeaux bord et gance	1 livre 2 sous 6 deniers
Soulagement chez le vivandier en octobre	12 sous 6 deniers
Le 6 octobre, semelles	1 livre
Dudit, bas de laine	1 livre 15 sous
Le 13 dit, extra	15 sous
Le 17 décembre, souliers	3 livres 5 sous
Reçu en prêt	82 livres 2 sous 6 deniers
365 rations de pain à 2 sous	36 livres 10 sous
Faux frais	7 livres 5 sous 6 deniers
Total	191 livres 12 sous
Ses gages à 14 livres pour 12 mois	168 livres
Redoit	23 livres 12 sous

Notre homme devait à la fin de l'exercice de l'année 1773, 23 livres 12 sous à son capitaine, qui lui avait fait signer le registre comptable consignait sa dette.

Dans la compagnie de notre Saviésan, en 1774, sur les 36 membres de la deuxième escouade, onze soldats (30,55%) sont créanciers de leur compagnie pour un total de 379 livres, alors que 25 (69,45%) sont débiteurs pour 716 livres. Encore faut-il préciser que sur les 379 livres dues par la compagnie, 254 l'étaient à un seul soldat, le Saint-Gallois Mathias Bieller, présent à la compagnie depuis le 4 mars 1752! A côté de cet homme qui allait pouvoir quitter l'armée avec un bon pécule, combien d'autres repartaient sans un sou! N'était-ce pas là un moyen d'encourager les jeunes recrues à rester au service. Mais les soldats trop endettés ne pouvaient-ils pas être tentés de désertir? La désertion était, en effet, un des moyens les plus simples d'échapper aux dettes.

On constate le même endettement des soldats vis-à-vis de leur capitaine dans la compagnie Abiberg. Nos statistiques portent sur les 104 soldats présents entre 1790 et février 1793. Nous n'avons aucune précision pour deux d'entre eux; 87 (85,29%) étaient débiteurs, 15 seulement (14,71%) créanciers. L'argent dû par les soldats s'élevait à 4611 livres, soit une moyenne de 53 livres par individu, celui dû par la compagnie à 780 livres.

Nous ignorons le montant exact du prêt de nos hommes en 1793-1794. Nous pouvons seulement préciser, grâce au registre de la compagnie chef du régiment de Courten, qu'il paraît avoir été plus faible en 1793 que celui de la compagnie colonelle du régiment suisse de Kalbermatten, vingt ans plus tôt. En 1793, le sergent Kraus reçut 7 livres 16 sous par mois de prêt et les simples soldats seulement 5 livres¹⁶⁸. Il est vraisemblable que l'effort financier exigé par l'augmentation du montant des primes et par celle du nombre des recrutements, liés à l'acharnement du conflit anti-révolutionnaire, avait obligé le gouvernement sarde à restreindre le montant des prêts. Joseph Augustin de Riedmatten n'hésita pas, dans sa lettre du 28 octobre 1793 au capitaine lieutenant Weger de la compagnie chef, à se plaindre de ses difficultés financières: *«J'ai honte et je rougis d'être dans un régiment où [on] ne trouve pas auprès des supérieurs une somme de cent livres, en or, en argent ou en monnaie, pour suppléer au défaut du prêt pour quelques jours. J'avais 300 livres pour moi, et pour mon contingent en arrivant ici, dont j'ai dépensé le surplus avec 100 livres que je dois à Mr le capitaine de Kalbermatter pour les hardes ordinaires et pour les faux-frais du bataillon»*¹⁶⁹.

À voir la majorité de nos soldats endettés, on peut se demander quels bénéfices pécuniaires ils pouvaient bien tirer de leur séjour à l'armée! Le seul moment où ils avaient en mains des «espèces sonnantes et trébuchantes» leur appartenant vraiment, c'était lors de leur engagement. Le livre comptable de la deuxième escouade de la compagnie colonelle du régiment suisse de Kalbermatten est très révélateur sur ce point, car il indique les sommes ou les dons versés lors des engagements.

Le grenadier Johann Albitz, originaire de la Forêt Noire, eut droit, le 1^{er} avril 1774, lors de son réengagement pour trois ans, à 25 livres, mais il n'en reçut que 19¹⁷⁰. Le capitaine ajouta: *«on lui en bonifiera 6 ou une paire de culottes»*¹⁷¹. Il en fut de même pour notre Saviésan Andrien Luyet. Engagé pour trois ans, il reçut un habit et une veste ainsi que 19 livres en argent¹⁷². On ne lui fit payer que son armement (21 livres). Le grenadier Spiry fut moins chanceux: il ne se vit gratifié que de 4 livres sur les 24 auxquelles il avait droit pour son réengagement en 1774. Les 20 livres restantes, *«on lui déduira sur son compte»*¹⁷³. Johann Peter Michlig, de Ried (Brigue) se vit accorder, le jour de son engagement *«tout l'uniforme pour monter la garde et 4 écus et demi de*

¹⁶⁸ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 65.

¹⁶⁹ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 305.

¹⁷⁰ À titre de comparaison, précisons que, dans les armées françaises, la prime d'engagement avait été fixée à 30 livres tournois à partir de l'ordonnance du 17 janvier 1730, mais les agents recruteurs étaient souvent obligés de verser aux recrues des sommes plus élevées. CORVISIER A., *Le contrôle des troupes...op. cit.*, t. 1, p. 87.

¹⁷¹ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 88.

¹⁷² AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 132.

¹⁷³ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 90.

France»¹⁷⁴. Ce fut le même procédé pour Bartholomé Blatter, de Glis, qui reçut des bas, des culottes d'été et un chapeau, avec 10 livres. Il pouvait être avantageux pour le capitaine de distribuer des uniformes plutôt que de l'argent à l'arrivée des nouvelles recrues ou lors des réengagements, l'argent liquide étant toujours une denrée rare.

Insistons sur le fait que le soldat s'habillait à ses frais. La mésaventure arrivée au soldat Presse de la compagnie chef, en 1793, qui s'était retrouvé avec un uniforme trop juste pour lui, est révélatrice: «*Un soldat Presse fait venir un habit neuf du tailleur de la compagnie, de Coni, pour lui échanger le sien, qui lui était trop petit, lequel après avoir été porté l'affaire d'un mois, étoit mit en magasin pour le remettre à quelque autre soldat de la compagnie, pour un pris raisonnable, la perte sera pour ledit Presse à retenir sur son engagement. On lui a retenu en attendant 5 livres*»¹⁷⁵. En fait, si la compagnie s'occupait de faire confectionner les uniformes, nous l'avons vu, et les remettait aux soldats, chacun payait le sien et les distributions apparemment gratuites ne l'étaient pas. Elles venaient en déduction de la prime d'engagement, comme cela fut le cas pour le Saviésan Luyet. Un «habillement complet» revenait, en 1775, à 46 livres environ et l'armement à seulement 21 livres¹⁷⁶. Uniforme, armement et nourriture étaient aux frais du soldat. Les registres comptables ne permettent pas la moindre équivoque sur ce point, même si cela peut étonner.

Les officiers étaient soumis à la même comptabilité, leurs payes et leurs prêts étant seulement plus élevés. Ils avaient la possibilité de toucher des bonifications, s'ils amenaient des recrues, comme ce fut le cas de Benjamin Copt, qui eut droit à 115 livres pour le dédommager de ses frais¹⁷⁷. Les dépenses des officiers étaient souvent importantes et bien des familles eurent à déplorer leur train de vie fastueux. Voyons les dépenses de François Schiner, qui n'avait que 17 ans, le 23 mars 1773, lors de son engagement comme cadet dans la première escouade de la compagnie colonelle du régiment de Kalbermatten¹⁷⁸. Le 14 août de la même année, il en devenait enseigne effectif¹⁷⁹.

En mars pour 16 ras couti	15 livres 4 sous
Pour deux rubans et laine	27 livres
Pour 16 ras toile pour la paillasse	4 livre 10 sous
Pour façon du matelas et paillasse	1 livre 2 sous 6 deniers
Pour un centuront	2 livres 10 sous
Pour façon de son habillement uniform	8 livres

¹⁷⁴ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 144.

¹⁷⁵ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 53.

¹⁷⁶ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 122 (46 livres 10 sous pour l'armement du soldat Parmeggiano) et p. 134 (soldat Novel).

¹⁷⁷ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 16, p. 77.

¹⁷⁸ Fils de Joseph Ignace Schiner, capitaine de Conches et gouverneur de Monthey, et d'Anne Marie de Kalbermatten, François Arnold Mathieu Calixte Schiner était né le 14 octobre 1755. FAYARD DUCHÊNE J., *Les origines de la population de Sion à la fin du XVIII^e siècle*, op. cit., p. 354. Il ne faut pas le confondre avec son frère François Joseph Ignace Maximilien, né en 1761, qui fit carrière au service de France. *Idem*, p. 196.

¹⁷⁹ Sous-lieutenant le 21 décembre 1774, lieutenant le 24 mai 1777 et capitaine lieutenant le 1^{er} juillet 1789. AEV, SE 7/1/1. Pour la définition du ras plusieurs fois cité dans cette liste, voir note 89.

Pour un pair de bas de soye	7 livres 10 sous-
pour un autre pair de filoseille	11 livres 10 sous
Pour deux chapeaux sans bord	17 livres
Pour un pair de bas de fil	1 livre 12 sous
En avril pour un épée uniform	56 livres 10 sous
Pour deux paires souliers	6 livres
Pour une robe de chambre d'été	16 livres 15 sous
Idem pour un redingot	51 livres 15 sous
Pour sa pension du dit	22 livres
Guettres noire	1 livre 10 sous
En may pour trois paires bas de fil	8 livres
Plus pour un autre pair bas de fil	1 livre 11 sous
Pour un bord de chapeaux uniform	10 livres 10 sous 10 deniers
Pour habit, veste et deux paires des culottes	89 livres 8 sous
Pour son ordinaire et autre	60 livres
Pour 3/4 ras toile pour calzon	1 livre 6 sous 10 deniers
En juin pour port d'une lettre venue de Suisse	2 livres
Pour une boucle de col	2 livres
Pour une couverture de sempiterne	11 livres 15 sous
En argent pour son ordinaire et autre	28 livres 4 sous 8 deniers
En juillet sa pension	20 livres
En août pour un escharpe	31 livres
Pour le gouté à Messieurs les officiers	47 livres 10 sous
En argent pour donner à la garde	12 livres
Pour un porte mengé	17 livres
En octobre pour une couverte Catalogne	15 livres
Dudit pour une robbe de chambre avec la veste	40 livres 17 sous 4 deniers
En octobre en argent	39 livres
Idem pour habit deux vestes et deux paires de culottes	115 livres 19 sous 7 deniers
Reçu en pret	40 livres
Total (dépenses)	842 livres 1 sou 9 deniers
Ses gages à 12 livres pour 4 mois 20 jours	56 livres
Monsieur le capitaine Veguer donné pour luy	200 livres
Plus 30 louis que Monsieur son père a payé	615 livres
Total (recettes)	871 livres
Déduit son reçu	842 livres 1 sou 9 deniers
A de bon	28 livres 18 sous 3 deniers

Les gages du jeune homme, qui ne se montaient qu'à 56 livres, étaient loin de pouvoir couvrir ses dépenses, 15 fois plus élevées! La famille était ainsi mise lourdement à contribution. La recherche du luxe pointe déjà chez le jeune cadet François Schiner. Ce comportement se retrouve chez de nombreux officiers au service étranger, tel, par exemple, Alphonse Paul Kuntschen¹⁸⁰. Si l'officier menait un trop grand train de vie, le service étranger pouvait être peu rentable, voire déficitaire.

¹⁸⁰ Sa maigre solde de cadet était loin de couvrir ses frais d'entretien, voir FAYARD DUCHÊNE J., «Une famille au service de l'Etat pendant six siècles, les Kuntschen de Sion», dans *Vallesia*, t. 48, 1993, p. 55.

L'uniforme entrait souvent dans le montant de la prime d'engagement dans les années 1773-1774, nous l'avons constaté plus haut. Ce phénomène s'accroît encore pendant la Révolution française, période au cours de laquelle il n'est pas étonnant de constater une inflation des avantages accordés aux nouvelles recrues. En temps de guerre, il était normal que le soldat vendît plus chèrement sa peau ! Nous ne savons que peu de choses des conditions de recrutement de la compagnie Abiberg, en dehors du cas du soldat Oget. Mais en comparant ce qui fut offert à ce dernier aux renseignements tirés du décompte de la compagnie chef du régiment de Courten, nous constatons qu'il n'y a guère de différence, alors qu'il n'en est pas de même avec les conditions de 1773-1774. Les différences sont à la fois quantitatives et qualitatives : les sommes d'argent étaient plus élevées en 1793, et les avantages en nature plus nombreux que vingt ans plus tôt.

Citons quelques exemples de primes d'engagement : « *Granger Jean Joseph, de Monthey, pour 3 ans avec l'engagement d'habit, veste, culottes, chapeau, guêtres, chemise, une paire de bas, souliers, 20 livres en argent, dépend et route franche* » ; « *Bassi Batiste, milanese, pour 3 ans avec l'engagement de 30 livres en argent, une veste et chapeau et rien autre franc des dépends* » ; « *François Lerch, de la paroisse d'Orsière, engagé pour 3 ans avec habit, veste, culotte et chapeau, et 45 l. en argent, plus deux chemises et une paire de bas* » ; « *Studer Jean Joseph, pour 3 ans, avec l'engagement tout prêt à monter la garde et 80 livres en argent, dépend et route franche* »¹⁸¹.

La somme d'argent liquide versée à l'engagement allait de 20 à 80 livres, alors qu'en 1773, elle plafonnait autour de 25 livres. La taille du soldat ne semble pas, seule, expliquer les différences entre les recrues¹⁸². Mais l'écart ne résidait pas seulement dans le montant de la prime, puisque les avantages annexes pouvaient varier aussi dans de grandes proportions. Certains se voyaient payer le voyage pour se rendre au lieu d'incorporation, à raison de 12 baches par jour, d'autres étaient gratifiés de pourboires. Toutefois, la formule qui revient le plus souvent (« *avec l'habillement, armement franc, prêt à monter la garde* ») montre qu'en plus d'une somme d'argent plus élevée, la recrue recevait fréquemment uniforme et armement. En une époque de guerre, et donc d'augmentation substantielle des primes d'engagement, mieux valait distribuer des uniformes et des armes aux soldats que de l'argent liquide. D'ailleurs la prime d'engagement n'était pas toujours versée d'un seul coup, comme le montre le cas de Mathieu Mariettan, du val d'Illiez, qui, en plus de l'habillement « *franc prêt à monter la garde* », reçut « *50 livres en argent, dont 20 livres à lui remettre à sa requisition et 15 livres à l'échange de chaque année* », ou celui de Jean Guenest « *engagé en qualité de soldat... avec habit, veste, culotte, chapeau, route franche, en argent trois louis et demi payable en trois termes, à savoir un louis et demi la première, ou à son arrivé, un louis, la seconde année et un la troisième* »¹⁸³. Quant à Joseph François Vernaz, de Vouvry, qui reçut tout l'habillement, 60 livres, plus 5 livres de pourboire (sans doute à cause de sa

¹⁸¹ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, pp. 28-30.

¹⁸² Jean Belmont, du dizain de Loèche, qui reçut 70 livres en argent, l'habillement, l'armement et la route franche, mesurait 40 1/2 onces ; Augustin Berger, du même dizain, qui eut droit à 80 livres et 5 livres de pourboire, avec l'habillement, mais pas l'armement, mesurait 39 1/2 onces. Jean Pierre Gaillard, d'Ardon, qui ne reçut que 50 livres et un habit, n'avait que 37 onces. Il est difficile de tirer des conclusions de tous ces exemples. La taille ne semble pas avoir été déterminante, comme ce fut le cas en Prusse, par exemple. Voir GUGGER R., *op. cit.*, pp. 179-180.

¹⁸³ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, pp. 90 et 88.

haute taille, 41 1/2 onces), il ne pouvait «*exiger que la moitié le courant de la première année*»¹⁸⁴. Les avantages en nature avaient un autre intérêt que celui d'économiser les liquidités de la compagnie: ils décourageaient les soldats qui ne s'engageaient que pour l'argent liquide de la prime, et réduisaient ainsi les risques de désertions immédiates.

Un autre moyen de séduire les recrues était de leur assurer des congés ou un poste plus élevé. Les congés appelés «*passes*» étaient d'inégale longueur: trois mois au bout de trente-trois mois, pour Jean Baptiste Benoît, d'Ayent, ou Joseph Schumacher, de Brigue, voire six mois au bout de deux ans, moyennant un remplaçant, pour Christian Gaillard, de Vouvry. Quant à Barthélemy Gex, de Vérossaz, il reçut l'assurance d'obtenir «*au bout de six mois la place de grenadier*»¹⁸⁵. Est-ce parce qu'il était de haute taille (41 1/2 onces) ou parce qu'il avait été recruté par un membre de la noble famille de Monthey, les Dufay? Il est incontestable que les conditions d'engagement, qui ne reposaient sur aucune base préalablement définie, et qui semblaient établies selon les circonstances, voire «à la tête», ou plutôt à la taille, «du client», dépendaient aussi de l'influence du recruteur au sein de la compagnie. Un personnage puissant, tel François Emmanuel Dufay, par exemple, avait plus de chance de faire respecter les conditions qu'il avait accordées à ses recrues qu'un Eugène Cavé. Il était, en effet, très important que la recrue fût sûre que les clauses établies lors de son engagement seraient respectées, car un soldat dont le contrat d'engagement n'était pas honoré était un candidat potentiel à la désertion.

Les désertions

La dernière colonne du registre de la compagnie Abiberg s'intitule: «*Hors de la compagnie*»; par cette formule, l'officier recruteur notait les soldats qui avaient quitté la compagnie, afin de pouvoir tenir ses effectifs à jour. Il recensait ainsi les morts, les déserteurs, les prisonniers de guerre, les invalides, ainsi que ceux qui avaient changé de compagnie ou avaient été congédiés. Pour l'ensemble de notre liste, nous obtenons les résultats suivants qui ne sont sans doute pas exhaustifs, rappelons-le, en ce qui concerne l'état de la compagnie avant 1790.

Déserteurs	45
Morts	18
Invalides	2
Prisonniers de guerre	5
Congédié	1
Remis à une autre compagnie	1

Il est impossible de connaître la proportion exacte des morts au combat. Cette caractéristique n'est pas propre aux armées sardes; on la retrouve dans toutes les armées

¹⁸⁴ Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 90.

¹⁸⁵ L'espérance d'une place de grenadier fut souvent mise en avant lors de l'engagement. Voir le cas de Jean Joseph Brunier, recruté le 8 septembre 1793, qui reçut quatre louis et un écu neuf en argent, la route franche et «*la première place vacante des grenadiers*». Archives de Münster, Fonds Weger, F. 303, p. 29.

d'Ancien Régime, comme le remarque A. Corvisier¹⁸⁶. Un nom de lieu est, le plus souvent, accolé à l'expression «mort à ...», sans autre précision. Toutefois, dans notre document, deux soldats sont indiqués comme étant morts à l'hôpital et un au couvent de Saint-Dalmas. Dans deux cas seulement nous sommes sûres qu'il s'agissait d'une mort au combat, car le terme «tué» est explicitement employé. Le soldat schwyzois Adelrich Bachmann fut tué à Breil, le 9 juin 1793¹⁸⁷, et l'Uranais Abraham Witmer, quelques jours plus tard, le 27 juin, au camp de Méane¹⁸⁸. Parfois le capitaine ne savait pas ce qu'était devenu le soldat à la suite d'un combat; c'est ainsi que le Schwyzois Joseph Fässler fut déclaré «blessé ou prisonnier» au camp de la Madeleine, le 16 juin 1793¹⁸⁹.

Précisons toutefois que la plaie des armées, ce n'était pas la mort au combat, mais la désertion. André Corvisier insiste sur la fréquence des désertions dans l'armée française d'Ancien Régime. «Un soldat sur 4 ou 5 pendant la guerre de Succession d'Espagne, un sur cinq pendant la plus grande partie du siècle, et encore un sur 10 à la fin de l'Ancien Régime ont déserté pendant la durée de leur service»¹⁹⁰. Le pourcentage de désertions fut de 27,2 % dans le régiment Vivarais-infanterie, entre 1716 et 1749, de 26,7 % dans la compagnie Douxmesnil des Gardes françaises, de 1700 à 1745¹⁹¹. Notre auteur emploie même pour désigner la désertion, l'expression «maladie endémique»¹⁹². Qu'en était-il de l'armée sarde?

Pour avoir une idée assez précise du pourcentage de déserteurs de la compagnie Abiberg, nous avons limité nos statistiques aux 104 soldats faisant partie de l'effectif de la compagnie entre janvier 1790 et l'entrée en fonctions de Joseph Augustin de Riedmatten en février 1793, car notre document n'est pas toujours explicite pour ceux présents avant 1789, n'hésitons pas à le répéter. Trente-sept, soit 35,57 %, désertèrent. C'est là, semble-t-il, un pourcentage anormalement élevé qu'il convient d'expliquer.

Pour cela, revenons sur l'ensemble des 45 déserteurs recensés dans la totalité de notre liste pour mieux cerner l'époque des désertions. Un seul déserta avant la tourmente révolutionnaire, un Allemand de 36 ans, le 5 janvier 1789; il avait été engagé le 25 septembre 1788! Tous les autres (y compris ceux recrutés après février 1793) prirent la fuite entre mai 1793 et février 1794. Examinons le calendrier des 45 désertions enregistrées¹⁹³:

– Mai 1793: seize déserteurs, dont trois le premier à Breil; trois le 3, dont deux à Coni et un à Breil; trois le 5 à Saint-Etienne-de-Tinée; un le 8 à Coni; après un arrêt, le phénomène reprit à la fin du mois: deux le 21 à Breil, un le 27 à Sainte-Anne; un le 28 et deux le 29 à Coni.

¹⁸⁶ CORVISIER A., *Le contrôle des troupes...*, op. cit., t. 1, p. 97.

¹⁸⁷ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 52-53.

¹⁸⁸ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 22-23 et 72-73.

¹⁸⁹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 54-55.

¹⁹⁰ CORVISIER A., *Le contrôle des troupes...*, op. cit., t. 1, p. 99.

¹⁹¹ CORVISIER A., *L'armée française...*, op. cit., t. 2, p. 736.

¹⁹² CORVISIER A., *L'armée française...*, op. cit., t. 2, p. 738.

¹⁹³ Pour 44 déserteurs, puisque l'un d'eux déserta deux fois pendant cette courte période.

- Juin 1793: quatorze déserteurs, dont deux le 5 à Isola; un le 7 au col de Cercy; un le 8 à Sainte-Anne; un le 13 à Bersès (Bersezio); un le 16 à la Serraneita; un le 18 au col d'Argentière (Argentera); un le 22 à Coni. Pour les six autres, nous ignorons, soit le jour précis, soit le lieu, voire les deux. Deux de ces derniers désertèrent au camp de Méane (près de Maison-Méane), à quelques kilomètres au nord-ouest du camp de la Madeleine.
- Août 1793: sept déserteurs, dont deux le 3 à la Madeleine; deux le 4 au même endroit, deux le 7 et un dont nous ne connaissons ni la date ni le lieu.
- Septembre 1793: deux le 28.
- Octobre 1793: deux: un le 8 et un le 28 (pour la seconde fois) à Saint-Martin d'Antraunes.
- Novembre 1793: un le 19 à Saint-Dalmas.
- Janvier 1794: un le 14 à Oneglia.
- Février 1794: deux: un le 6 à Oneglia et un autre, sans date précise, à Saint-Victor.

Pour mieux comprendre les désertions massives constatées dans la compagnie Abiberg pendant le printemps et l'été 1793, il convient de revenir sur les événements militaires qui eurent pour théâtre principal le comté de Nice.

Nous aurions aimé être confrontées à de grandes batailles bien ordonnées, pour retracer le plus clairement possible l'itinéraire de la compagnie Abiberg et détailler les combats auxquels elle a participé. Mais cette guerre, qui se déroula dans une région montagneuse, n'a rien à voir avec une guerre rangée; elle est plutôt faite d'une série d'embuscades, d'échauffourées, de coups de main où les vainqueurs et les vaincus ne nous apparaissent pas toujours très nettement. Cela ne doit pourtant pas nous faire oublier l'importance de ces combats, car, comme le déclara le général Kellermann dans son rapport de septembre 1793: «*Dans cette guerre, en effet, ce n'est que par des attaques isolées et comme de détail qu'on parvient à des succès importants, et ces succès partiels et journaliers, moins éclatants que les batailles, n'en sont peut-être que plus remarquables par l'esprit de combinaison qu'ils exigent et par l'excessive fatigue qu'ils occasionnent*»¹⁹⁴.

En un mot, ce sont les noms de lieux où les hommes de la compagnie Abiberg moururent, furent faits prisonniers, ou désertèrent, qui vont véritablement nous guider sur les pas de cette troupe durant la campagne de 1793 et 1794. Heureusement, nous avons trouvé un précieux complément et appui dans l'ouvrage très complet de Krebs et Moris qui, en détaillant minutieusement les différentes opérations de cette guerre, nous a permis de replacer le régiment valaisan de Courten et sa compagnie Abiberg dans l'ensemble des luttes qui opposèrent Français et Austro-Sardes, dans la vallée de la Roya et le massif du Mercantour, pour le contrôle du comté de Nice.

Avant de se pencher sur les actions belliqueuses de ladite compagnie qui, d'après notre «calendrier des désertions», ne semblent débiter qu'en mai 1793, il convient de préciser que les deux armées ennemies s'étaient déjà rencontrées au début de l'année 1793.

¹⁹⁴ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 76.

La République française, en effet, avait pris des mesures qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions: le 4 février la Convention avait proclamé la réunion du comté de Nice¹⁹⁵ à la France et le général Kellermann avait reçu l'ordre de couvrir l'aile gauche de l'armée d'Italie, stationnée aux environs d'Entrevaux, en attaquant l'adversaire. Ainsi, la prise par les Français de Sospel, ville bâtie sur les deux rives de la Bévéra reliées par un pont de pierre défendu par des canons piémontais, eut lieu dans la nuit du 13 au 14 février, et les Piémontais y perdirent environ 500 hommes. Après cette énergique leçon donnée à l'adversaire, les Français évacuèrent Sospel pour tenter de refouler les Sardes de la vallée du Var; le 28 février, ils s'installaient sans trop de difficultés à Utelle, et l'armée austro-sarde se retirait par Isola et le col de Sainte-Anne¹⁹⁶.

Durant les mois de février et mars 1793, l'on effectua, dans les deux camps opposés, une réorganisation profonde des troupes. Le Conseil Exécutif décida que les armées françaises, celle d'Italie, conduite par le général Biron, ou de celle des Alpes, commandée par le général Kellermann, resteraient sur la défensive, car elles manquaient cruellement de voitures, de munitions, de magasins de vêtements et d'équipements, ainsi que d'argent¹⁹⁷. L'armée d'Italie était alors composée de 25 000 hommes, dont, en réalité, seuls 17 000 étaient en état de servir¹⁹⁸.

¹⁹⁵ Il convient de définir le comté de Nice: la frontière qui le séparait de la France partait du col de la Madeleine, où Piémontais et Français s'affrontèrent pendant l'été 1793, passait par la Tête de l'Enchastraye, suivait la ligne de partage des eaux du Var et du Verdon jusqu'au Puy du Pas Roubinous, traversait le Var entre Guillaumes et Entrevaux, partait au sud pour atteindre l'Estéron, suivait ce torrent jusqu'à sa confluence dans le Var à la Roquette, puis le cours de ce dernier jusqu'à la mer. Il s'agit de la frontière du département du Var, telle qu'elle avait été fixée à la Révolution, avant la réunion du comté de Nice à la France en 1860. Quant à la frontière est du comté de Nice avec le pays génois, elle passait par la Turbie, traversait la rivière Bévéra à l'est de Sospel, remontait vers la ligne de crête entre la Bévéra et la Roya, passant par les cols du Pérus et de Brouis, puis redescendait vers le sud, avant de remonter vers les monts Marta et Tanarello.

¹⁹⁶ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 180 et ss.

¹⁹⁷ Le paiement de la solde en assignats avait failli conduire à la rébellion et à la désertion en masse. KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 197.

¹⁹⁸ Les vingt-cinq bataillons de première ligne, étaient disposés en divers endroits, mais tout de même proches les uns des autres, afin de prévenir toutes sortes d'attaques et d'assurer les communications: cinq bataillons occupaient les postes de Saint-Martin de Lantosque, la Roquebillière, Belvédère et de la Bollène; cinq autres, commandés par le général Masséna, surveillaient les alentours du poste piémontais de Moulinet et couvraient les communications de l'Escarène à Lantosque. La force principale, de dix bataillons conduits par le général Dagobert, défendait la route de Tende par les hauts de Sospel. Ils étaient épaulés par cinq bataillons à Castillon, commandés par le colonel Dumberion, qui surveillaient le col du même nom permettant la jonction de Sospel à Menton et Monaco. De plus, «sept bataillons à Lantosque, Saint-Arnould, l'Escarène et Monaco, constituent le soutien immédiat de cette première ligne, sur un point quelconque de laquelle on pouvait diriger, en deux jours de marche, sept bataillons de réserve à Nice et à Villefranche» (KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 198). Le reste des troupes couvrait l'ouest de cette ligne et occupait la vallée du Var, prêt à opérer une éventuelle jonction avec l'armée des Alpes, qui, elle, occupait la vallée de la Barcelonnette et le comté de Beuil (*Idem*, p. 195).

Pour ce qui regardait les troupes austro-sardes, le baron de Wins¹⁹⁹ avait réparti son armée en quatre divisions «*correspondant à chacune des zones d'opérations naturelles du versant italien des Alpes*»²⁰⁰.

Après cette réorganisation bi-latérale eurent lieu d'autres combats, auxquels il est difficile de savoir si la compagnie du capitaine de Riedmatten participa ou non; ainsi, le 14 avril 1793, les Français occupaient à nouveau la ville de Sospel et s'apprêtaient à attaquer le col du Pérus²⁰¹, entre Sospel et le col de Brouis, passage très peu protégé par les Piémontais, qui s'inquiétaient plutôt d'une offensive ennemie sur Belvédère et Moulinet. Le 17 avril, les Français remportèrent une brillante victoire et ne totalisèrent que 2 morts et 2 blessés, contre 200 morts et blessés du côté piémontais, et 20 prisonniers²⁰².

D'après notre liste des déserteurs et des morts de la compagnie Abiberg, il semble peu probable que ses hommes aient été en première ligne lors de ce combat, mais un certain nombre d'entre eux se trouvaient dans la région; en effet, le registre de la compagnie indique que le 1er mai 1793, Joseph Rieter²⁰³, Louis Gaspard Keller²⁰⁴ et Joseph Chybig²⁰⁵, tous trois du canton de Schwyz, désertèrent à Breil, ville toute proche du mont Mangiabo. Quant à François Cerruti, de Lugano, il prit la fuite deux jours plus tard à Breil²⁰⁶.

En revanche, il est évident, d'après cette même liste, que la compagnie Abiberg était présente lors de l'expédition de la haute Tinée, au mois de mai 1793. A cette époque l'armée d'Italie n'était plus commandée par le général Biron, qui avait été nommé à la tête de l'armée des Côtes, mais cela ne devait modifier en rien les plans d'opération français, qui avaient pour but premier d'opérer la jonction de l'armée d'Italie avec celle des Alpes, et de chasser définitivement l'ennemi du comté de Nice²⁰⁷.

¹⁹⁹ Ce général, comme nous l'avons mentionné plus haut, avait été envoyé à la Cour de Turin par l'Empereur d'Autriche, et le roi de Sardaigne l'avait nommé généralissime de l'armée. Voir KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I., p. 199.

²⁰⁰ *Ibidem*. La première division, qui occupait le comté de Nice, était forte d'environ 13000 hommes de troupes régulières et de 4000 miliciens; elle était commandée par le duc de Chablais, lui-même secondé par les lieutenants-généraux Colli et Saint-André. Le gros des troupes se trouvait dans les camps du col de Brouis, sur la route de Nice à Coni, et de Fromagine, sur le chemin de Saorge à Lantosque, par le col de Raus. Les montagnes de la chaîne de l'Authion prolongées au nord par celles du Capelet, culminant à plus de 2600 mètres et donc encore enneigées en mars, séparaient ces deux positions sardes. Enfin, le capitaine Cauvin et ses milices occupaient Moulinet et patrouillaient près de l'Authion, massif de 2000 mètres dominant le col de Turini qui assurait le passage entre la vallée de la Bévéra et celle de la Vésubie. Le renforcement de la division du comté de Nice pouvait laisser croire à une offensive d'envergure en cet endroit, mais le baron de Wins prônait, tout comme le gouvernement français, une position défensive. KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I., p. 200.

²⁰¹ Le col du Pérus est un des nombreux ravins du massif du Mangiabo, qui s'étale entre les rivières de la Bévéra et de la Roya. KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I., p. 201.

²⁰² KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I., p. 204.

²⁰³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 64-65.

²⁰⁴ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 58-59.

²⁰⁵ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 66-67. L'année n'est pas mentionnée, mais il s'agit de 1793, car le calendrier des désertions s'arrête en février 1794.

²⁰⁶ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 52-53. Pour ce dernier, l'année de la désertion n'est non plus mentionnée.

²⁰⁷ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I., p. 207.

Du côté de l'armée austro-sarde, le major Veldengo, selon les ordres du major Strassoldo, alla occuper Saint-Etienne-de-Tinée, près du col de Barbacane, et plaça d'importants détachements à Saint-Sauveur-sur-Tinée et Roure, qui contrôlait le passage entre Saint-Sauveur et Beuil; de plus, averti des projets de l'ennemi, Strassoldo renforça Isola et fit même venir à Sainte-Anne «un bataillon Courten comme réserve»²⁰⁸, où se trouvait la compagnie du capitaine de Riedmatten.

L'offensive française eut lieu le 19 mai: le général Brunet occupa Saint-Martin de Lantosque alors que le général Sérurier, de son côté, s'emparait de Saint-Sauveur-sur-Tinée pour arriver le 21 mai devant Isola, bourg construit sur la rive gauche de la Tinée, et occupé par 1200 Piémontais, dont 900 hommes de troupes de ligne²⁰⁹. Mais ces derniers ne purent rien faire, et bien vite Sérurier fut maître d'Isola, alors que l'ennemi battait en retraite dans la nuit et la confusion la plus totale. C'est au cours de la prise d'Isola, le 21 mai, que l'un de nos soldats, le Strasbourgeois Jean Eisermann, fut fait prisonnier par les Français²¹⁰.

Il ne restait plus à Saint-Etienne-de-Tinée que quelques troupes légères et des miliciens; voyant que Strassoldo avait sous-estimé la marche des Français et qu'il était ébranlé par la prise d'Isola, le baron de Wins ordonna, le 27 mai, l'évacuation des magasins de Saint-Etienne par le pas de Barbacane²¹¹. C'était l'abandon de la haute Tinée par les Austro-Sardes.

Ces combats eurent une incidence certaine sur la compagnie de Riedmatten, comme en témoignent, le 5 mai, les désertions, à Saint-Etienne, du Fribourgeois Jean Laurent Chollet²¹², de l'Allemand Jean Thill²¹³ et du Lucernois Antoine Meyer²¹⁴. Il convient d'essayer d'expliquer pourquoi les autres désertions du mois de mai se produisirent à Coni et à Breil, alors que la compagnie se trouvait dans la haute Tinée défendue par les Austro-sardes.

Coni était la ville où l'on «assentaient» les nouvelles recrues, c'est-à-dire où l'on effectuait leur incorporation officielle dans le corps de l'armée, où l'on complétait leur équipement et où elles recevaient le reste de leur prime d'engagement. Pour certains hommes, l'aventure était bien suffisante et ils préféraient l'arrêter là. Quant à la ville de Breil, elle comportait des magasins d'approvisionnement pour l'armée et des réserves d'hommes appartenant à différentes compagnies, dont celle de Riedmatten.

²⁰⁸ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 209.

²⁰⁹ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 210.

²¹⁰ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 50-51.

²¹¹ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 212.

²¹² AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 48-49.

²¹³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 70-71.

²¹⁴ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 50-51.

Durant le mois de juin 1793, les combats avec l'armée d'Italie eurent pour but le contrôle du massif de l'Authion, où les Austro-Sardes s'étaient installés dès le 2 mai, avec le général Colli à leur tête²¹⁵. La compagnie Abiberg ne semble pas avoir été présente aux combats de l'Authion, et la mort du Schwyzois Alderich Bachmann, tué au combat le 9 juin 1793 à Breil²¹⁶, fut un cas isolé.

C'est plutôt du côté de la Barcelonnette et du camp installé au col de la Madeleine à près de 2000 mètres, que nous retrouvons, au mois de juin 1793, le capitaine Joseph Augustin de Riedmatten et ses hommes, comme le démontrent les nombreuses désertions qui se déroulèrent aux alentours du col. La compagnie faisait alors face à l'armée des Alpes.

Cette dernière, qui se voyait considérablement réduite, après avoir dû céder 10 bataillons et 10 escadrons à l'armée des Pyrénées, devait normalement former un effectif total de 30 000 hommes, mais dans la réalité, il n'en restaient que 16 à 20 000, après les coupes sombres provoquées par les maladies et les désertions. Pourtant, le 1^{er} mai, l'armée des Alpes atteignait 45 000 hommes, grâce notamment à la loi sur le recrutement du 21 février²¹⁷; mais les ressources des arsenaux étaient bien insuffisantes pour armer tant d'hommes.

A la suite du conseil de guerre du 14 février 1793, la République avait décidé la réunion de l'armée des Alpes, commandée par Kellermann, et de celle d'Italie que dirigeait Biron, afin de tenir les vallées du Verdon, du Var et de la Tinée. Dans cette optique, on aménagea les forts se trouvant sur cette ligne de communication, dont la belle forteresse d'Entrevaux et surtout la place d'Embrun, couverte par les forts de Mont-Dauphin et de Château-Queyras. Ainsi cette nouvelle armée des Alpes tenait-elle un front extrêmement étendu et, bien qu'ayant une mission uniquement défensive, elle possédait tous les éléments pour faire croire à l'ennemi qu'elle était offensive et ainsi impressionner les cantons suisses et les petites principautés, afin que tous demeuraient dans la plus stricte neutralité. C'est en juin 1793 que le général Kellermann, après quelques difficultés, fut investi du commandement supérieur de l'armée des Alpes et d'Italie²¹⁸.

Qu'en était-il de l'armée austro-piémontaise? Composée de 50 000 hommes, elle était partagée en quatre divisions faisant face à la nouvelle armée des Alpes; seule celle

²¹⁵ Le 7 juin, les Français décidèrent une attaque générale et, le 9 juin, l'armée sarde évacuait ses magasins de Breil et transportait son quartier-général à Fontan au nord de Saorge. Cependant, l'attaque du général Brunet contre l'Authion, le 12 juin, fut un échec et fit beaucoup de pertes, des deux côtés. Le 17 juin, le général Kellermann, nouvellement investi du commandement supérieur de l'armée des Alpes et de celle d'Italie, mit fin à ces combats, et donna l'ordre à l'armée d'Italie de rester sur la défensive, tout en occupant le col de Brouis, Breil et le mont Mangiabo, ainsi qu'Utelle et Belvédère, dans la vallée de la Vésubie, pour assurer les communications avec l'armée des Alpes (KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 231).

²¹⁶ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 52-53.

²¹⁷ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 237.

²¹⁸ En ces temps politiques mouvementés, les généraux étaient sans arrêt soupçonnés de trahison et déplacés; le général Kellermann, le vainqueur de Valmy, n'échappa pas au climat ambiant et dut aller se justifier devant la Convention, à Paris, à la fin d'avril 1793 (KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 244).

du général autrichien Strassoldo, stationnée dans les vallées du Pô et de la Stura, nous intéresse ici. La liste des désertions des soldats de Joseph Augustin de Riedmatten prouve, en effet, que sa compagnie se trouvait dans la brigade gauche de la division Strassoldo, échelonnée de Coni à Argentièrre, avec quelques troupes au col de la Madeleine, sous les ordres du prince de Carignan²¹⁹.

De la fin du mois de mai à la mi-juin 1793, de nombreux mouvements se déroulèrent aux alentours du col de la Madeleine. Dès le 30 mai Strassoldo concentra son action sur la Tinée, en reprenant Saint-Etienne-de-Tinée et Isola. Au même moment, le régiment de Courten était cantonné à Argentièrre avec le premier bataillon de Mondovi. Krebs et Moris précisent que «*le 16 juin, le bataillon de Mondovi devait relever le régiment de Courten où la désertion était considérable*»²²⁰. Si nous ne pouvons juger de l'importance des désertions dans l'ensemble du régiment, nous sommes en mesure de préciser dans quelle proportion la compagnie de Joseph Augustin de Riedmatten participa à ce triste record: quatorze soldats désertèrent en juin 1793, dont la moitié au moins entre le 5 et le 16 juin. Toutefois Strassoldo décida de ne pas déplacer le régiment de Courten, mais de le renforcer, ce qui explique que nous retrouvions notre compagnie dans les événements qui suivirent.

C'est aux alentours du 16 juin 1793 que le général français Camille Rossi reçut de son frère, le général divisionnaire Antoine Rossi, l'autorisation d'attaquer le village d'Argentièrre avec 3000 hommes. Bien que prévenus de l'offensive ennemie, les avant-postes piémontais furent enlevés avec une facilité déconcertante, et les troupes qui défendaient Argentièrre, dont le régiment de Courten, commandé pour l'occasion par le colonel Streng, durent se replier, au petit matin, derrière le Ruburent (ruisseau au sud d'Argentièrre). Pour venir en aide à leurs troupes, Strassoldo et le prince de Carignan quittèrent Bersezio et parvinrent ainsi à endiguer la progression des Républicains dans le vallon de Ruburent. La compagnie de Joseph Augustin de Riedmatten semble ne pas avoir souffert de cette rencontre meurtrière, mais elle y perdit un soldat, le Zurichois Jean Meyer, qui déserta le 18 juin, alors qu'il était justement de garde à Argentièrre²²¹.

Strassoldo installa alors ses bataillons au col de la Madeleine, position fort avantageuse pour mener une offensive²²², puis, le 25 juin, il alla s'établir dans le village de Larche, après en avoir chassé les Français qui, ne s'avouant pas vaincus, revinrent à la charge et incendièrent les villages de Larche, Malboisset et Maison-Méane, au terme d'un combat long et peu meurtrier²²³. Ces événements marquèrent notre compagnie: elle comptabilisa, en cette fin de juin, un mort²²⁴, un prisonnier²²⁵ et deux déserteurs²²⁶ au camp de Méane.

²¹⁹ L'autre brigade, conduite par le général Provera, avait pris position plus au nord. KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 247-248.

²²⁰ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 250.

²²¹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 62-63.

²²² KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 252.

²²³ *Ibidem*.

²²⁴ Il s'agit de l'Urais Abraham Witmer (AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 72-72).

²²⁵ Le Polonais Joseph Potrossky (AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 64-65).

²²⁶ Il s'agit des grenadiers Joseph Lander, du Tyrol, et Joseph Regli, du canton d'Uri (AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 60-61 et 64-65).

Une brève accalmie eut lieu au début de juillet 1793, que les adversaires mirent à profit pour consolider leurs positions respectives. Strassoldo renforça ses troupes au col de la Madeleine, en y faisant construire au-dessus du col une redoute gardée par les deux bataillons du régiment de Courten. Les troupes françaises occupaient les villages de Larche et de Malboisset, ainsi qu'un retranchement au sommet de Tête-Dure, mais elles étaient sur la défensive²²⁷.

Les Républicains, minés par des conflits internes, connaissaient de grandes difficultés pour maintenir leur position, en raison de la proximité des postes ennemis et des fusillades continuelles, ainsi que de l'étendue d'un front situé, de surcroît, à grande altitude; ils décidèrent alors de se retirer vers la Maurienne. Mais cette sage décision n'ayant pas été exécutée à temps, ils se retrouvèrent impuissants face à l'attaque ennemie. Le major Ceberg, du régiment de Courten, dirigea son détachement de 150 hommes sur le camp français de la Tête-Dure, aidé par les hommes du baron Ortel. Les Français furent surpris dans la nuit du 12 au 13 août et perdirent 50 hommes²²⁸. Il n'y eut aucun mort dans la compagnie de Joseph Augustin de Riedmatten, mais les désertions au camp de la Madeleine continuèrent dans ses rangs²²⁹.

Avec le mois d'août 1793 prirent fin les mois les plus éprouvants pour la compagnie de Riedmatten. En effet, dès cette date, les désertions se firent moins nombreuses et moins régulières, ce qui nous rend la tâche de localiser cette troupe plus difficile.

L'armée austro-sarde mit à profit l'abandon par les Français de la vallée de la Tinée, qui marquait un net affaiblissement de l'armée des Alpes. Dès le 20 août, alors que plusieurs bataillons républicains se repliaient sur Guillaumes, Beuil et Puget-Théniers, les troupes piémontaises s'emparaient d'Isola et, à la fin du même mois, le major Belmont chassait les Français d'Entraunes et de Puget-Théniers.

Toutes les milices piémontaises reçurent l'ordre de se joindre au major Belmont établi à Puget-Théniers, pendant que le colonel Leotardi quittait le camp de la Madeleine pour se rendre à Saint-Etienne, avec ordre de former une brigade au sein de laquelle figurait le régiment de Courten²³⁰. Cependant cette opération fut annulée dès que l'on apprit la prise de Toulon par la flotte anglaise, le baron de Wins ne voyant plus l'utilité d'une offensive d'envergure dans la vallée de la Tinée; aussi le régiment de Courten ne devait-il pas dépasser Saint-Etienne. Mais devant l'insistance de la cour de Turin, qui désirait vivement que l'on se portât de toutes parts à la fois, afin d'augmenter les chances de succès pour reprendre le comté de Nice, les troupes austro-sardes se mirent à harceler toutes les positions françaises.

²²⁷ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 258-259.

²²⁸ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 260.

²²⁹ Il y eut sept déserteurs entre le 3 et le 7 août, dont trois grenadiers et un tambour. Les Schwyzois, au nombre de quatre, étaient en majorité: il s'agit de Jean Schnüriger et François Piser, ainsi que de Joseph Colomban Bachmann, de Wollerau, et de Jean Antoine Mächler, de Lachen. Ajoutons l'Allemand Michel Schmidt, le tambour lausannois Philippe Guignard et le Tessinois Antoine Bogo.

²³⁰ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 304-305.

Les combats du début de l'automne 1793, qui furent, en fait, plutôt des coups de main destinés à épuiser les Français, en les maintenant toujours en alerte, que de vastes opérations, se déroulèrent autour des vallées de la Bévéra et de la Vésubie²³¹. Le major Belmont qui, avec ses miliciens depuis Puget-Théniers, tentait des attaques dans toutes les directions, reçut l'ordre, dès le 1er octobre, de s'emparer de Gilette, au sud d'Utelle, «avec 3 ou 4000 miliciens, des Croates et des volontaires du régiment de Piémont»²³². Krebs et Moris ne font pas mention du régiment de Courten, mais il convient de souligner que des éléments de la compagnie, dont la majeure partie devait se trouver vers Saint-Etienne, participèrent comme volontaires à cette attaque, puisque le soldat d'origine suisse²³³ Gaspard Richner fut fait prisonnier de guerre à Gilette²³⁴, poste dont les Piémontais n'arrivèrent pas à se rendre maîtres après deux tentatives²³⁵.

Le mois de novembre n'apporta pas de grands bouleversements dans la compagnie de Riedmatten. Dès le 11 novembre, en prévision de la mauvaise saison, le général de Wins prépara la retraite de ses troupes. A mesure que l'ennemi reculait, les troupes républicaines en profitaient pour avancer; c'est ainsi que le général Sérurier reprit Puget-Théniers le 17 novembre et que le général Masséna s'empara du Brech, le 24²³⁶.

En fait, au mois de décembre 1793, il ne restait que 14 bataillons austro-sardes dans le comté de Nice. Quant à l'armée d'Italie, deux de ses divisions contrôlaient les cols de Brouis et de Castillon, ainsi que les postes de Moulinet et Saint-Arnoux, tandis que la troisième, conduite par Masséna, tenait Utelle, avec les avant-postes du Brech et Gilette.

Finalement, l'année 1793 se terminait sur des succès français: dans le comté de Nice, l'automne avait effacé les quelques échecs de l'été; quant aux manoeuvres de Kellermann, elles avaient permis de contrôler à nouveau la Savoie.

Au début de l'année 1794, l'armée d'Italie connaissait un effectif supérieur à 30000 hommes, alors que seulement 5 à 6000 Piémontais, soutenus par environ 1600 miliciens, lui faisaient face: ces derniers étaient disposés de manière à garder le contrôle des hautes vallées de la Vésubie et de la Roya, ainsi que le massif de l'Authion qui les commandait²³⁷.

²³¹ Les Piémontais attaquèrent les Français au col de Brouis, mais l'ennemi conserva ses positions. L'attaque contre la gauche de l'armée d'Italie s'avéra plus efficace. Les mouvements de l'armée austro-sarde eurent pour but premier de se rapprocher le plus possible d'Utelle. Elle réussit en partie, puisque le général Sérurier lui abandonna Lantosque ainsi que la rive droite de la Vésubie (KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 312).

²³² KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, p. 319.

²³³ Son village d'origine est inidentifiable!

²³⁴ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 64-65.

²³⁵ La première attaque de Gilette ne remporta pas le succès escompté: les Piémontais perdirent dans l'action une cinquantaine d'hommes et le commandant Belmont fut même grièvement blessé. En prévision d'une nouvelle attaque de Gilette, on disposa l'armée austro-sarde en une chaîne de postes le long de la Vésubie, de telle sorte qu'elle couvrait la vallée de la Tinée, où ne restaient que le régiment de Courten à Saint-Etienne et Isola, et un bataillon du régiment de Mondovi à Saint-Sauveur. La seconde offensive sur Gilette débuta le 14 octobre et dura jusqu'au 20, sans apporter le succès tant désiré par le général de Wins. KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 320-328.

²³⁶ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. I, pp. 330-336.

²³⁷ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. II, pp. 6-8.

Si le régiment de Courten ne participa pas à la campagne du printemps 1794, la mort à l'hôpital de La Brigue, au sud-est de Tende, de Ulrich Kleck, originaire de Souabe²³⁸, et surtout les désertions de deux soldats de la compagnie à Oneglia²³⁹, témoignent du repli des Sardes du comté de Nice et de la participation de certains membres de notre unité aux préparatifs de combat qui eurent pour objectif de protéger la principauté d'Oneglia²⁴⁰.

En effet, les Français avaient projeté la prise de cette principauté, parce qu'ils voulaient prendre à revers les positions de l'ennemi sur la ligne de Saorge au col de Tende, afin de déboucher rapidement en Piémont²⁴¹. L'attaque contre Oneglia avait, en outre, l'avantage d'empêcher toute communication entre les troupes austro-piémontaises et les vaisseaux anglo-espagnols qui croisaient au large de la République de Gênes et de détruire un important nid de corsaires, comme le souligna le général Bonaparte²⁴².

L'expédition contre Oneglia s'organisa à la fois par mer, commandée par le général Hoche, et par terre, avec 20000 hommes répartis en 31 bataillons, réunis à Monaco, Menton, Castillon et Sospel, et conduits par Masséna. L'attaque eut lieu le 6 avril 1794 et le 11 la ville d'Oneglia tombait aux mains des Français²⁴³. Nous arrêterons là

²³⁸ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 46-47.

²³⁹ Il s'agit de l'Alsacien de Molsheim, Ignace Spener, le 14 janvier 1794 (AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 16-17 et 44-45) et de Balthazar Ambiel, d'Unterwald, le 6 février (AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 74-75).

²⁴⁰ Cette principauté, dite, sous sa forme francisée, principauté d'Oneille, dont le chef-lieu était la ville d'Oneglia, formait une enclave dans le territoire de la République de Gênes. Elle s'étendait à l'ouest jusqu'à la vallée de l'Argentina, avec les villes de Taggia et Montalto, et au nord et à l'est jusqu'à Rezzo, Pieve di Tecò, Garlenda et Villanova.

²⁴¹ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. II, pp. 12-13.

²⁴² En abordant par mer à Oneglia, il fallait compter avec la présence d'une flotte anglaise, et on ne pouvait arriver par terre sans porter atteinte à la neutralité génoise. Lors d'une réunion de l'Etat-major de l'armée d'Italie, Bonaparte exposa son plan, comme le rapporte le général Masséna dans ses Mémoires. Bonaparte démontra qu'il était possible de chasser les Piémontais de la ligne de Saorge: «Il déroula les avantages qui résulteraient d'une pareille entreprise. On s'assurait la possession du comté de Nice, on rejetait l'ennemi sur l'autre versant des Alpes, on enlevait à la cour de Turin les deux seuls ports qu'elle eut encore sur la Méditerranée (Oneglia et Vado), et en même temps qu'on détruisait le refuge des corsaires qui mettaient obstacle au cabotage sur les côtes de France, on lui interdisait toute communication avec la Sardaigne. Il ne resta plus qu'à écarter l'objection politique, le danger de violer la neutralité du territoire de Gênes. Tout le monde tomba d'accord qu'il n'en existait pas. Il n'y eut division que sur le choix du prétexte. Plusieurs membres du conseil pensaient que la violation du territoire génois pouvait trouver sa justification dans l'enlèvement de la frégate "la Modeste" par les Anglais au milieu du port de Gênes, ou dans le passage accordé l'année précédente aux troupes piémontaises qui, d'Ormea, s'étaient rendues tambours battant, drapeaux déployés, à Ventimiglia, pour aller à Toulon; mais Bonaparte soutint qu'il valait mieux flatter les Génois et éveiller leurs intérêts mercantiles en alléguant l'intention de prévenir l'irruption que les coalisés avaient l'intention de faire sur leur territoire, s'emparer des ports d'Oneglia et de Vado, et détruire ces refuges de corsaires, si gênants pour le cabotage génois qui approvisionnait la France de grains». MASSÉNA André. *Mémoires rédigés d'après les documents qu'il a laissés et sur ceux du dépôt de la guerre et du dépôt des fortifications recueillis par le général Koch*, Paris, Jean de Bonnot, 1966, t. I, p. 38.

²⁴³ KREBS et MORIS, *op. cit.*, t. II, pp. 29-31.

l'histoire du comté de Nice²⁴⁴, puisque nos listes ne nous permettent plus de connaître avec précision l'itinéraire de la compagnie Abiberg.

Le calendrier des désertions nous a donné la possibilité de suivre pas à pas la compagnie de Joseph Augustin de Riedmatten et de mesurer sa contribution à l'effort de guerre austro-sarde pour reconquérir le comté de Nice. En outre, il nous a fait mettre le doigt sur le fait qu'en période de guerre, en dehors des batailles rangées, le capitaine avait rarement l'effectif complet de sa compagnie sous ses ordres. Par le jeu de l'appel aux volontaires, par la nécessité d'aller au réapprovisionnement en munitions, par le regroupement, en certaines occasions, des grenadiers de plusieurs compagnies, par l'obligation de défendre une vaste région montagneuse en petits détachements, les soldats d'une même compagnie pouvaient se trouver à de grandes distances les uns des autres.

Il convient maintenant, pour terminer, d'essayer d'expliquer ces nombreuses désertions. Une première constatation s'impose: les grandes périodes de désertion furent d'abord des périodes de guerre²⁴⁵, à cause notamment de la tension et de l'extrême fatigue supportées par les soldats; nous en avons, encore une fois, la preuve avec les combats auxquels fut mêlée la compagnie Abiberg dans la campagne de la haute Tinée, ainsi qu'aux camps de Méane et de la Madeleine entre mai et août 1793, où la fatigue était accentuée par l'altitude. Il n'en demeure pas moins que les causes des désertions étaient aussi complexes que celles des engagements.

Les causes d'ordre affectif étaient plus importantes pour les jeunes hommes que pour les vétérans. La désertion avait fréquemment lieu dans les premières années de service et s'avérait résulter de la conséquence des difficultés d'adaptation²⁴⁶ et de la déception née du décalage entre la réalité et la vie exaltante promise par les recruteurs. Les «mal engagés» étaient les premiers à désertir, nous avons déjà insisté sur ce point.

La communauté d'origine et les amitiés, la camaraderie, qui jouaient un rôle capital dans les engagements, influençaient aussi souvent les désertions. Le soldat désertait avec un ami et ce dernier était souvent originaire du même pays, voire du même village que lui. Le premier mai 1793, ce sont trois Schwyzois qui désertèrent ensemble, le 29 deux Allemands, le 7 août deux Schwyzois, mais le cas le plus flagrant est celui des trois Valaisans, enrôlés ensemble le 11 mai 1793, qui s'enfuirent de conserve un mois plus tard. Deux d'entre eux Michel Jossen et Barthélemy Salzmann étaient de Naters, nous l'avons dit, le troisième Dominique Clausen, de la vallée de Conches. Mais là encore, il

²⁴⁴ Le 15 mai 1796, le roi de Sardaigne renonça à ses droits sur ce territoire, un mois après que le commandement de l'armée d'Italie ait été remis au général de brigade Bonaparte. Cette aventure se solda par le traité de Campoformio, le 18 octobre 1797, entre la France et l'Autriche, qui bouleversa l'organisation de la péninsule italienne.

²⁴⁵ CORVISIER A., *L'armée française...*, op. cit., t. 2, p. 736. Mais n'oublions pas que les désertions se produisaient aussi pendant les périodes de paix. Citons le cas des vétérans, approchant de la fin de leur service, qui n'hésitaient pas à désertir, s'ils n'obtenaient pas le congé auquel ils estimaient avoir droit.

²⁴⁶ CORVISIER A., *L'armée française...*, op. cit., t. 2, p. 980.

faut se garder d'être trop dogmatique et insister sur «*la multiplicité des causes individuelles, les incidents et les états d'âme de la vie militaire*»²⁴⁷, que le hasard d'une découverte peut, seul, nous permettre d'entrevoir.

Quelles étaient les peines infligées aux déserteurs? En France, depuis l'ordonnance de 1716, les déserteurs étaient punis de mort, quelles que fussent les circonstances de la désertion. Mais à partir de l'ordonnance du 17 janvier 1730, même si la recherche des déserteurs fut accélérée, le risque de peine de mort diminua en raison des amnisties, promulguées à intervalles irréguliers, dont ils pouvaient bénéficier²⁴⁸. La menace de la peine de mort ne fit, en fait, jamais reculer le nombre des désertions.

Pourtant, c'est bien la peine de mort que le ban du 24 décembre 1792 exigeait pour tous les déserteurs des troupes du roi de Sardaigne²⁴⁹; et de rappeler l'article 21 de l'édit du 6 septembre 1767, sans y apporter aucun changement important, tout au plus quelques précisions: «*Quiconque criera "Sauve qui peut" à l'occasion de quelque expedition militaire sera irremissiblement puni de la peine de mort, soit que cet avis ou cette invitation aie été faite en ces termes, ou autres équivalentes*». Dans ce cas, les officiers, sous-officiers et même les soldats, recevaient l'ordre formel de faire feu sur l'individu qui avait osé lancer un tel cri, pour l'arrêter ou le mettre à mort.

Mais, là encore, il y avait un monde entre la théorie et la pratique. Le délai entre la constatation de la désertion et le jugement laissait aux déserteurs le temps de plaider leur cause et d'intervenir auprès de personnages influents. C'est ce qui s'est produit pour deux de nos déserteurs valaisans (Jossen et Salzmann) et un Tessinois, Charles Sirun. Comme nous l'apprend une lettre du quartier-maître Maghetti à Joseph Augustin de Riedmatten, en date du 29 juillet 1793²⁵⁰, le général de Courten, qui voyait fondre les effectifs de son régiment, adressa, peut-être sur intervention des familles des jeunes gens, une supplique à l'Auditoriat de Guerre pour obtenir leur grâce. Le 7 août 1793, Jossen, qui était fils de châtelain - ne l'oublions pas - et Salzmann, son camarade d'enrôlement et de désertion, étaient réengagés dans la compagnie Abiberg par Joseph Augustin de Riedmatten²⁵¹, deux mois après leur désertion. Nos deux jeunes gens avaient-ils plaidé les circonstances atténuantes, en prétendant avoir été influencés dans leur fuite par le caporal Joseph Schnürig, un soldat schwyzois expérimenté, puisqu'il était à la compagnie depuis juin 1789? Tout concourt à favoriser une telle hypothèse.

Quant à Charles Sirun ou Siron, de Mendrisio au Tessin, il figure de nouveau dans les effectifs de la compagnie, réengagé vraisemblablement au mois d'octobre²⁵². Citons le dernier cas encore plus extraordinaire, puisqu'il s'agit d'un déserteur récidiviste: le soldat autrichien Joseph Gail, engagé une première fois le 1^{er} janvier 1793, déserta deux fois en moins de six mois, le 3 mai 1793 à Coni et le 28 octobre de la même année à Saint-Martin d'Antraunes²⁵³, alors qu'il avait été réengagé quatre mois plus tôt, le

²⁴⁷ SALVADORI Ph., *op. cit.*, p. 79.

²⁴⁸ CORVISIER A., *Le contrôle des troupes...*, *op. cit.*, t. 1, p. 99.

²⁴⁹ AEV, Fonds Guillaume de Kalbermatten, R. 17, p. 80.

²⁵⁰ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, P. 180.

²⁵¹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 88-89.

²⁵² AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 94-95.

²⁵³ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 80-81.

28 juin 1793! Lorsqu'une armée avait un besoin pressant d'hommes, comme ce fut le cas de la compagnie Abiberg en ces années de guerre anti-révolutionnaire, elle n'était pas très stricte sur l'application des règlements.

Sans vouloir accorder trop d'importance à l'âge des déserteurs, étant donné toutes les réserves que nous avons faites à ce propos, précisons, tout de même, que ce sont plutôt les jeunes recrues qui désertaient que les vétérans, comme nous l'avons dit plus haut. En moyenne, les coupables avaient 25 ans et étaient au service de la compagnie depuis deux ans, les écarts allant de 8 ans de service à un jour. Le vétéran de nos déserteurs fut le Lucernois Antoine Meyer qui, entré à la compagnie Abiberg le 12 juillet 1785, prit la fuite le 5 mai 1793 à Saint-Etienne-de-Tinée²⁵⁴. Parfois, des circonstances aggravantes sont indiquées à côté de la date et du lieu de désertion: le Lucernois Joseph Bourcart était «de garde» à la Serraneita, près du camp de la Madeleine²⁵⁵, de même que le Zurichois Jean Meyer, à Argentières²⁵⁶, ou encore l'Allemand Jean Schöffner, en janvier 1789 à Lorette²⁵⁷; quant au compatriote de ce dernier, Conrad Dietemberger, originaire de Souabe, il prit la fuite alors qu'il était (selon une expression plus imagée et bien valaisanne) «de piquet» à Saint-Victor, en février 1794²⁵⁸. L'Allemand Jean Neilmeyer déserta le 5 juin 1793 à Isola, en emportant le prêt²⁵⁹! On peut le qualifier de «billardeur», puisqu'il ne s'était, en fait, vraisemblablement, engagé que pour toucher la prime. Le billardage était un phénomène fréquent dans les armées du XVIII^e siècle²⁶⁰. Dès qu'ils avaient déserté, ces hommes allaient proposer leurs services dans un autre régiment²⁶¹.

Nous voudrions, pour conclure, mettre l'accent sur les difficultés financières des capitaines de régiment, ainsi que sur celles de leurs subordonnés. Le simple soldat faisait difficilement fortune à l'armée, sauf s'il avait la patience d'y rester de longues années; mais, même dans ce cas, rares étaient ceux qui arrivaient à vivre assez frugalement pour parvenir à constituer un modeste pécule, car la rudesse de la vie militaire ne permettait guère au militaire de faire des économies sur sa maigre solde. N'oublions pas, comme le déclare A. Corvisier, que «la solde suffisait tout juste à compléter les rations» et qu'«en période de disette et de cherté, elle était insuffisante et le soldat cherchait à se procurer d'autres ressources, en temps de paix par son travail, en temps de guerre, par la maraude»²⁶². Avec le prêt, le soldat devait se nourrir, entretenir son arme-

²⁵⁴ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 24-25 et 50-51.

²⁵⁵ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 46-47.

²⁵⁶ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 62-63.

²⁵⁷ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 30-31.

²⁵⁸ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 38-39.

²⁵⁹ AEV, Fonds Augustin de Riedmatten I, R2 13, pp. 44-45.

²⁶⁰ FORREST A., *Déserteurs et insoumis*, Paris, 1988, p. 18.

²⁶¹ Rien d'étonnant à ce qu'un Allemand fût coupable de billardage. Les ressortissants de l'Empire n'avaient pas bonne réputation et étaient considérés comme des déserteurs en puissance. Dans certains régiments, il y avait une surreprésentation d'Allemands parmi les déserteurs. Voir VAUTRAVERS Guillaume, *Le régiment d'infanterie irlandaise de Rooth, Roscommon et Walsh*, op. cit., p. 96.

²⁶² CORVISIER A., *L'armée française...*, op. cit., t. 2, p. 824.

ment et, le plus souvent, s'habiller. Lorsque l'uniforme et l'armement ne lui étaient pas remis gratuitement lors de son engagement, leur remboursement l'endettait à long terme. Quant aux cadets, ils ne pouvaient soutenir leur rang qu'en dépensant, souvent largement, l'argent de leurs parents.

Venons-en aux capitaines. Nous les avons vu pleurer misère, réclamer sans cesse davantage d'argent au roi, se plaindre que l'entretien de leur compagnie allait les obliger à porter atteinte à leur patrimoine. Bien sûr, ils pouvaient exagérer leurs pertes pour mieux obtenir satisfaction, mais dans la mesure où le monarque sarde décida, à plusieurs reprises, notamment par l'édit du 9 juin 1794, de faire un effort financier en leur faveur, force est bien d'admettre que nos capitaines avaient de bonnes raisons de se plaindre.

Le capitaine savait, certes, tirer parti des capitulations et s'arrangeait pour faire payer au soldat un maximum de frais: l'habillement, qui était à la charge du corps, était en fait à celle du soldat, et malgré la contribution du roi de Sardaigne à la ration de pain quotidienne, le prix en était entièrement retenu sur sa solde. Les adjudications pour la confection des uniformes et l'achat de l'armement étaient aussi un moyen pour le capitaine de récupérer de l'argent. Mais, sans conteste, ceux qui s'enrichirent le plus grâce aux armées, ce furent les industries textiles et les fabriques d'armes et, surtout, les intermédiaires entre elles et les régiments. L'armée participait ainsi au développement économique général, en faisant travailler de nombreux artisans, fabriques et manufactures. Pour préciser les gains réels des capitaines, il faudrait pouvoir faire des études sur leurs finances, mais peu de documents existent et ils sont souvent inutilisables, parce que trop peu explicites.

Disons qu'en période de paix relative, les capitaines pouvaient espérer faire des bénéfices, mais il en était tout autrement pendant les périodes de conflits acharnés, comme ce fut le cas au moment de la Révolution, à cause de l'augmentation des primes d'engagement, du renchérissement des marchandises, des morts au combat et des désertions de leurs soldats, sans parler des risques physiques et financiers (perte de tous leurs biens) qu'ils encouraient eux-mêmes. Incontestablement, la présence à la tête d'une compagnie sarde pendant la tourmente révolutionnaire n'a pas enrichi le capitaine Joseph Augustin de Riedmatten, bien au contraire. C'est sans aucun doute la raison qui le poussa à quitter l'armée en juin 1794 et à rentrer au plus vite au pays²⁶³.

A l'heure où le carcan de la vision marxiste de l'Histoire est en train de se desserrer et où l'on reconnaît, de nouveau, un rôle essentiel à l'individu et aux événements dans la dynamique historique, nous avons voulu essayer de faire revivre un groupe d'hommes partis au service étranger et jetés dans la tourmente des guerres révolutionnaires. Nous n'avons, certes pas, oublié les leçons de l'histoire quantitative, qui a fait faire d'immenses progrès à la connaissance du passé, mais nous avons mis l'accent sur

²⁶³ Sa carrière ne s'arrêta pas là, puisqu'il fut général de l'armée constitutionnelle en 1798 et bourgmestre de Sion, de 1814 à 1816. Il n'abandonna pas l'armée et assumait la charge de lieutenant-colonel des milices valaisannes. Il fut enseveli à Sion le 19 juin 1837. FAYARD DUCHÊNE J., *Les origines de la population de Sion...*, op. cit., p. 365.

les limites des statistiques qui ont désincarné l'Homme et complètement broyé sa personnalité. Nous avons, pour cela, privilégié la critique des textes, montrant à quel point les données numériques avaient peu d'importance pour nos ancêtres, et que, en conséquence, il ne fallait pas en faire trop de cas et, si possible, les passer au crible de la critique. Nous avons vu à quel point les statistiques, faites par exemple sur les âges des soldats d'après les rôles d'engagement, devaient être considérées avec la plus grande circonspection. Le recours aux actes de baptême a été précieux pour juger la marge d'erreur, même si nous n'avons pas pu retrouver tous les actes de nos recrues, parce que la mention du lieu d'origine était illisible, incompréhensible, voire trop vague, le recruteur indiquant, par exemple, le dizain ou le canton d'origine du soldat et non le village.

L'imprécision concernant les âges des soldats a cependant eu, pour nous, le mérite d'être révélatrice de la manière de procéder des recruteurs. De plus, nous avons pu montrer qu'elle servait finalement la recrue en lui offrant la possibilité de se rajeunir et ainsi d'espérer de meilleures conditions d'engagement. Quant au flou à propos de l'appréciation des couleurs des yeux et des cheveux, il peut témoigner du niveau culturel du recruteur.

Coller le plus près possible aux documents, se débarrasser de toute idée préconçue et dogmatique, c'est la seule manière d'approcher un peu la réalité historique dans son immense complexité. Nous croyons l'avoir démontré, notamment à propos de l'origine géographique des recrues, qui semble dépendre davantage de la personnalité et de la propre origine des recruteurs que de considérations socio-économiques, même si, bien évidemment, celles-ci ont joué un rôle non négligeable. Examiner les actes de baptêmes permet de connaître les parentés, ainsi que les parrainages et de pouvoir, dans certains cas, expliquer aisément le départ au service étranger. Mais les phénomènes de relations ou de clientèles, difficiles à réduire en statistiques, ne se décryptent que grâce à une étude minutieuse des textes, à une patiente recherche et, n'hésitons pas à le dire, grâce à la chance.

De même que le phénomène migratoire ne peut se réduire à des motifs économiques, de même le départ au service étranger dépendit, avant tout, dans un contexte d'économie rurale montagnarde relativement pauvre, de facteurs humains, de la soif d'aventure, voire de gloire pour les nobles, en un mot de la personnalité de chaque individu, de son intégration dans son milieu, de ses rapports avec l'Autre.

SOLDATS VALAISANS AU SERVICE DE SARDAIGNE en 1793-1794

(compagnie Abiberg et compagnie chef du régiment de Courten)²⁶⁴

- ADDY Charles** François, fils de Charles ADDY et de Marie Barbe REUSE, baptisé à Orsières (Entremont) le 14 avril 1767, engagé le 9 septembre à Domodossola, 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux châains clairs, yeux gris.
- ALLEMAN Louis** Bonaventure, fils naturel de Marie, fille de Pierre Isaac BERTHOD, bourgeois de Rougemont, et de Josué ALAMAN, baptisé à Collombey (Monthey) le 23 février 1774, engagé le 9 janvier 1794 à Coni (compagnie chef), 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux noirs, yeux châains.
- AUGET Jean** Joseph, fils de Jean Louis AUGET, originaire du Dauphiné, et de Marie Jeanne CASTAGNE, de Saint-Claude, baptisé à Martigny le 18 décembre 1773, engagé le 15 septembre 1793 à Coni, 36 1/4 onces (1,55 m), cheveux châains clairs, yeux gris; profession: tailleur.
- BESSON Jean** Joseph, fils de Jean BESSON et de Marie RIONDET, baptisé à Troistorrents (Monthey) le 22 janvier 1774, engagé le 28 juin 1793 à Aoste, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châains, yeux marrons (tannet).
- BITZ Jean** Charles, fils de Charles BITZ et de Jeanne UDRISARD, baptisé à Nax (Hérens) le 29 juillet 1775, 36 1/4 onces (1,55 m), engagé à la compagnie Abiberg (sans date), cheveux blonds, yeux marrons (tannet).
- BOSON Jean** Pierre, fils de Jean Jacques BOSON et de Marie Pétronille NICOLLIER, baptisé à Martigny le 28 octobre 1771, engagé le 29 mars 1794 à Domodossola.
- BRIAND Jean Antoine**, fils de Théodule BRIAND et de Marie TSCHERRI, baptisé à Albinen (dizain de Loèche) le 27 août 1773, engagé le 2 janvier à Domodossola, 37 onces (1,58 m), cheveux blonds, yeux marrons. Il figure sous le nom déformé de Priand dans la liste de Riedmatten.
- CAVÉ Pierre Maurice** Eugène Aimé, fils de Jean Pierre CAVÉ, métrol, et de Anne Marie SARASIN, baptisé à Orsières (Entremont) le 13 septembre 1773, engagé le 3 mai 1793, 38 3/4 onces (1,65 m), cheveux châains, yeux marrons (tannet).
- CLAUSEN Valentin** Joseph Aloys **Dominique**, fils de Joseph CLAUSEN et de Catherine RITZ, de Mühlbach, baptisé à Ernen (Conches) le 24 novembre 1765, engagé le 11 mai 1793, 41 onces (1,75 m), cheveux châains clairs, yeux gris, déserta à Coni en juin 1793.
- CORNUT Humbert Bruno**, fils de Michel CORNUT et de Jeanne Barbe PIGNAT, baptisé à Vouvry (Monthey) le 6 avril 1764, engagé le 31 janvier 1794 à Coni (compagnie chef), 39 3/4 onces (1,70 m), cheveux châains, yeux marrons.

²⁶⁴ Nous avons voulu faire revivre ici les quelques soldats du service de Sardaigne que nous avons réussi à identifier. Sur les 116 soldats valaisans cités dans les listes du régiment de Courten (73 dans celle de la compagnie Abiberg et 43 dans celle de la compagnie chef), nous avons pu en identifier 66, soit 56,89%: pour les Schwyzois de la compagnie Abiberg, le pourcentage est plus faible: 17 sur 49, soit 34,69%. Nous avons, en général, opté pour la graphie actuelle des noms propres et mis en caractères gras le ou les prénoms indiqués pour chacun dans notre liste et qui devaient être les prénoms usuels. Lorsque le soldat avait été engagé dans la compagnie Abiberg, nous ne l'avons pas indiqué, puisque c'est le cas le plus général. Par contre, nous avons distingué ceux de la compagnie chef en précisant leur affectation. Pour certains, quelques renseignements manquent, notamment le lieu de l'incorporation, voire la date de celle-ci.

- CRETTAZ Pierre, fils de Paul CRETTAZ et de Barbe AYMONT, baptisé à Ayent (Hérens) le 30 octobre 1752, engagé le 25 février 1794 à Coni (compagnie chef), 38 onces (1,62 m), cheveux noirs, yeux gris.
- CRETTEX Jean Marie, fils d'Etienne Philibert CRETTEX, alias LOVEY, et de Marguerite SARASIN, baptisé à Orsières (Entremont) le 13 mai 1768, engagé le 18 juillet 1793 à Aoste, 37 onces (1,58 m), cheveux châtons, yeux gris.
- CRETTON Jean **Jacques**, fils de François CRETTON et de Barbe CLUSER, baptisé à Venthône (Sierre) le 16 avril 1770, engagé le 9 décembre 1793 à Coni (compagnie chef), 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux châtons, yeux gris.
- DORSAZ Jean Louis Grégoire, fils de Jean DORSAZ et de Catherine MORET, baptisé à Bourg-Saint-Pierre (Entremont) le 21 février 1747, engagé le 18 juillet 1793 à Aoste, 37 1/2 onces (1,60 m), cheveux noirs, yeux marrons (tannet).
- DROZ Jean Nicolas, fils de François Joseph DROZ et d'Anne Marie REUSE, baptisé à Orsières le 20 novembre 1766, engagé le 29 octobre 1793 à Aoste, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châtons, yeux gris.
- DUC Jean Joseph, fils de Jean Bernard DUC et de Madeleine ROSEREN, baptisé à Isérables (Martigny) le 31 juillet 1764, engagé le 9 décembre 1793 à Coni, 37 onces (1,58 m), cheveux châtons, yeux gris.
- DUFAY Antoine François **Guillaume**, fils de Pierre Louis DUFAY et de Marie Thérèse BURGNER, baptisé à Monthey le 7 décembre 1775, engagé comme cadet le 6 mars 1794 à Coni (compagnie chef), 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux bruns, yeux bruns.
- EMERY Pierre Christian, fils de Jean François Xavier EMERY et de Marguerite MOUDRY, baptisé à Lens (Sierre) le 28 juin 1770, engagé le 5 octobre 1793 à Coni, 35 3/4 onces (1,53 m), cheveux châtons, yeux gris. Le patronyme est écrit Méry, dans la liste de la compagnie.
- EYER **Adrien** Etienne EYER, fils de Christian EYER et de Marie BIDERBOSTEN, baptisé à Naters (Brig) le 3 août 1769, engagé le 7 juin 1793 à Domodossola, 40 1/2 onces (1,73 m), cheveux blonds, yeux gris.
- EYER **Maurice** Pierre, fils de Pierre EYER et d'Anne Marie EGGER, baptisé à Naters (Brig) le 1^{er} novembre 1768, engagé le 22 octobre 1793 à Domodossola, 41 onces (1,75 m).
- FAVRE Jacques Joseph, fils de Jean Pierre FAVRE et de Marie Suzanne SETHY, de Levron (par. de Vollèges), baptisé à Sembrancher (Entremont) le 1^{er} mai 1777, engagé le 25 juillet au camp de la Madeleine, petite taille, cheveux châtons clairs, yeux gris, congédié le 10 avril 1794.
- FLORIN Joseph Hilarion, fils de Jean Sébastien FLORIN et de Marie Pétronille LAMOLE, baptisé à Bovernier (Entremont) le 21 octobre 1771, engagé le 18 juillet 1793 à Aoste, 38 3/4 onces (1,65 m), cheveux blonds, yeux gris.
- FORMAZ Jean Joseph, fils de François Nicolas FORMAZ et de Jeanne Pétronille CRETTEX, baptisé à Orsières (Entremont) le 8 mai 1766, engagé le 1^{er} octobre 1793 à Coni (compagnie chef), 38 1/4 onces (1,63 m), cheveux châtons, yeux marrons (tannet).
- GABIOUD Pierre Joseph, fils de Pierre Joseph GABIOUD et de Marie Madeleine REUSE, baptisé à Orsières (Entremont) le 31 mars 1771, engagé le 1^{er} octobre 1793 à Coni (compagnie chef), 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux châtons clairs, yeux gris.

GAILLARD Jean Christian, fils de Bernard GAILLARD et de Marie Josèphe PAR-
CHET, baptisé à Vouvry (Monthey) le 23 juin 1763, engagé le 31 janvier 1794 à
Coni (compagnie chef), 39 3/4 onces (1,70 m), cheveux châains, yeux marrons.

GAILLARD Jean Pierre, fils de Jean Baptiste GAILLARD et de Marie Françoise CLE-
MENZET, baptisé à Ardon (Conthey) le 29 juin 1770, engagé le 1^{er} octobre 1793
à Coni (compagnie chef), 37 onces (1,58 m), cheveux châains, yeux gris.

GEX Barthélemy, fils de Maurice GEX et de Marie MOTTET, baptisé à Verossaz
(Saint-Maurice) le 19 janvier 1770, engagé le 6 mars 1794 à Coni (compagnie
chef), 41 1/2 onces (1,77 m), cheveux châains, yeux gris.

GIRARD Jean **Joachim**, fils de Jean Pierre, fils de feu Jean Joseph GIRARD, et de
Marie Catherine, fille de Jean RIVAZ, baptisé à Ardon (Conthey) le 5 avril 1778,
engagé le 3 décembre 1793 à Aoste, 37 1/4 onces (1,59 m), cheveux châains, yeux
gris.

GRANGIER Jean Joseph, fils de Jean Claude GRANGIER et de Rose GUEDON, bap-
tisé à Monthey le 6 décembre 1774, engagé le 6 mars 1794 à Coni (compagnie
chef), 37 1/2 onces (1,60 m), cheveux châains, yeux marrons.

GROSSET Joseph **Antoine**, fils d'Antoine GROSSET et de Marie Catherine QUINO-
DOZ, baptisé à Savièse (Sion) en juin 1772, engagé le 22 avril 1793, 40 3/4 onces
(1,74 m), cheveux châains, yeux gris; déserta à Coni le 8 mai 1793.

JOSSEN Jean Joseph **Michel** Gualbert, fils de Christian JOSSEN, ancien châtelain du
val d'Illiez, et de Marie Josèphe GASSER, baptisé à Naters (Brig) le 12 juillet
1772, engagé le 11 mai 1793, 41 1/2 onces (1,77 m), cheveux noirs, yeux gris;
déserta à Coni en juin 1793; réintégré le 7 août 1793.

KAUFMANN **François** Joseph, fils de Jacques KAUFMANN et de Christine BIDER-
BOSTEN, baptisé à Viège le 27 août 1776, engagé le 23 janvier 1794 à Coni
(compagnie chef), petite taille, cheveux châains clairs, yeux marrons.

LAMON Pierre Antoine, fils d'Etienne LAMON et d'Anne Marie CAMERCIN, bap-
tisé à Lens (Sierre) le 17 septembre 1774, engagé le 28 septembre 1793 à
Domodossola, 37 1/4 onces (1,59 m), cheveux noirs, yeux marrons (tannet).

LÉGER Jean Christophe, fils de Vincent LÉGER et d'Anne Marie BRUCHEZ, baptisé
à Fully (Martigny) le 4 février 1774, engagé le 29 mars 1794 à Domodossola.

LORETAN Christian Jean **Felix**, fils de Joseph LORETAN et de Marguerite MATTER,
baptisé à Loèche-les-Bains le 20 novembre 1738, engagé le 2 janvier 1794 à
Domodossola, 39 onces (1,66 m), cheveux et yeux noirs.

MARIETTAN Mathieu, fils de Pierre Maurice MARIETTAN et de Marie Rose GEX
COLLET, baptisé au val d'Illiez (Monthey) le 21 avril 1756, engagé le 6 mars
1794 à Coni (compagnie chef), 38 3/4 onces (1,65 m), cheveux châains, yeux
marrons.

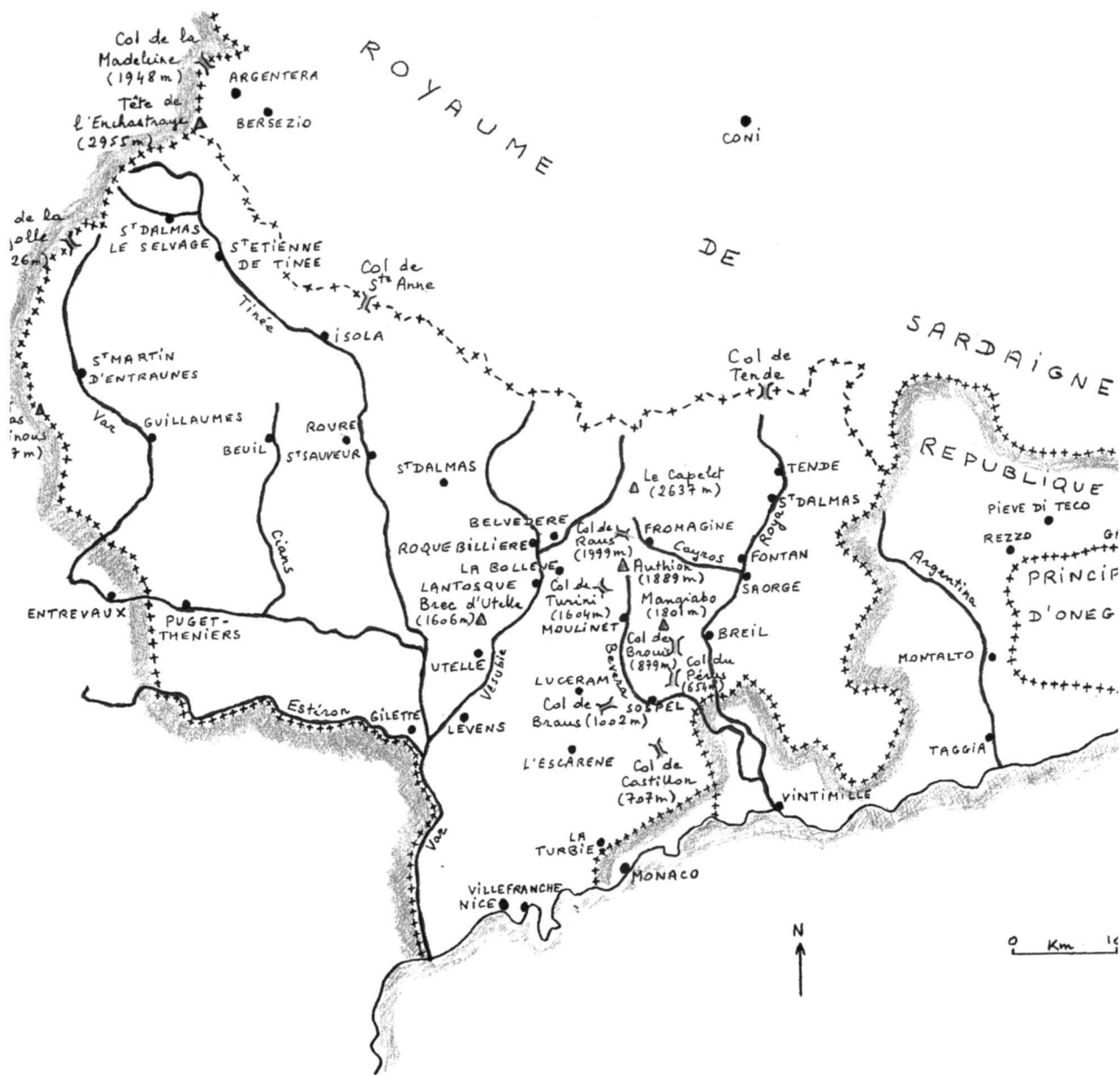
MATHIEU François Pierre **Etienne**, fils d'Etienne MATHIEU et d'Anne Marie
METRI, baptisé à Albinen (dizain de Loèche) le 28 juin 1775, engagé le 2 jan-
vier 1794 à Domodossola, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux «obscur», yeux clairs.

MESCHLER **Etienne** Joseph, fils de Michel MESCHLER et de Marie Catherine WIT-
SCHARD, baptisé à Loèche le 1^{er} décembre 1778, engagé le 2 janvier 1794 à
Domodossola, 36 onces (1,54 m), cheveux et yeux obscurs.

MITTAZ Jacques **Augustin**, fils de Joseph Ignace MITTAZ et de Marie Patience
ROMAILLET, baptisé à Lens (Sierre) le 18 juillet 1773, engagé le 28 septembre
1793 à Domodossola, 37 3/4 onces (1,61 m), cheveux noirs, yeux obscurs.

MONNET Jean Claude, fils de Hubert MONNET MICHOD et d'Adrienne BERNIER,
savoyarde, baptisé à Troistorrents (Monthey) le 20 janvier 1767, engagé le

- 29 décembre 1793 à Coni (compagnie chef), 39 onces (1,66 m), cheveux châtons, yeux gris.
- OGGIER Jean Etienne **Michel**, fils de Joseph OGGIER et de Thérèse JULLIER, baptisé à Albinen (dizain de Loèche) le 5 octobre 1774, engagé le 2 janvier 1794 à Domodossola, 37 onces (1,58 m), cheveux noirs, yeux marrons.
- OREILLER Jacques François, fils de Jean Georges OREILLER et de Marie Françoise FROSSARD, baptisé à Liddes le 6 février 1774, engagé le 29 mars 1794 à Domodossola. En marge de son acte de baptême, il est indiqué comme étant mort à l'armée (*obiit miles*).
- PERRIG Marie **Gaspard** Stanilas, fils de Barthélemy PERRIG, capitaine au service d'Espagne, et de Catherine LORENZ, baptisé à Glis (Brigue) le 12 novembre 1760, engagé comme volontaire le 15 mars 1794 à Coni (compagnie chef), 39 1/4 onces (1,68 m), cheveux châtons, yeux gris.
- PERRON Michel, fils de Michel PERRON et de Marie Marguerite JACQUEMAIN, baptisé à Bagnes (Entremont) le 29 janvier 1774, engagé le 28 janvier 1794 à Coni (compagnie chef), 37 3/4 onces (1,61 m), cheveux châtons, yeux marrons.
- PITTIER François Nicolas, fils d'Emmanuel PITTIER et d'Anne Christine FORMAZ, baptisé à Orsières (Entremont) le 10 octobre 1774, engagé le 1^{er} octobre 1793 à Coni (compagnie chef), 37 1/2 onces (1,60 m), cheveux blonds, yeux gris.
- PITTIER Jean **Joseph**, fils de Jean PITTIER et de Marie Marguerite CONTARD, baptisé à Sembrancher (Entremont) le 18 octobre 1759, engagé le 28 janvier 1794 à Coni (compagnie chef), 37 onces (1,58 m), cheveux noirs, yeux marrons.
- PONT Pierre François, fils de Pierre Antoine et de Marie Claude VANNAY, baptisé à Monthey le 11 octobre 1771, engagé le 9 janvier 1794 à Coni (compagnie chef), 39 1/4 onces (1,67 m), cheveux châtons clairs, yeux gris.
- POT **Jean François** Balthazar, fils de Jean POT et de Pétronille PERRET, baptisé à Vouvry (Monthey) le 6 janvier 1775, engagé le 6 mars 1794 à Coni (compagnie chef), 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châtons clairs, yeux gris.
- REUSE Jean Joseph, fils de Jean Nicolas REUSE et d'Anne Marguerite ADDY, baptisé à Orsières (Entremont) le 8 septembre 1763, engagé le 28 janvier 1794 à Coni (compagnie chef), 37 1/2 onces (1,60 m), cheveux blonds, yeux gris.
- RIBORDY **Maurice** Isidore, fils de Maurice Isidore RIBORDY et de Marie Josèphe PUIPPE, baptisé à Sembrancher (Entremont) le 18 juillet 1770, engagé le 26 septembre 1793 à Aoste, 36 1/2 onces (1,56 m), cheveux châtons, yeux marrons (tannet).
- ROSSIER Michel Cyprien, fils de Nicolas ROSSIER et d'Anne Thérèse ROSSIER, baptisé à Orsières (Entremont) le 29 septembre 1773, engagé le 25 juillet au camp de la Madeleine, 37 onces (1,58 m), cheveux noirs, yeux marrons (tannet).
- SALZMANN **Barthélemy** Louis, fils de Pierre SALZMANN et d'Anne Marie WYSEN, baptisé à Naters (Brigue) en août 1772, engagé le 11 mai 1793, 41 onces (1,75 m), cheveux noirs, yeux marrons (tannet); déserta à Coni en juin 1793; réintégré le 7 août 1793.
- STUDER **Joseph** Théodule, fils de Théodule STUDER et d'Anne Marie ELSIG, baptisé à Rarogne le 19 décembre 1774, engagé le 23 janvier 1794 à Coni (compagnie chef), 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux châtons, yeux gris.
- TISSIER Jean Etienne, fils de Jean Jérôme TISSIER, d'Orsières, et de Marie Josèphe SIST, de Martigny, baptisé à Martigny le 11 avril 1772, engagé le 15 septembre 1793 à Coni, 36 1/4 onces (1,55 m), cheveux châtons, yeux gris; déserta à Saint-Dalmas le 19 novembre 1793.



- VERNAZ François Joseph, fils de François VERNAZ et de Catherine DELAVIS JORDAN, baptisé à Vouvry (Monthey) le 5 novembre 1770, engagé le 6 mars 1794 à Coni (compagnie chef), 41 1/2 onces (1,77 m), cheveux roux, yeux gris.
- VIEUX Louis **Nicolas**, fils de Nicolas VIEUX et de Jeanne Marie POCHON, baptisé à Saint-Maurice le 23 juillet 1770, engagé le 3 septembre 1793 à Aoste, 36 1/2 onces (1,56 m).
- VOISIN Jean Claude, fils de Claude VOISIN, savoyard, demeurant à Perraya, et de Cécile THEULES, baptisé à Troistorrents (Monthey) le 17 mai 1776, engagé le 13 juin 1793 à Aoste, 39 onces (1,66 m), cheveux châains, yeux gris, mort à l'hôpital de Coni le 28 janvier 1794.
- VOUILLAMOZ **François** Louis, fils d'André VOUILLAMOZ et de Marie Catherine CRETENAND, baptisé à Isérables (Martigny) le 2 septembre 1768, engagé le 3 décembre à Aoste, 37 onces (1,58 m), cheveux noirs, yeux noirs. Le patronyme est écrit Oliame dans la liste.
- VOUILLAMOZ **Jacques** Mathieu, fils d'André VOUILLAMOZ et de Marie Catherine CRETENAND, baptisé à Isérables (Martigny) le 25 février 1777, engagé le 3 décembre à Aoste, 37 onces (1,58 m), cheveux noirs, yeux bruns.
- VUISSOZ Jean, fils de Balthazar VUISSOZ et de Christine RUDAZ, baptisé à Vex (Hérens) le 8 mars 1772, engagé le 22 mars 1794 à Coni (compagnie chef), 37 1/2 onces (1,60 m), cheveux châains, yeux marrons.
- WALCKER **Joseph** François, fils de Maurice WALCKER et d'Anne Marie KUONEN, baptisé à Glis (Brigue) le 8 décembre 1768, engagé le 21 avril 1787, 40 1/2 onces (1,73 m), cheveux châains, yeux marrons (tannet).
- WALPEN Joseph Marcel, fils de Joseph Hyacinthe WALPEN et de Marie Catherine BITTEL, baptisé à Reckingen (Conches) le 29 septembre 1768, engagé le 13 novembre 1793 à Coni (compagnie chef), 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux châains clairs, yeux gris.
- WYSSEN Pierre **Maurice**, fils d'Antoine WYSSEN et d'Anne Marie EYER, baptisé à Naters (Brigue) le 30 avril 1768, engagé le 7 juin 1793 à Domodossola, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châains clairs, yeux gris.
- ZUMOFFEN Jean **Etienne** André, fils d'Etienne ZUMOFFEN et de Barbe BRIAND, baptisé à Albinen (dizain de Loèche) le 4 février 1777, engagé le 2 janvier 1794 à Domodossola, 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux noirs, yeux noirs.
- ZUMOFFEN Jean François **Joseph**, fils de Joseph ZUMOFFEN et de Marie Catherine BRIAND, baptisé à Albinen (dizain de Loèche) le 5 juin 1775, engagé le 2 janvier 1794 à Domodossola, 38 3/4 onces (1,65 m), cheveux noirs, yeux noirs.
- ZUMOFFEN Nicolas, fils d'Etienne ZUMOFFEN et de Christine METRI, baptisé à Albinen (dizain de Loèche) le 15 septembre 1770, engagé le 2 janvier 1794 à Domodossola, 39 3/4 onces (1,70 m), cheveux châains, yeux noirs.

SOLDATS ORIGINAIRES DE SCHWYZ AU SERVICE DE SARDAIGNE en 1793-1794

(compagnie Abiberg du régiment de Courten)

- BACHMANN **Joseph** Colomban, fils de Colomban BACHMANN et de Suzanne UTSCHIN, baptisé à Wollerau le 9 mars 1771, engagé le 9 août 1790, 41 onces (1,75 m), cheveux châtons, yeux gris, déserta le 4 août 1793 au camp de la Madeleine.
- BACHMANN **Joseph** Michel, fils de Joseph BACHMANN et de Marie Anne KUMIN, baptisé à Wollerau le 5 mai 1763, engagé le 8 février 1785, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châtons, yeux châtons.
- BACHMANN Melchior **Adelrich**, fils d'Adelrich BACHMANN et de Régine BACHMANN, baptisé à Wollerau le 9 juin 1761, engagé le 15 novembre 1786, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux blonds, yeux marrons (tannet), tué à Breil le 9 juin 1793.
- BOLFING Georges Balthasar **Felix**, fils de Jean Balthasar BOLFING et de Marie Madeleine HOLDENER, baptisé à Rickenbach le 9 mai 1771, engagé le 25 mars 1788, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châtons, yeux châtons.
- FANROTH Joseph **Charles** Aloys, fils de Wendel Jérôme FAHNROTH et de Marie Elisabeth AUF DER MAUR, baptisé à Brunnen le 16 juin 1759, engagé le 5 janvier 1793, 40 onces (1,71 m), cheveux gris, yeux gris, grenadier le 16 août 1793.
- FÄSSLER Jean **Joseph** Victor Aloys Laurent, fils de Dominique FÄSSLER et d'Anne Catherine STIGER, baptisé à Schwyz le 12 mai 1766, engagé le 19 avril 1791, 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux châtons, yeux marrons (tannet), blessé ou prisonnier le 16 juin 1793 au camp de la Madeleine.
- KUMIN Jean **Jacques**, fils de Jean Léonard KUMIN et de Marie Régine FUCHS, baptisé à Wollerau le 11 janvier 1764, engagé le 1^{er} novembre 1785, 39 onces (1,66 m), cheveux blonds, yeux gris.
- LEIMER **Gaspard** Léonard, fils de Joseph François LEIMER et de Dorothee SCHILTER, baptisé à Morschach le 12 février 1771, engagé le 1^{er} janvier 1793, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châtons, yeux gris.
- MÄCHLER **Jean** Antoine, fils de Jean Ulrich MÄCHLER et de Marie Jeanne WALDVOGEL baptisé à Lachen le 28 janvier 1772, engagé le 9 mai 1791, 40 onces (1,71 m), cheveux châtons, yeux châtons, grenadier, déserta le 7 août 1793, frère de Joseph Augustin.
- MÄCHLER **Joseph** Antoine Aloys, fils de Jean Joseph MÄCHLER et de Marie Elisabeth DIETHELLER, baptisé à Lachen le 21 octobre 1755, engagé le 7 novembre 1778, 39 onces (1,66 m), cheveux châtons, yeux gris, capitaine des grenadiers.
- MÄCHLER Joseph **Augustin**, fils de Jean Ulrich MÄCHLER et de Marie Jeanne WALDVOGEL baptisé à Lachen le 23 février 1770, engagé le 8 mars 1791, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux blonds, yeux gris, déserta à Breil le 21 mai 1793, frère de Jean Antoine.
- REICHLEIN Jean Joseph **Balthasar**, fils de Jean François Jacques REICHLEIN et de Marie Barbe HAAS, baptisé à Rickenbach le 20 septembre 1770, engagé le 24 novembre 1787, 39 onces (1,66 m), cheveux châtons, yeux gris.

- RICKENBACH **Pie** Antoine, fils de Joseph Antoine RICKENBACH et de Marie Anne Madeleine USTERIN, baptisé à Arth le 22 juillet 1762, engagé le 15 juillet 1786, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châains, yeux marrons (tannet).
- SIDLER **Joseph** Antoine Aloys, fils de Joseph SIDLER et d'Anne Marie ANNA, baptisé à Küssnacht-am-Rigi le 3 décembre 1771, engagé le 20 mai 1790, 38 1/2 onces (1,64 m), cheveux châains, yeux gris.
- STEINER Joseph François **Aloys**, fils de Joseph Maurice STEINER et d'Anne Rose RUEDI, baptisé à Morschach le 15 avril 1772, engagé le 1^{er} janvier 1793, 38 3/4 onces (1,65 m), cheveux blonds, yeux gris, déserta à Isola le 5 juin 1793, frère de Joseph Jean Maurice Romain.
- STEINER Joseph Jean Maurice **Romain**, fils de Joseph Maurice STEINER et d'Anne Rose RUEDI, baptisé à Morschach le 30 juin 1770, engagé le 1^{er} janvier 1793, 39 1/2 onces (1,69 m), cheveux châains, yeux marrons (tannet), grenadier le 16 août 1793, frère de Jean François Aloys.
- STOCKER Jean **Boniface**, fils de Joseph Balthasar STOCKER et d'Anne Marie Rose MEYENBERG, baptisé à Freienbach le 23 avril 1768, engagé le 4 avril 1787, 41 1/2 onces (1,77 m), cheveux châains, yeux gris.